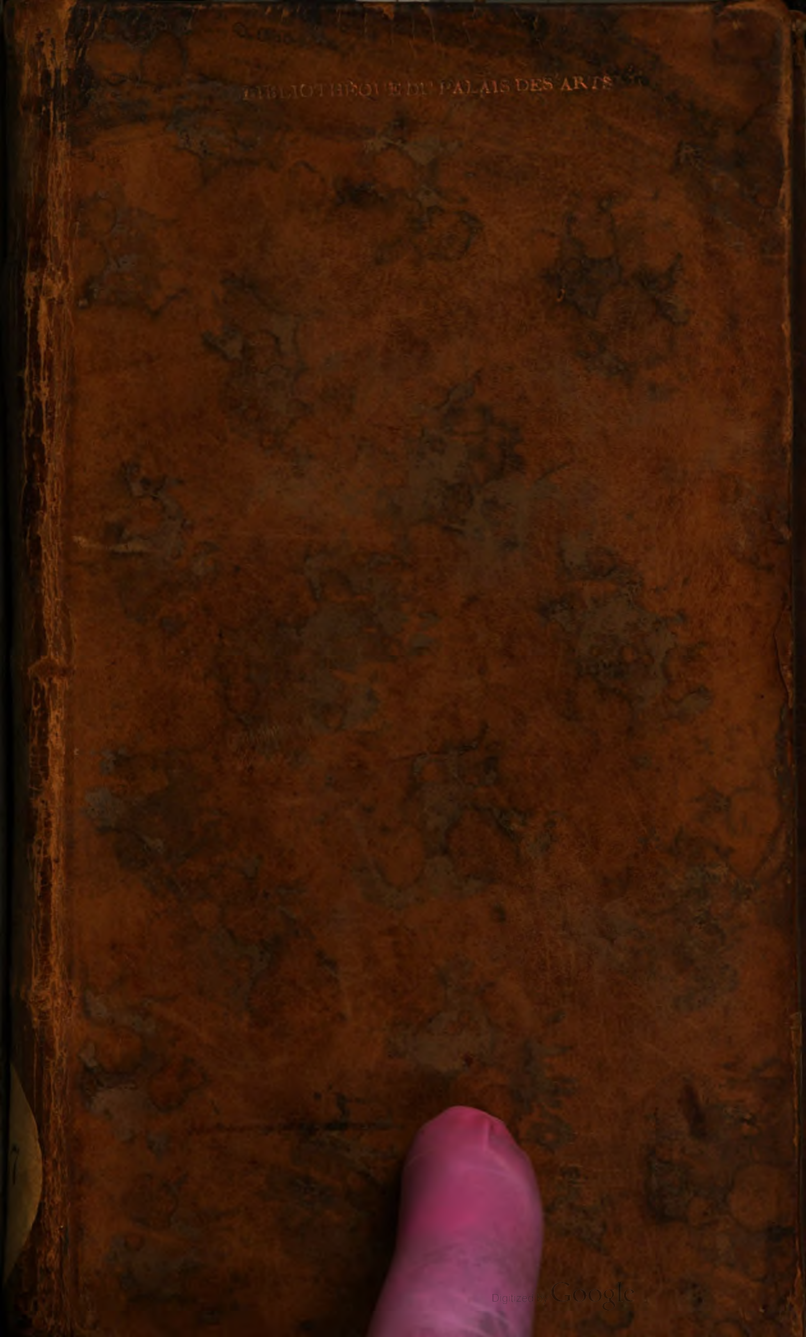
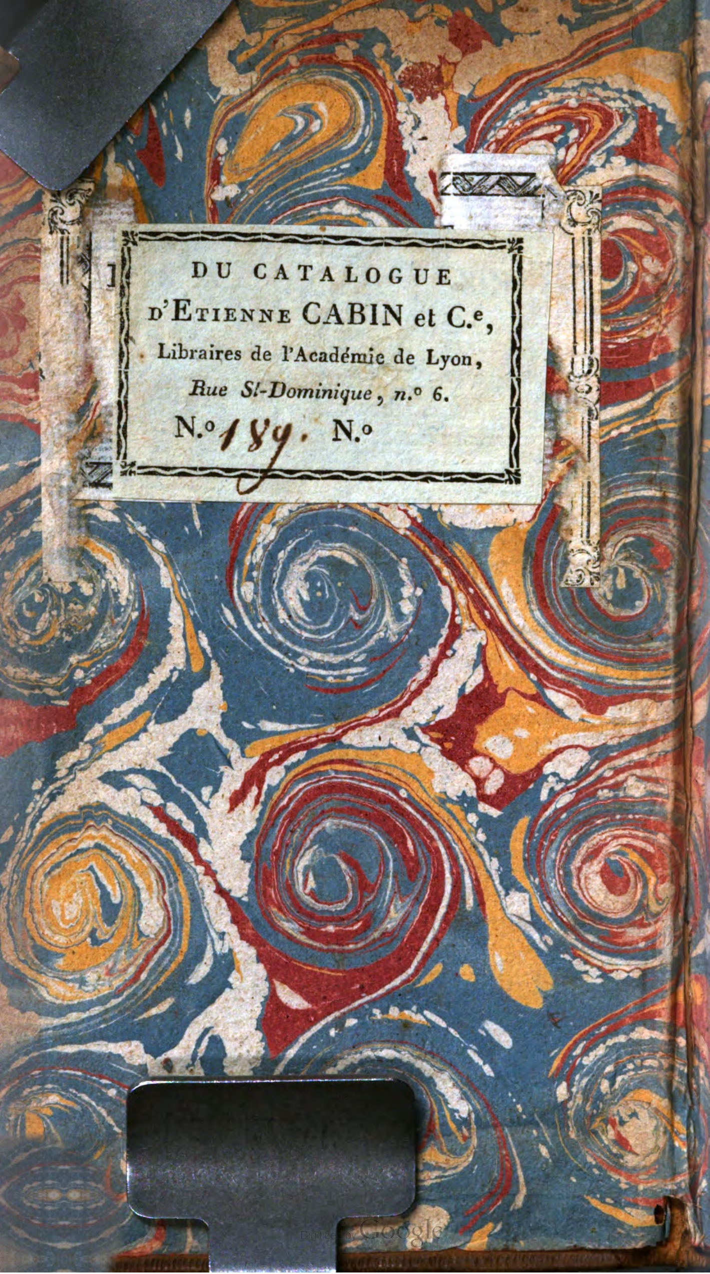




BIBLIOTHEQUE DU PALAIS DES ARTS


DU CATALOGUE
D'ETIENNE CABIN et C.e,
Libraires de l'Académie de Lyon,
Rue St-Dominique, n.o 6.
N.o 189. N.o
Digitized by Google




LES FABLES D'ESOPE.
I. Raymond fecit

FABLES D'ESOPE, AVEC CELLES DE PHILELPHE.

NOUVELLE EDITION,

Enrichie de Figures en Taille-douce, de Discours Moraux & Historiques, & de Quatrains à la fin de chaque Discours.

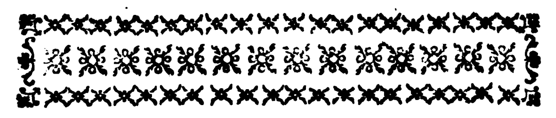
On a joint à cette nouvelle Edition les Contes d'Esope, les Fables diverses de Gabrias & d'Avienus.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez DAVIDTZ, Libraire, quai des Augustins, à l'Image S. Jacques.

M. DCC. LXIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.



PRÉFACE.

CE feroit fe donner une peine inutile, que de vouloir faire l'éloge des Fables d'Efope; toutes les Nations les ont reçues avec empreffement. Les Peuples les plus barbares, comme les plus polis, les ont admirées, & en ont connu l'utilité. La fortune d'Efope ne répondoit pas à fon mérite. Le malheur de fa naiffance le fit Efclave; mais la grandeur de fon courage & l'élévation de fon génie, lui aiderent à fupporter patiemment cette difgrace. Pour fe confoler dans les ennuis de fon efclavage, il fe mit à compofer les Fables dont on donne au Public une nouvelle traduction, augmentée de plufieurs réflexions morales, hiftoriques & politiques, accommodées au goût & à l'efprit de la Fable, &

tirées du fonds même du ſujet. Les Hiſtoriens de la vie d'Eſope ne ſont pas d'accord ſur le lieu de ſa naiſſance. La plus commune opinion eſt, qu'il naquit dans la grande Phrygie; d'autres diſent qu'il étoit Thracien; les autres Samien. Il vivoit du temps de Créſus, Roi de Lydie, environ deux cens ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Eſope fut Eſclave d'un Philoſophe, qui, après avoir long-temps exercé ſa patience & ſa vertu, fut enfin forcé de lui donner la liberté par les prieres des Samiens, qui lui firent de grandes inſtances pour l'y réſoudre. Outre l'incommodité de l'eſclavage, Eſope avoit le malheur d'être né difforme & contrefait, avec un teint noir & brûlé. C'eſt peut-être de-là qu'on lui donna le nom d'Eſope, qui ſignifie à peu près la même choſe qu'Ethiopien, pour marquer la couleur de ſon viſage. Il avoit le cou gros & court, & la tête de figure pyramidale, les lévres groſſes & pendantes.

Enfin il reſſembloit moins à un homme qu'à un monſtre; mais avec un corps ſi mal fait, il avoit l'ame parfaitement belle; de ſorte que la beauté de ſon génie & ſes rares talens le firent aimer & rechercher des plus grands Princes, & des plus habiles Philoſophes de ſon ſiécle, qui fut fécond en grands perſonnages, puiſque c'eſt à peu près en ce temps-là que vécurent ces grands Hommes que la Gréce a honoré du nom de Sages. La réputation qu'Eſope avoit acquiſe par ſon eſprit & par les réponſes qu'il faiſoit ſur le champ à toutes les queſtions qu'on lui propoſoit, engagea les Samiens à le choiſir, malgré la difformité de ſon corps & la laideur de ſon viſage, pour l'envoyer vers Créſus, Roi de Lydie, qui vouloit obliger les Samiens à reconnoître ſa puiſſance, & à lui payer tribut, les menaçant, s'ils y manquoient, de porter la guerre dans leur Pays. Créſus, la premiere fois qu'il vit Eſope, ſe ſen-

tit pénétré de colere & d'indignation, de ce qu'un homme que la nature avoit si étrangement défiguré renversât tous ses desseins par sa prudence & par ses sages conseils, & qu'il l'eût empêché jusqu'alors de s'emparer de l'Isle des Samiens. La premiere pensée qui se présenta à Crésus, fut de faire mourir Esope; mais il changea incontinent de résolution, après l'avoir entendu parler avec tant de sagesse & tant de bon sens sur toutes les questions qu'il lui proposa. Ce Prince fit plus; car il se réconcilia de bonne foi avec les Samiens, à la priere d'Esope. Ce fut à la Cour de Crésus qu'il composa les Fables qui se sont conservées jusqu'à nous. Il en fit présent au Roi, qui les reçut avec de grandes marques de reconnoissance & d'admiration. Il le combla d'honneurs & de présens, & le renvoya vers les Samiens, parmi lesquels il ne fit pas un long séjour. Depuis ce temps-là, il se mit à voyager, pour aller confé-

rer avec les Philosophes qui avoient alors le plus de réputation.

Pour tirer tout le fruit qu'il est possible des Fables d'Esope, il ne faut pas s'arrêter simplement à la lettre ; il faut pénétrer dans l'esprit de la Fable, où l'on peut puiser de belles instructions sur tous les devoirs de la vie civile. C'est dans cette vue que l'on a ajouté à chaque Fable le sens moral, pour en faciliter l'intelligence, & pour aider le peu de pénétration de certaines gens, ou plutôt leur paresse naturelle, qui les empêche de faire toutes les réflexions qu'ils pourroient faire sur une matiere si riche & si féconde. On a étendu fort au long ces moralités, on les a variées & diversifiées en cent manieres différentes, afin que chacun en pût trouver quelqu'une qui lui convînt selon son état & la portée de son génie. Les discours moraux, qui contiennent l'explication des Fables, tant d'Esope que de Philelphe, sont suivis cha-

cun de quatre Vers, où eſt renfermé le ſens principal qu'on leur peut donner. Ces Quatrains fort aiſés à retenir, peuvent faire une impreſſion utile dans l'eſprit des jeunes perſonnes qui les voudront apprendre par cœur. Cette maniere d'inſtruire étoit fort au goût des Anciens. En effet elle eſt aiſée. La vérité ſe fait ſentir, ſans employer de grands raiſonnemens, ou ſans qu'il ſoit beſoin de faire de longues réflexions. Quoique les Fables d'Eſope ayent été déja traduites pluſieurs fois, cependant on a ſouhaité d'en avoir une nouvelle traduction plus exacte & plus correcte; & afin que l'on comprît plus aiſément le ſujet de la Fable, on en a fait graver la figure, pour rendre la choſe plus ſenſible. On a ajouté aux Fables d'Eſope quelques Fables de Gabrias. C'étoit un Poëte Grec, qui avoit mis en Vers les Fables d'Eſope. Avienus, Poëte Latin, a mis auſſi quelques Fables

en Vers. Il en a fait de différentes espéces ; car il y en a dont les sujets sont fondés sur les corps célestes. Il y en a d'autres plus héroïques pour porter les grands Hommes à la vertu. Enfin il y en a d'autres où il fait parler les bêtes, à l'imitation d'Esope. Cette espéce de Fables paroît la plus naturelle & la plus propre pour insinuer la vérité, quoiqu'il semble assez étrange d'avoir recours aux bêtes pour instruire les hommes, & pour les faire mieux appercevoir de leurs défauts & de leurs foiblesses. On trouvera moins de moralités dans le combat des Rats & des Grenouilles, dont on a joint la traduction à celle d'Esope. Ce combat est un jeu d'esprit de l'invention d'Homere. Ce grand homme, qui sait si bien dénouer les combats des Héros, ne fait pas paroître moins d'esprit en faisant combattre les Rats contre les Grenouilles. La maniere ingénieuse

dont il décrit leurs armes, l'ordre de la bataille & des attaques, est capable de réjouir le Lecteur le plus sombre & le plus austere. Hérodote nous apprend qu'Homere composa ce Poëme pour servir à l'instruction des enfans de Chio, qui se querelloient ensemble, & qui ne pouvoient s'accorder. Un Auteur moderne, dont on ignore le nom, a composé, à l'imitation d'Homere, le combat des Rats & des Chats, & il en a fait une espéce de Comédie en Vers Iambes. Comme cette Piéce est à peu près du goût de celle d'Homere, on a cru que le Lecteur ne seroit pas fâché d'en voir une traduction en notre Langue. Enfin, pour rendre cet Ouvrage plus complet, on y a joint la traduction de quelques Fables Poëtiques & Egyptiennes, qui sont un peu différentes de celles d'Esope; car elles renferment des secrets de la Nature, de la Religion & de la Morale, sous des paroles ambigues, & sous

des exemples tirés de l'Hiſtoire ou de la Fable. Cette eſpéce de Philoſophie étoit en vogue parmi les Egyptiens, qui avoient un goût merveilleux pour les Hiéroglyphes & pour les Enigmes. Les Grecs l'imiterent des Egyptiens; mais ils ne la porterent pas au même point de perfection. Les Fables Teutoniques qui ont regné aſſez long-temps, & qui ſont maintenant tombées dans le décri & dans l'oubli, étoient auſſi une imitation groſſiere & informe des Fables Egyptiennes; elles ne renfermoient que des choſes monſtrueuſes & étonnantes, pour inſpirer aux Enfans & au Peuple la crainte, la joie, l'eſpérance & toutes les autres paſſions. Elles contenoient auſſi pluſieurs points de la Religion, mal expliqués & mal développés, qui ont dégénéré enſuite dans les ſuperſtitions étrangeres. Les Fables Poëtiques renferment auſſi des faits extraordinaires, & des Hiſtoires ſingulieres, qui ſurpren-

nent par leur nouveauté, & par les circonſtances dont elles ſont revêtues. Le ſens en eſt quelquefois clair & plauſible; quelquefois obſcur & difficile à pénétrer. Les Philoſophes parmi les Grecs, ſe ſervoient ſouvent de ces Fables dans les inſtructions qu'ils donnoient à leurs Diſciples. Ils introduiſoient à tous propos dans leurs leçons les Hippocentaures, les Chimères, les Gorgones, le Cheval Pegaſe & tout ſon attirail. Socrate dans le Phedre de Platon, ſe moque de cette méthode, & avec raiſon. Ce grand Homme croyoit qu'un Philoſophe devoit s'appliquer uniquement à la morale, & à la connoiſſance de ſoi-même.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le Livre intitulé *Fables d'Eſope*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. A Paris le 1 Mai 1762. GIBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; Salut. Notre amée la Veuve de BERNARD BRUNET, Libraire à Paris, nous a fait expoſer qu'elle déſireroit faire réimprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre, *Fables d'Eſope*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſante, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire réimprimer ledit Livre autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes ; faiſant défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire de réimpreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que la réimpreſſion dudit Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en

bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrante se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, l'imprimé qui aura servi de copie à la réimpression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur de Lamoignon; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chancelier de France le sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Berryer, le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoutée comme à l'original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le neuviéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent soixante-deux, & de notre Régne le quarante-septiéme. Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 658, fol. 311, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 25 Juin 1762. LE BRETON, Syndic.

LA VIE



LA VIE D'ESOPE,

Ecrite en Grec par Planudes, furnommé le Grand.

CHAPITRE PREMIER.

Du Pays & de la condition d'Esope.

PLUSIEURS grands hommes fe font appliqués à examiner la nature des chofes humaines, & les caufes des révolutions, pour en inftruire la poftérité. Il femble, quand on confidere la fageffe & le bon fens qui brillent dans les Ouvrages d'Efope, qu'il ait été divinement infpiré, pour donner aux

hommes tant de préceptes de morale, si beaux & si utiles, & qui surpassent infiniment tous ceux que les plus grands Philosophes avoient donnés jusqu'alors. Il ne s'est point tourmenté à chercher des définitions exactes, à faire de longs raisonnemens, à citer de grands exemples tirés de l'Histoire, pour persuader les hommes, & pour les engager à aimer la vertu, & à fuir le vice. Il ne s'est servi que du secours des Fables pour les instruire & pour leur donner de l'horreur de certaines actions que les Oiseaux & les autres Animaux dépourvus de raison, & guidés par le seul instinct de la nature, ne voudroient pas avoir faites. Les hommes, pour peu qu'ils ayent de raison, devroient rougir de honte, de ne pas s'appliquer aux choses honnêtes qu'Esope feint avoir été pratiquées par des Renards, & par d'autres Animaux, qui évitoient de grands périls, par leur industrie, & par leur adresse ; & qui

ſavoient ſe procurer de grands avantages, ſelon les occaſions. Eſope qui ſe forma pendant ſa vie, l'idée d'une République toute Philoſophe, & qui fut lui-même plus Philoſophe par ſes actions que par ſes paroles, fut de condition ſervile, & naquit à Amorion, Ville de Phrygie, que l'on ſurnommoit la Grande. Voilà pourquoi je me perſuade que Platon a dit auſſi élégamment que véritablement, dans le Dialogue intitulé *Gorgias*, que la Nature & la Loi ſont ſouvent bien contraires l'une à l'autre; car la Nature avoit donné à Eſope un eſprit libre; mais la Loi des hommes réduiſit ſon corps à la ſervitude. Cependant elle ne put altérer la liberté de ſon ame, en l'obligeant de voyager, & de ſe tranſporter en pluſieurs lieux différens. La multitude des affaires ne le fit jamais ſortir de ſon aſſiette ordinaire.

CHAPITRE II.

Quelle étoit la figure d'Esope, & la vivacité de son esprit.

NOn-seulement Esope étoit né Esclave, il étoit encore le plus hideux & le plus difforme de tous les hommes de son siècle. Il avoit la tête en pointe, le nez plat, le cou gros & court, les lèvres grosses, le teint noir & livide. Voilà pourquoi on lui donna le nom d'Esope, qui signifie Ethiopien. Outre cela, il avoit le ventre prodigieusement gros, il étoit bossu & tortu; sa laideur surpassoit peut-être celle de Thersite, dont Homère a fait une peinture si ridicule. Le plus grand de ses défauts étoit la difficulté qu'il avoit à parler, une voix enrouée; & que l'on n'entendoit qu'avec peine. Il semble que tous ces défauts ayent contribué à la servitude d'Esope; car

c'eût été une chose fort extraordinaire, qu'avec un corps si laid & si difforme, il eût pu se garantir de l'esclavage. Mais quelque difformité qu'il eût dans son extérieur, cela n'empêchoit pas qu'il n'eût l'esprit vif, souple, délié, insinuant, plein d'inventions, & qui trouvoit sur le champ toutes sortes d'expédiens dans les affaires les plus délicates & les plus embrouillées.



CHAPITRE III.

L'innocence d'Esope injustement attaquée. Il se justifie auprès de son Maître, à qui il fait connoître celui qui avoit mangé les Figues.

LE Maître d'Esope le voyant ainsi contrefait, & ne croyant pas qu'il fût propre à aucun emploi domestique, l'envoya aux champs pour labourer la terre ; il s'appliqua à son travail avec beaucoup de zèle & de courage. Son Maître vint à sa maison de campagne voir ses Ouvriers & les ouvrages qu'on y faisoit. Un Jardinier lui fit un présent de Figues très-belles & bien conditionnées. Il les reçut agréablement, & les donna à garder à l'un de ses domestiques, nommé Agathope, pour les lui servir quand il seroit revenu du bain. Pendant ce temps-là Esope

fut obligé de rentrer dans la maiſon pour quelque affaire domeſtique. Agathope ſe ſervit de cette occaſion, & s'adreſſant à l'un de ſes camarades: Mangeons ces Figues, lui dit-il; & ſi notre Maître les redemande, nous accuſerons de concert Eſope, & nous dirons que c'eſt lui qui les a mangées, après être entré furtivement dans la maiſon. Outre cela, nous inventerons pluſieurs menſonges pour rendre la choſe plus vraiſemblable, & pour le mettre hors d'état de pouvoir ſe juſtifier de ce crime. Son témoignage ne pourra tenir contre une accuſation ſi bien concertée. Et comment pourroit-il nous convaincre de menſonge, n'ayant aucune preuve contre nous? Après avoir raiſonné de la ſorte, ils ſe mirent à exécuter leur complot, & diſoient avec de grands éclats de rire, à chaque Figue qu'ils mangeoient: malheur à toi, miſérable Eſope. Le Maître étant revenu du bain, redemanda les Figues; mais

ayant appris qu'Esope les avoit mangées, il entra en grande colere, & commanda sur le champ qu'on le fît venir. Si-tôt qu'il l'eut apperçu; malheureux, lui dit-il, comment as-tu eu l'audace d'entrer dans l'Office, & de manger des Figues que l'on m'avoit destinées? Esope entendoit & comprenoit fort bien les reproches qu'on lui faisoit; mais la difficulté qu'il avoit à s'énoncer l'empêchoit d'y répondre. Convaincu par les dépositions des faux témoins, & se voyant menacé d'une grêle de coups, il se jetta aux pieds de son Maître, lui demandant quelque délai, avec de grandes instances. Il courut dans la Cuisine, il en apporta de l'eau tiède qu'il avala, se provoquant avec le doigt à vomir. Il rendit l'eau toute claire, parce qu'il n'avoit encore rien mangé de tout le jour. Il pria ensuite son Maître de commander à ses accusateurs d'en faire autant, afin que l'on pût connoître, sans s'y tromper, ceux qui

avoient mangé les Figues. Le Maître d'Esope admirant la vivacité & la subtilité de son esprit, voulut que les faux témoins avalassent sur le champ de l'eau tiède en sa présence. Ils y consentirent ; mais au lieu de se fourrer les doigts dans le gosier pour se provoquer à vomir, ils se contentoient de les tourner autour des mâchoires. A peine eurent-ils achevé de boire cette eau, que le mal de cœur & l'envie de vomir les prit ; ils la rejetterent avec les Figues. Leur crime & leurs calomnies parurent aux yeux de tout le monde. Le Maître ordonna qu'on les mît nuds pour les fouetter. Ils connurent alors par leur propre expérience la vérité de cette maxime, que celui qui dresse des embûches à son prochain, attire sur soi le mal qu'il veut faire aux autres.



CHAPITRE IV.

Par quelle aventure la liberté de la parole fut rendue à Esope.

LE lendemain, son Maître étant retourné à la Ville, Esope s'occupoit à fouir la terre, comme on le lui avoit ordonné. Quelques Prêtres de Diane, ou d'autres personnes s'égarerent par hazard, & rencontrerent Esope. Ils le prierent au nom de Jupiter hospitalier, de leur montrer le chemin qui conduisoit à la Ville. Il les fit d'abord asseoir à l'ombre d'un arbre, & leur servit un repas frugal; après cela il s'offrit de bonne grace à leur servir de guide, pour les remettre dans le bon chemin. Ces Voyageurs charmés de l'honnêteté d'Esope, pleins d'affection & de reconnoissance, leverent les mains au Ciel, priant avec beaucoup de zèle pour leur bien-

faicteur. Esope retourné au logis, fatigué de chaud & du travail, s'endormit. Il s'imagina en dormant, voir la Fortune auprès de lui, qui lui délioit la langue, qui lui communiquoit la facilité de s'énoncer, & l'intelligence des Fables. Ah! que j'ai fait un sommeil agréable, dit-il en se réveillant, & que je viens d'avoir un heureux songe! Voilà que je parle avec une facilité merveilleuse, & que je nomme sans peine par leur nom toutes choses, *un Bœuf, un Ane, un Rateau.* Par les Dieux immortels, je ne sai qui m'a procuré un si grand bien. C'est sans doute la récompense du bon accueil que j'ai fait à mes Hôtes; ainsi quand on rend un bon office, on ne doit en espérer que du bien. Esope plein de joie pour l'heureuse aventure qui venoit de lui arriver, se remit à travailler avec plus d'ardeur que jamais.

CHAPITRE V.

Esope est vendu en qualité d'Esclave.

ZEnas étoit l'Intendant de la maison de campagne où travailloit Esope. Etant allé voir si les travailleurs s'acquittoient fidellement des Ouvrages qu'on leur avoit ordonnés, il en apperçut un qui s'acquittoit négligemment de sa tâche ; il se mit à le battre rudement, quoique sa faute fût légère. Esope touché d'un si mauvais traitement : Pourquoi, lui dit-il, frappes-tu avec cette violence un homme qui ne t'a fait aucun tort ? Tu accables de coups chaque jour, sans sujet, tous les domestiques de la maison ; assurément j'en avertirai le Maître. Zénas ayant entendu Esope parler de la sorte, fut étrangement surpris de cette liberté, à quoi il ne s'attendoit nullement ; & raisonnant en lui-mê-

me, il disoit: Mes affaires iront très-mal, si le Maître est informé de ma conduite. Il faut que je prévienne Esope, & que je me hâte de l'accuser, avant qu'il instruise le Maître de mes déportemens; ce qui pourroit me faire chasser de mon emploi. Après avoir raisonné de la sorte, il reprit le chemin de la Ville, pour aller trouver son Maître. Il l'aborda & le salua plein de trouble. D'où vient cette émotion & cette inquiétude qui paroît sur votre visage, lui demanda le Maître? Il est arrivé à votre maison de campagne, lui répliqua Zénas, une chose étonnante. Eh quoi, interrompit le Maître? Quelqu'Arbre a-t-il produit des fruits hors de saison? ou quelque Cavale a-t-elle fait quelque monstre? Ce n'est point cela, repartit Zénas; mais c'est qu'Esope qui avoit toujours été muet, parle maintenant avec une extrême facilité. Regardez-vous cet événement, lui répliqua le Maître, comme quelque chose de

monſtrueux ? Sans doute, répondit Zénas ; je paſſe ſous ſilence toutes les impertinences & toutes les injures qu'il m'a dites ; mais il a vomi contre vous & contre les Dieux, des blaſphêmes atroces. Ce récit mit le Maître d'Eſope dans une colere étrange. Il dit à Zénas : Je vous abandonne ce malheureux, faites-lui tous les traitemens que vous voudrez. Donnez-le, vendez-le, faites-en tout ce que vous trouverez à propos d'en faire ; je le livre à votre diſcrétion. Zénas ſe voyant le Maître abſolu d'Eſope, lui fit ſavoir que ſa liberté dépendoit entiérement de lui. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira, lui dit Eſope, & diſpoſez de ma perſonne à votre choix. Sur ces entrefaites, un Marchand vint par hazard dans le Village où ils étoient, pour y acheter du bétail. Il s'adreſſa à Zénas, & lui demanda s'il n'avoit point quelque bête à vendre ? Non, lui répondit Zénas ; mais j'ai un Eſclave qui n'eſt pas loin

d'ici, & que vous pouvez acheter. Zénas fit appeller Esope, à la priere du Marchand, qui se mit à rire après avoir considéré sa figure. Où avez-vous pris, dit-il à Zénas, ce monstre qui ressemble à un pot? Est-ce un homme ou un tronc d'arbre? S'il n'avoit pas l'usage de la voix, je le prendrois pour un outre plein de vent. Pourquoi avez-vous retardé mon voyage pour me faire voir ce malheureux? Après avoir dit cela, il poursuivit son chemin. Esope se mit à le suivre: arrêtez un moment, lui dit-il. Mais le Marchand lui répliqua d'un ton aigre, & se tournant vers lui: Eloigne-toi de moi, vilain chien. Dites-moi, lui répartit Esope, pour quel sujet vous êtes venu dans ce Village? C'est pour y acheter quelque chose de bon, répondit le Marchand; mais je n'ai nullement besoin d'un homme aussi difforme & aussi inutile que vous l'êtes. Achetez-moi, lui répliqua Esope, si vous m'en

croyez ; vous ne ſerez pas fâché de m'avoir, & je vous rendrai de plus grands ſervices que vous ne penſez. Quel ſecours puis-je attendre de vous, lui demanda le Marchand, puiſque vous êtes fait d'une telle façon, que vous vous attirez le mépris & la haine de tout le monde ? N'avez-vous pas dans votre maiſon, lui répartit Eſope, des enfans brouillons, incommodes, & qui crient ſans ceſſe ? Prenez-moi pour leur ſervir de Maître ; ils auront peur de moi, comme d'un homme maſqué. Ces paroles firent rire le Marchand, qui ſe tournant vers Zénas : Combien voulez-vous, lui demanda-t-il, me vendre ce malheureux ? Trois oboles, lui répondit Zénas. Le Marchand les lui donna, & dit : Je n'ai rien dépenſé, ni rien acheté. Ils ſe mirent tous deux en chemin ; & quand ils furent arrivés à la maiſon du Marchand, deux petits enfans qui étoient encore à la mamelle, ſe mirent à

crier,

crier, auſſitôt qu'ils eurent apperçu Eſope. Vous voyez déja, dit-il à ſon Maître, l'effet de ma promeſſe. Le Marchand ſe mit à rire. Saluez, lui dit-il, tous vos Compagnons. Ceux-ci regardant Eſope avec étonnement, ſe diſoient les uns aux autres: En vérité, c'eſt un grand malheur pour notre Maître d'avoir acheté un homme ſi laid & ſi difforme. Apparemment il ne l'a pris que pour ſervir de mauvais augure dans ſa maiſon.



CHAPITRE VI.

L'adreſſe que fit paroître Eſope dans le choix des fardeaux dont il ſe chargeoit.

PEU de jours après, le Maître étant de retour dans ſa maiſon, ordonna à ſes Valets de faire des balots, & de ſe tenir prêts le lendemain, pour ſon voyage d'Aſie. Ils diſpoſerent donc toutes choſes, ſelon l'ordre du Maître, & partagerent entr'eux les fardeaux dont ils devoient ſe charger. Eſope demandoit qu'on lui donnât le plus léger, étant nouveau venu, & le dernier acheté, & peu propre à un pareil emploi. Ils lui dirent obligeamment, qu'il pouvoit ne rien porter, s'il le vouloit, & qu'ils l'en diſpenſoient. Il leur répondit, qu'il n'étoit pas juſte qu'on le ménageât de la ſorte, tandis qu'ils travailloient tous, &

qu'ils portoient des fardeaux. Ils lui permirent donc de choisir un fardeau, & de se charger comme il le jugeroit à propos. Après qu'il eut regardé de tous côtés, & assemblé plusieurs hardes, des vases, des sacs, des paniers, il demanda qu'on lui mît sur le dos une corbeille pleine de pain, que deux Valets devoient porter. Ils se mirent tous à rire, en disant qu'il n'y avoit rien de plus fou que ce misérable Esclave, & qu'il faisoit bien paroître sa bêtise, en ce qu'ayant demandé la plus légère charge, il avoit cependant choisi le fardeau le plus pesant. Ils ajoutèrent, qu'il étoit juste de le contenter; & ils lui mirent sur le dos la corbeille qu'il avoit demandée. Esope se sentoit accablé de ce fardeau qui surpassoit de beaucoup ses forces, & le secouoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le Marchand lui voyant sur les épaules une charge aussi pesante, en parut tout étonné; & remarquant avec quelle

ardeur il travailloit : En vérité, dit-il, je ſuis déjà récompenſé de ce qu'il m'a coûté ; car il porte lui ſeul la charge d'un cheval. Quand ils furent arrivés à l'Hôtellerie, où ils devoient dîner, Eſope eut ordre de diſtribuer du pain à tous les Valets ; de ſorte qu'après le repas, ſa corbeille demeura à demi-vide. Ainſi ſon fardeau étant diminué de moitié, il en marchoit bien plus à l'aiſe. Le ſoir on diſtribua encore du pain pour le ſoupé des Valets. Le lendemain la corbeille d'Eſope fut entiérement vidée ; il la mit ſur ſes épaules, marcha avec tant de vîteſſe, & devança de ſi loin tous ſes Compagnons, qu'ils ne ſavoient qu'en dire ; ils doutoient ſi celui qu'ils voyoient devant eux, étoit Eſope, ou quelqu'autre. Mais l'ayant reconnu, ils ne purent s'empêcher d'admirer l'habileté d'un homme ſi laid & ſi difforme, qui s'étoit moqué d'eux, & qui avoit montré ſa ſoupleſſe, en ſe chargeant du pain ;

bien persuadé que ce fardeau ne lui demeureroit pas long-temps sur le dos. Mais ses Compagnons étant chargés de balots & de différentes marchandises, ne pouvoient pas espérer de se voir soulagés de la sorte durant le voyage, parce que ces marchandises ne se consumoient pas comme les provisions de bouche.



CHAPITRE VII.

Esope est vendu une seconde fois.

LE Marchand étant arrivé à Ephèse, vendit plusieurs Esclaves, & fit un grand profit sur cette vente. Il ne lui en demeura que trois, un Grammairien, un Musicien, & Esope. L'un des amis du Marchand lui conseilla de faire voile vers Samos, dans l'espérance d'y vendre ses Esclaves à un plus haut prix. Lorsqu'il fut arrivé à Samos, il fit habiller le Grammairien & le Musicien, & les exposa au marché pour les vendre. Mais ne pouvant parer Esope, ni lui donner aucun habit qui lui convînt, parce qu'il avoit le corps tout contrefait, il le revêtit d'un sac, & l'ayant déguisé de la sorte, il le mit au milieu de ses deux Compagnons. Ceux qui le

voyoient en cet équipage, disoient tout épouvantés : Que fait là ce monstre qui obscurcit l'éclat des autres ? Quoiqu'Esope se vît exposé aux railleries & aux insultes de tous les passans, cependant il ne perdoit point contenance, & les regardoit tous fixement. Le Philosophe Xantus, qui faisoit en ce temps-là séjour à Samos, alla dans le marché, où voyant les deux jeunes Esclaves si bien vêtus, & Esope au milieu d'eux si contrefait, & dans un aussi mauvais équipage, admira l'invention & l'adresse du Marchand, qui avoit placé habilement un homme si laid au milieu des deux autres, pour les faire valoir davantage, par l'opposition de sa difformité. Le Philosophe s'approchant de plus près, demanda au Musicien d'où il étoit? De Cappadoce, répondit-il. Que savez-vous faire, lui répartit Xantus ? Toutes choses, dit le Musicien. Cette réponse fit sourire Esope. Les Disciples de Xantus, qui l'accompa-

gnoient, ayant vu rire Esope, & remarqué ses dents, le prirent pour quelque monstre. Sans doute, disoit l'un, c'est un hargneux qui montre les dents. Pour quel sujet, disoit l'autre, s'est-il mis à rire de la sorte? Il ne rit pas, disoit un troisiéme, il se ride & se refrogne. Ils voulurent tous s'informer du sujet qui l'avoit fait rire; de sorte que l'un des Disciples de Xantus s'approchant d'Esope, lui demanda pourquoi il avoit ri de la sorte? Brebis de Mer, lui répliqua Esope, retire-toi d'ici. Cette réponse couvrit de honte le Disciple, qui se retira brusquement. Xantus demanda au Marchand, à quel prix il mettoit le Musicien. A mille oboles, répondit-il. Xantus trouvant ce prix excessif, se tourna vers l'autre Esclave, & lui demanda de quel pays il étoit? Je suis Lydien, répondit-il. Que savez-vous faire, poursuivit Xantus? Toutes choses, répartit l'Esclave. Esope se mit à rire en l'entendant

tendant. L'un des Disciples du Philosophe, ne sachant pourquoi Esope rioit des réponses des deux Esclaves, voulut lui en demander le sujet; mais il en fut empêché par l'un de ses Compagnons. Vous n'avez qu'à l'interroger, lui dit-il, si vous voulez être appellé Bouc Marin. Xantus s'adressant alors au Marchand, lui demanda de quel prix étoit ce Grammairien. De trois mille oboles, répondit le Marchand. Ce prix excessif chagrina Xantus, qui voulut s'en retourner; mais ses Disciples lui demandant s'il n'agréoit pas ces Esclaves? Oui, dit-il, je les trouve fort à mon gré; mais j'ai résolu de ne donner jamais une grande somme pour aucun Esclave. Si cela est; lui répartit l'un de ses Disciples, rien ne vous empêche d'acheter le plus difforme des trois; il vous rendra autant de service que les autres, & nous voulons bien payer le prix qu'il doit coûter. Il ne seroit pas raisonnable, répliqua Xantus,

que vous payassiez le prix de l'Esclave, & que j'eusse à moi la marchandise. Mais ma femme aime trop la propreté & la netteté, pour vouloir souffrir d'être servie par un homme si laid & si mal-propre. Ce n'est pas là une raison, lui répartirent-ils, pour vous empêcher d'acheter cet Esclave ; car il y a une maxime qui dit, qu'il ne faut point obéir à sa femme, ni avoir pour elle de si grands ménagemens. Avant que de l'acheter, répliqua le Philosophe, voyons s'il fait quelque chose, de peur de perdre notre argent. Alors s'approchant d'Esope ; réjouissez-vous, lui dit-il. Pourquoi, demanda Esope ? étois-je triste ? Je vous donne le bon jour, répartit Xantus. Je vous le rends, répondit Esope. Xantus & ses Disciples parurent tout étonnés de ces réponses si promptes & si vives. Il lui demanda de quel Pays il étoit. Je suis noir, lui dit Esope. Ce n'est pas là ce que je vous demande, dit Xantus ; mais je souhaite apprendre le nom de votre Patrie, &

le lieu d'où vous êtes sorti. Du ventre de ma mere, lui répartit Esope. Je ne dis pas cela, répliqua Xantus, je vous demande en quel lieu vous êtes né. Ma mere ne m'a point informé, dit Esope, si je suis né dans un lieu haut, ou dans un lieu bas. Que savez-vous faire, lui demanda le Philosophe? Rien du tout, répartit Esope. Que voulez-vous dire, poursuivit Xantus? Ceux-ci, répliqua Esope, ont dit qu'ils savoient tout, & ils ne m'ont rien laissé à faire. Les Disciples du Philosophe étoient fort émerveillés de ces réponses. En vérité, dirent-ils, pleins d'admiration, cet homme fait paroître beaucoup d'esprit & de vivacité dans tout ce qu'il dit. Il n'y a personne qui puisse se vanter de tout savoir. Voilà pourquoi il rioit & se moquoit de leurs réponses. Voulez-vous que je vous achete, lui demanda Xantus? C'est une affaire, lui dit Esope, où vous n'avez nullement besoin de mon conseil.

Achetez-moi, ou ne m'achetez pas; selon que vous le jugerez plus à propos. Un homme ne doit rien faire par force ou par contrainte; cette affaire dépend entierement de votre volonté. Si vous voulez m'avoir, ouvrez votre bourse, & comptez l'argent. Si vous ne le voulez pas, cessez de vous moquer de moi. Les Disciples se disoient les uns aux autres: par les Dieux immortels, il pousse notre Maître à bout. Si je vous achete, dit Xantus, vous tâcherez, peut-être, de vous dérober par la fuite? Esope se mit à rire. Si l'envie m'en prend, répliqua-t-il, je ne vous demanderai pas conseil sur cela; comme vous n'avez pas besoin du mien pour ce que vous voulez faire. Vous avez raison, dit Xantus; mais vous êtes bien laid. Il faut, répliqua-t-il, qu'un Philosophe regarde l'esprit, & non pas le visage. Alors Xantus s'adressant au Marchand: Combien voulez-vous me [illegible]dre cet Esclave, lui demanda-t-il? [illegible]es venu ici, répliqua le Mar-

chand, pour méprifer ma marchandife ; vous négligez des Efclaves beaux & bien faits, & vous choififfez celui qui eft fi laid & fi difforme. Achetez l'un des deux autres, & prenez celui-ci fur le tout. Non, répliqua Xantus, je veux acheter celui-ci. Je veux en avoir foixante oboles, dit le Marchand. Les Difciples de Xantus compterent fur le champ cette fomme, & l'Efclave lui fut livré. Les Partifans qui fe trouverent là s'informoient exactement du nom du Vendeur & de l'Acheteur ; mais la honte les empêchoit de fe déclarer, à caufe du vil prix, & du peu de cas qu'ils faifoient de la marchandife. Efope fe tenant au milieu : c'eft moi, dit-il tout haut, qui viens d'être vendu. Voici celui qui m'a acheté : c'eft celui-là qui m'a vendu. S'ils ne parlent ni l'un ni l'autre, il faut que l'on me rende ma liberté. Les Partifans fe mirent à rire ; ils remirent à Xantus leurs droits, & s'en allerent.

CHAPITRE VIII.

Xantus retourne à son logis, & donne Esope à sa femme.

ESope se mit à la suite de Xantus, qui s'en retournoit dans sa maison. La chaleur étoit extrême. Xantus ayant relevé sa robe, pissoit en marchant. Esope s'en étant apperçu, prit le bas de sa robe par derriere, & la tirant à lui : Revens-moi sur le champ, lui dit-il, ou je m'enfuirai. Pourquoi cela, lui demanda Xantus ? Parce qu'il m'est impossible, répartit Esope, de servir un Maître qui fait ce que vous faites. Car si vous, qui êtes le Maître, & qui n'avez de compte à rendre à personne, vous ne donnez point cependant de relâche à la nature ; & si vous pissez en marchant ; que faudra-t-il que je fasse, quand vous me donnerez quelque commission, ou

que vous me chargerez de quelque affaire, moi qui ne ſuis qu'un ſimple Eſclave ? Si la nature exige de moi de pareilles choſes, en chemin faiſant ; je ſerai contraint de voler pour y ſatisfaire. Eſt-ce là ce qui vous allarme, lui demanda Xantus ? Je piſſe en marchant, pour éviter trois maux, continua-t-il. Quels maux, demanda Eſope ? C'eſt, répondit Xantus, que le Soleil me brûleroit la tête, que la terre brûlante m'incommoderoit les pieds, & que la mauvaiſe odeur de l'urine m'offenſeroit l'odorat. Allons, lui dit Eſope, vous m'avez perſuadé. Quand ils furent arrivés au logis, Xantus ordonna à Eſope de demeurer auprès de la porte, parce qu'il ſavoit que ſa femme aimoit la propreté, & qu'elle auroit été choquée, ſi on lui eût préſenté un homme auſſi laid & auſſi dégoûtant qu'Eſope, ſans l'y préparer par quelque bon mot, ou par quelques plaiſanteries. Il entra donc dans la maiſon, & l'ayant

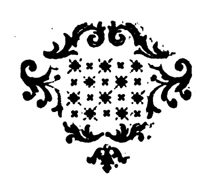
abordée: Madame, lui dit-il, vous ne me reprocherez plus à l'avenir les devoirs que vos Servantes me rendent; car j'ai acheté un Esclave pour moi, d'une beauté si accomplie, que vous n'avez jamais vu d'homme mieux fait & plus agréable; il s'est arrêté à l'entrée de la maison. Les Servantes crurent que leur Maître parloit sérieusement; elles disputoient déja entr'elles avec beaucoup de chaleur, à qui auroit Esope pour époux. La femme de Xantus ordonna d'introduire dans la maison le nouvel Esclave. L'une des Servantes doubla le pas, croyant par cette promptitude avoir la préférence d'Esope pour son mariage. Elle cherchoit & appelloit l'Esclave; mais quand il lui eut dit, c'est moi, me voilà, la Servante toute interdite, lui demanda si c'étoit lui en effet que l'on nommoit Esope. C'est moi-même, répondit-il. Si cela est vrai, répliqua-t-elle, n'entrez pas dans la maison, car vous

teriez fuir toutes mes compagnes. Une autre ſortit encore, & le vit. Il faut, lui dit-elle, avant que l'on vous permette l'entrée de cette maiſon, que l'on vous taille le viſage; mais ſur toutes choſes, je vous défends de m'approcher. Eſope entra, & ſe préſenta devant la Maîtreſſe de la maiſon. Quand elle l'eut enviſagé, elle jetta les yeux ſur ſon époux. Où êtes-vous allé chercher ce monſtre, lui dit-elle, pour me l'amener ici? Otez-le promptement de devant moi. Calmez-vous, ma femme, lui répondit Xantus, n'inſultez pas mon nouveau Serviteur. Comment voulez-vous que je le ſouffre, répliqua-t-elle? Mais je m'apperçois que vous commencez à me dédaigner & à me haïr, que vous voulez me donner une rivale, & prendre une autre épouſe. Vousgardez encore quelque meſure avec moi; vous n'oſez par un reſte de bienſéance, me dire durement en face, que je ſorte de votre mai-

ſon ; vous m'avez amené cette tête de chien, pour m'obliger à déſerter malgré moi, ſachant bien que je ne pourrai ſouffrir un monſtre auſſi difforme. Rendez-moi ma dot, & je m'en irai. Ce diſcours n'étonna pas extrêmement Xantus, qui ſe tournant vers Eſope : Vous m'avez fait, lui dit-il, cent plaiſanteries ſur le chemin en me voyant piſſer ; cependant vous demeurez muet devant ma femme, & vous n'avez pas un bon mot à lui dire pour l'appaiſer. Jettez-la dans un gouffre, répartit Eſope. Taiſez-vous, malheureux que vous êtes, lui répliqua Xantus. Ne ſavez-vous pas que j'ai pour elle une tendreſſe extrême ? Eh quoi, répartit Eſope, vous aimez effectivement cette femme ? Oui ſans doute, reprit Xantus, je l'aime plus que moi-même. O Dieux ! répondit Eſope, en frappant du pied, le ſage Xantus ſe laiſſe mener par ſa femme ! Et ſe tournant en même temps vers elle : Madame, lui demanda-t-il,

voudriez-vous que votre mari vous eût acheté un jeune Esclave, beau & bien fait, plein de feu & de vigueur, pour vous contempler toute nue dans le bain, & pour folâtrer avec vous, à la honte du Philosophe? O grand Euripide, que n'ai-je votre éloquence, pour dire sur le même ton que vous disiez! L'impétuosité des flots de la mer est terrible, le débordement des rivieres est à craindre, la violence du feu cause de grands ravages, la pauvreté est un malheur insupportable. Il y a mille autres accidens qui rendent la vie triste & ennuyeuse; mais une méchante femme est le plus grand de tous les malheurs. Sur ce principe, Madame, puisque vous avez l'honneur d'être l'épouse d'un Philosophe, donnez-vous bien de garde de vous faire servir par des valets trop bien faits & trop beaux, pour ne pas vous exposer à deshonorer votre mari. Ce discours étonna la femme de Xantus, & ne sa-

chant que répondre, elle se tourna vers son mari, pour lui demander où il avoit trouvé ce bel Esclave. En vérité, ajouta-t-elle, quelque estropié & quelque contrefait qu'il soit, il ne laisse pas d'être plaisant. Je veux faire ma paix avec lui. Xantus s'adressant à Esope : Votre Maîtresse, lui dit-il, s'est réconciliée avec vous. Je ne suis pas trop malheureux, répartit Esope ; car ce n'est pas une chose aisée que d'appaiser une femme. Taisez-vous, répliqua Xantus, je vous ai acheté pour me servir, & non pas pour me contredire.



CHAPITRE IX.

L'agréable réponse que fit Esope à un Jardinier.

LE lendemain Xantus ordonna au Jardinier de le suivre, & il le mena dans un jardin pour y acheter des légumes. Esope prit un faisceau d'herbes que le Jardinier avoit fait. Alors le Jardinier adressant la parole à Xantus, qui se disposoit à le payer : Je vous prie, lui dit-il, de me résoudre une question que j'ai à vous proposer. Expliquez-moi votre difficulté, lui dit Xantus. Je ne saurois, répondit le Jardinier, deviner la raison pourquoi les herbes que je cultive & que j'arrose avec tant de soin, ne viennent cependant que fort tard à leur perfection ; au contraire, celles que la terre produit d'elle-même, viennent plus promptement, bien qu'elles ne soient

ni cultivées, ni arrosées. Quoique cette question fût du ressort d'un Philosophe, Xantus ne put la résoudre, & se contenta d'y faire une réponse générale, en disant que c'étoit un effet de la divine Providence qui régloit les choses de la sorte. Esope étoit présent. La réponse de son Maître le fit rire. Est-ce pour vous moquer de moi, lui demanda le Philosophe, que vous riez de la sorte? Je me moque en effet, répartit Esope, non pas de vous, mais de celui qui vous a instruit; car c'est la solution ordinaire que donnent les Sages à la plupart des questions qu'on leur propose. Ils se contentent de dire, que tout est gouverné par la Providence. Permettez-moi, continua-t-il, de répondre au Jardinier, & il sera satisfait de ma réponse. Alors Xantus se tournant vers le Jardinier, lui dit: Il ne me conviendroit nullement à moi, qui ai philosophé dans des Ecoles si fameuses, de disputer maintenant dans un jardin;

mais le garçon qui m'accompagne pourra résoudre votre problême, si vous le lui proposez; car il sait fort bien tirer les conséquences de plusieurs principes. Eh quoi, demanda le Jardinier, se peut-il faire qu'un homme si laid & si monstrueux ait quelque teinture des belles Lettres? Quel malheur d'être contrefait de la sorte! Voyons donc si vous pourrez résoudre mon doute, & me satisfaire sur la question que j'ai proposée. Alors Esope lui parla en ces termes: Quand une femme se marie pour la seconde fois, ayant déja des enfans de son premier époux, si le mari qu'elle prend a des enfans d'une autre femme, elle est la mere des enfans qu'elle a amenés; mais elle n'est que marâtre à l'égard des enfans qu'elle a trouvés dans la maison de ce nouveau mari. Elle traite les uns & les autres avec une extrême différence. Elle applique tous ses soins à nourrir & à bien élever ceux qu'elle a portés dans son

sein, & qu'elle aime avec une grande tendresse. Mais le plus souvent elle n'a que de l'aversion pour les enfans de son mari, auxquels elle ôte tout ce qu'elle peut pour le donner à ses propres enfans, qu'elle chérit par un instinct naturel, comme une partie d'elle-même. Au contraire, elle hait les autres comme des étrangers. Ainsi la terre est la mere de tout ce qu'elle produit d'elle-même; mais elle n'est, pour ainsi dire, que la marâtre de tout ce que vous y transplantez. Elle nourrit donc avec plus de soin les Plantes qu'elle produit, & qu'elle regarde comme ses enfans légitimes; mais elle est plus avare à l'égard des Plantes que vous cultivez; elle leur fournit moins d'alimens, parce qu'elle les regarde comme des étrangers. Cette réponse charma le Jardinier. Je vous suis sensiblement obligé, dit-il à Esope, vous m'avez tiré d'un grand embarras par ce raisonnement, dont je suis très-satisfait. Allez, & emportez

emportez gratuitement autant de légumes que vous voudrez; & toutes les fois que vous en aurez besoin, vous en pourrez venir prendre ici, comme si le jardin vous appartenoit.



CHAPITRE X.

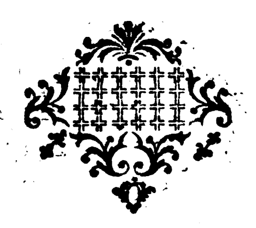
D'un seul grain de lentille qu'Esope fit bouillir dans un pot, & de quelques autres aventures plaisantes.

AU bout de quelques jours Xantus alla au Bain, il y rencontra quelques-uns de ses amis, & ordonna à Esope de courir promptement au logis, pour y faire cuire un grain de lentille. Esope obéit à la lettre, & étant arrivé au logis, il prit un grain unique de lentille qu'il mit bouillir dans un pot. Après que Xantus se fut baigné avec ses amis, il les pria à dîner, les avertissant d'avance que le repas seroit très-frugal, n'ayant que des lentilles à leur donner; ajoutant qu'il ne falloit pas juger du zèle de ses amis par la diversité des mets, mais qu'il falloit plutôt prendre garde à la bonne vo-

lonté. Ils accepterent l'offre que Xantus leur faisoit. Si-tôt qu'ils furent entrés dans sa maison : donnez-nous, dit-il à Esope, de l'eau du Bain pour nous rafraîchir, & pour boire. Esope courut promptement au Bain, & apporta de l'eau de l'égout, qu'il présenta à Xantus. Après qu'il en eut goûté, n'en pouvant supporter la mauvaise odeur : où avez-vous puisé cette eau, demanda-t-il à Esope ? Dans le Bain, comme vous me l'avez ordonné, répondit-il. La présence des amis de Xantus l'empêcha de se mettre en colere. Il ordonna à Esope d'apporter un bassin ; il l'apporta se tenant debout devant la compagnie. Ne donnes-tu pas à laver, demanda Xantus à Esope ? Non, répondit-il ; car je ne fais précisément que ce que l'on me commande. Vous ne m'avez point dit : Verse de l'eau dans le bassin, lave-moi les pieds, apporte-moi mes pantoufles, & toutes les autres choses nécessaires. Xantus se

tournant alors vers ses amis : ce n'est pas un Esclave que j'ai acheté, leur dit-il, c'est un Maître. Quand ils se furent mis à table, Xantus demanda à Esope si les lentilles étoient cuites ? Esope prit la cuilliere du pot, & tira du coquemar le seul grain de lentille qu'il avoit fait cuire, & qu'il leur servit. Xantus le prit, croyant que ce n'étoit qu'un essai, pour voir si les lentilles étoient assez cuites, & le pressant entre les doits : apporte, dit-il à Esope, cela est bien. Alors il versa l'eau dans les écuelles, & la servit aux conviés. Où est la lentille, demanda Xantus ? Je vous l'ai donnée, répartit Esope. Eh quoi, reprit Xantus, n'en avez-vous fait cuire qu'un grain unique ? Non, répondit l'Esclave ; car vous m'avez dix expressément, faites cuire une lentille, & non pas des lentilles au pluriel. Cette réponse déconcerta entierement Xantus. Mes amis, dit-il aux conviés, je vous prie d'excuser la bêtise de cet

Esclave, qui me fera devenir fou. Vien-çà, méchant Serviteur, dit-il à Esope, va nous acheter quatre pieds de cochon, fais-les cuire pour les servir promptement. Esope accomplit cet ordre en toute diligence. Tandis que les pieds de cochon cuisoient, Xantus qui cherchoit un prétexte pour battre Esope, le voyant occupé à quelque affaire domestique, tira furtivement du pot l'un des pieds de cochon, & le cacha.



CHAPITRE XI.

Xantus voulant tromper Eſope, eſt trompé lui-même.

ESope rentra un moment après; il fouilla dans le pot, & n'y trouva que trois pieds de cochon, ce qui lui fit comprendre qu'on lui avoit fait une ſupercherie. Il courut promptement dans l'étable où l'on engraiſſoit un cochon. Il lui coupa un pied qu'il mit dans la marmite à bouillir avec les trois autres qui y étoient déja. Xantus craignant qu'Eſope ne prît la fuite, quand il s'appercevroit qu'il manquoit un pied de cochon, le remit dans le pot. Après qu'Eſope les eut ſervis, Xantus voyant qu'il y en avoit cinq: Qu'eſt-ce ci, dit-il à Eſope? J'avois ordonné de n'en acheter que quatre. Il eſt vrai, répartit Eſope; mais combien de pieds ont

deux cochons ? Ils en ont huit, répondit Xantus. Oh bien, reprit Esope, vous en voyez cinq, & le cochon que l'on engraisse ici près en a trois. Xantus parut tout chagrin de cette réponse. N'ai-je pas eu raison de vous dire, dit-il, en s'adressant à ses amis, que cet Esclave me fera perdre l'esprit ? Monsieur, dit Esope, qui voulut payer son Maître de quelque raison, ne savez-vous pas qu'il ne peut y avoir de mécompte en une somme, qu'autant que l'on diminue de la quantité, ou que l'on y ajoute ? Xantus ne trouvant donc point de prétexte raisonnable pour battre Esope, s'appaisa.



CHAPITRE XII.

Des viandes & des ragoûts que Xantus envoya à ſon épouſe par Eſope.

LE lendemain l'un des Diſciples de Xantus fit un feſtin magnifique, où il invita le Maître & les Ecoliers. Xantus choiſit ce qu'il y avoit de plus exquis & de plus délicat ſur la table, & le donna à Eſope, qui étoit debout derriere lui. Allez, lui dit-il, & portez cela chez ma bien-aimée. Eſope partit ſur le champ; mais en chemin faiſant, il raiſonnoit en lui-même. Voici, diſoit-il, une belle occaſion de me venger de ma Maîtreſſe, & des railleries ſanglantes qu'elle fit de moi, lorſqu'elle me vit la premiere fois. J'éprouverai ſi elle aime effectivement mon Maître. Quand il fut entré dans le logis, il appella

appella sa Maîtresse, & mettant devant elle les viandes dont Xantus l'avoit chargé : Voilà, lui dit-il, tout ce que mon Maître envoye, non pas à vous, mais à sa bien-aimée. Il appella sur le champ la petite chienne, que l'on nourrissoit dans le logis : Tenez, Mignone, lui dit-il, mangez ; voilà ce que mon Maître m'ordonne de vous donner. Esope mit en morceaux toutes les viandes, & les jetta à la chienne. Après cela Esope s'en retourna vers son Maître, qui lui demanda s'il avoit tout donné à sa bien-aimée ? Oui, répondit Esope, & elle l'a mangé en ma présence. Qu'a-t-elle dit en le mangeant, demanda Xantus ? Pas le moindre mot, répartit Esope, mais elle vous remercioit intérieurement. L'épouse de Xantus, bien fâchée de ce que son mari ne lui avoit pas envoyé sa part du festin, crut que cet oubli étoit une marque qu'il ne l'aimoit pas autant qu'à l'ordinaire, & que sa tendresse étoit re-

froidie, puisqu'il avoit eu plus de soin de sa chienne que de sa femme. Elle faisoit de grandes lamentations, & protesta, pleine de dépit & de colere, qu'elle n'auroit plus à l'avenir de commerce avec son mari. Elle s'enferma toute éplorée dans sa chambre, & ne pouvoit se consoler de l'indifférence de son mari. Les conviés s'étant bien échauffés à boire, après avoir passé de part & d'autre plusieurs questions, l'un de la compagnie, plus subtil & plus curieux que les autres, demanda quand il y auroit de grandes divisions & de grands désordres parmi les hommes? Esope qui se tenoit debout derriere celui qui parloit, répondit: Ce sera quand les morts ressusciteront; car alors chacun voudra redemander ce qu'il possédoit en ce monde. Les Disciples de Xantus rirent de cette répartie ingénieuse, & avouerent de concert qu'Esope avoit infiniment d'esprit. Un autre demanda pourquoi une brebis

que l'on traînoit à la boucherie, ne crioit point, & qu'au contraire un cochon faisoit des cris épouvantables? Esope prenant la parole dit, que la brebis accoutumée à voir traire son lait & tondre sa laine, à se laisser prendre & attacher par les pieds, suivoit paisiblement, ne se doutant point qu'on lui voulût faire d'autre mal; mais que la truie, dont on ne tire point de lait, & dont on ne tond point la laine, & qui n'est pour cela ni traînée, ni liée par les pieds, sachant qu'elle n'a rien de bon que sa chair, fait grand bruit & de grandes plaintes, quand on la traîne à la boucherie. Ce raisonnement fit encore rire les Disciples de Xantus, qui donnerent de grandes louanges à Esope. Incontinent après le dîné, Xantus retourna à son logis, & demanda sa femme pour lui parler familierement selon sa coutume; mais elle le regardant d'un œil fier & méprisant: Retirez-vous, lui dit-elle,

& ne m'approchez pas ; donnez-moi ma dot, & je ſortirai de votre maiſon ; car je ne veux pas demeurer davantage avec vous. Allez flatter votre chienne, à qui vous avez envoyé ſa part du feſtin. Xantus étrangement ſurpris d'un reproche ſi peu attendu, ne ſavoit à qui s'en prendre, ni que répondre. Il faut ſans doute, dit-il, qu'Eſope m'ait joué quelque tour ; ou vous voulez me perſuader que je ſuis ivre. Eh quoi, n'eſt-ce pas à vous que j'ai envoyé ce qu'il y avoit de plus exquis & de plus délicat dans le feſtin ? Non en vérité, répondit-elle, on a tout donné à la chienne. Venez ici, approchez, dit Xantus à Eſope ; à qui avez-vous donné la part du feſtin ? A votre bien-aimée, répondit Eſope. Eh bien, Madame, dit Xantus en ſe tournant vers ſon épouſe, vous n'avez rien reçu ? Pas la moindre choſe, répliqua-t-elle. Monſieur, dit Eſope à ſon Maître, à qui m'avez-vous commandé de

porter ce que vous m'avez donné? A ma bien-aimée, répondit Xantus. Alors Esope appella la petite chienne. C'est celle-ci, lui dit-il, qui vous aime davantage, & qui vous veut le plus de bien; car quoique votre épouse témoigne avoir pour vous une grande affection, cependant elle s'offense à tous propos, pour la moindre chose. Elle vous contrarie, elle tempête, elle vous accable de reproches & d'injures, elle menace de vous quitter; au lieu que votre chienne, après avoir été grondée, menacée, battue, ne s'enfuit pas. Elle oublie tout, elle vient à vous, elle vous caresse & vous flatte, & vous donne toutes les marques qu'elle peut de sa reconnoissance. Il falloit donc, Monsieur, me dire: portez cela à ma femme, & non pas à ma bien-aimée. Vous voyez, Madame, dit Xantus en se tournant vers son épouse, qu'il n'y a point eu en cela de ma faute, & qu'Esope seul est coupable. Prenez

donc patience, & calmez-vous; je ne manquerai pas d'occaſion de le battre & de le punir. Cette réponſe ne la ſatisfit pas, elle ſortit furtivement de la maiſon, & retourna chez ſes parens. Ne vous l'avois-je pas bien dit, Monſieur, dit alors Eſope, en ſe tournant vers ſon Maître, que votre chienne vous aime mieux que votre femme?



CHAPITRE XIII.

De quelle adresse se servit Esope, pour appaiser la femme de Xantus, & pour l'obliger à retourner avec son mari.

QUelques jours se passerent sans que Xantus pût fléchir sa femme, ni par ses caresses, ni par ses prieres. Il lui envoya quelques-uns de ses proches, pour lui persuader de faire la paix, & d'oublier ce qui l'avoit si fort chagrinée; mais elle ne voulut point entendre raison, tant son dépit étoit violent. Cette obstination causa une douleur extrême à Xantus. Ne vous affligez pas de la sorte, Monsieur, lui dit Esope, & ne vous chagrinez point mal-à-propos. Je vous réponds que dès demain elle reviendra ici de son bon gré, & en grande hâte. Ayant reçu de l'argent, il alla au

marché, & acheta des oiſons, des poules, du gibier, & toutes les choſes néceſſaires pour faire un grand repas. En s'en retournant, il alloit de maiſon en maiſon, & paſſa à deſſein devant le logis des parens de ſa Maîtreſſe, pour leur faire voir ces proviſions, ſans faire ſemblant de ſavoir que cette maiſon leur appartînt, ni que ſa Maîtreſſe y demeurât. Ayant rencontré par haſard quelqu'un des valets de cette maiſon, il lui demanda s'il ne pouvoit pas lui vendre quelque choſe de propre à faire un feſtin de noces. Pour qui, demanda ce valet? Pour le Philoſophe Xantus, répondit Eſope; car il doit ſe marier demain. Ce valet monta en grande hâte dans l'appartement de la femme de Xantus, pour lui apprendre cette nouvelle. Sans délibérer davantage, elle ſe tranſporta promptement dans la maiſon de ſon mari, pleine d'inquiétude & de trouble, faiſant de grandes plaintes avec de grands

cris. Il ne vous eſt pas permis, lui dit-elle, d'épouſer une autre femme, tant que je vivrai. Ainſi elle demeura dans la maiſon de ſon mari, par l'adreſſe d'Eſope, comme elle en étoit ſortie par le tour qu'il lui avoit joué.



CHAPITRE XIV.

Quelles viandes servit Esope à ceux que Xantus avoit invités.

AU bout de quelques jours Xantus voulut faire encore un festin à ses Disciples. Allez, dit-il à Esope, acheter tout ce que vous trouverez de meilleur & de plus excellent. Esope se disoit à lui-même, en chemin faisant : j'apprendrai bien à mon Maître à ne me point donner des ordres si mal-à-propos. Il acheta quelques langues de cochon, & les apprêta pour régaler les conviés. Il servit devant chacun une langue grillée avec de la sausse. Les Disciples furent contents de ce premier service, qui convenoit assez à des Philosophes, parce que c'est par le secours de la langue qu'ils expriment leurs plus belles pensées. Esope leur servit pour le second mets

des langues bouillies. Quand on eut demandé l'autre ſervice, il mit encore des langues ſur table. Cette répétition fâcha étrangement les Diſciples de Xantus, qui s'ennuyoient de ne voir que des langues. Eh quoi, dirent-ils à Eſope avec une eſpece d'indignation, ne verrons-nous tout le jour que des langues? Eſope, ſans s'allarmer de leurs plaintes, leur en ſervit encore. Eſt-il poſſible, dit Xantus tout en colere, que vous n'ayez autre choſe à nous donner? Non, répondit Eſope d'un air tranquille. Comment, miſérable que vous êtes, ne vous ai-je pas ordonné de m'acheter tout ce qu'il y a de meilleur & de plus exquis? Je vous ſuis bien obligé, Monſieur, répondit Eſope à ſon Maître, des reproches & des réprimandes que vous me faites en préſence de tant de Philoſophes; car qu'y a-t-il dans le monde de meilleur & de plus excellent que la langue? C'eſt par le ſecours de la langue que l'on enſeigne les ſciences

& la Philoſophie. C'eſt par ſon moyen que nous donnons, & que nous recevons; que l'on fait des harangues, des prieres, des complimens, que l'on plaide des cauſes, & que l'on étale toute la pompe de l'éloquence. On fait les mariages, on bâtit les Villes, on pourvoit à la ſureté des hommes, par le miniſtere de la langue; enfin elle ſert à la conſervation de la vie; & par conſéquent je crois qu'il n'y a rien de meilleur ni de plus excellent que la langue. Tous les Diſciples approuverent ce raiſonnement, & dirent de concert, qu'Eſope avoit raiſon. Ils donnerent le tort au Maître, & ſe retirerent chacun chez ſoi.



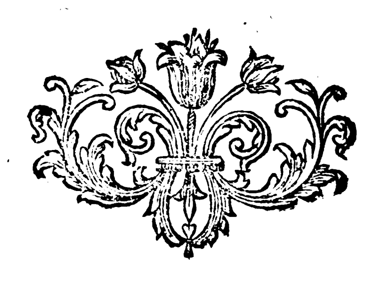
CHAPITRE XV.

Xantus ordonne de faire un second festin, qui ne fut encore servi qu'en langues.

LE lendemain les Disciples de Xantus lui firent quelques reproches sur le repas qu'il leur avoit donné; il s'excusoit en disant que la chose ne s'étoit point passée ainsi de son consentement, & qu'il ne falloit s'en prendre qu'à la malice de son valet. Mais j'espere qu'il nous traitera mieux aujourd'hui, & je veux lui donner mes ordres en votre présence. Ayant fait sur le champ venir Esope : achetez-nous, lui dit-il, tout ce que vous trouverez de plus méchant & à meilleur marché, pour donner à souper à ces Messieurs. Esope, sans changer de méthode, acheta encore des langues, & les ayant apprêtées, les servit aux con-

viés. Ils ne purent s'empêcher de murmurer, & de se dire les uns aux autres: Eh quoi, toujours des langues de cochon! Un moment après il servit encore des langues, & en apporta jusqu'à la troisiéme fois. Ce procedé irrita étrangement Xantus contre son Esclave. Comment l'entendez-vous, Esope, lui dit-il? Quand je vous ai ordonné d'acheter tout ce qu'il y a de meilleur & de plus excellent, vous avez acheté des langues; & quand je vous ai commandé d'acheter ce qu'il y a de plus méchant & à meilleur marché, vous nous donnez encore des langues? Il est vrai, Monsieur, répondit Esope. Qu'y a-t-il en effet de plus méchant que la langue? N'est-ce pas elle qui renverse les Villes, qui fait égorger les hommes, qui fait tous les mensonges, toutes les médisances, tous les parjures? Elle ruine les mariages, les Provinces, les Royaumes entiers. Enfin elle cause une infinité de maux, & remplit

la vie de chagrins, d'erreurs & de troubles. Alors quelqu'un des conviés dit à Xantus : Si vous ne vous tenés bien ſur vos gardes, & ſi vous ne prenez de grandes précautions, ce valet vous fera perdre l'eſprit ; car il a l'ame comme le corps. Vous n'avez pas raiſon, lui répartit Eſope ſur le champ, de vous mêler des affaires d'autrui, & de tâcher par vos malins diſcours de mettre la diviſion entre le Maître & le Valet.



CHAPITRE XVI.

Esope amene à son Maître un homme mal-habile & indolent.

XAntus ayant entendu ce discours, & cherchant l'occasion de battre son valet : malheureux, lui dit-il, puisque tu reproches à mon ami d'être trop curieux, & de se mêler des affaires d'autrui, fais-moi venir quelqu'un assez indolent pour ne se soucier de rien. Esope alla le lendemain dans la Place publique. Après avoir examiné soigneusement ceux qu'il y rencontra, il apperçut un homme qui se tenoit assis depuis long-temps dans la même Place. Jugeant à sa figure que c'étoit un homme fort paresseux & fort simple, il l'aborda, en lui disant que son Maître le prioit à dîner. Cet homme rustique, sans s'informer ni qui étoit Esope, ni de quel-

le part il venoit, entra dans la maison de son Maître, & se mit à table sans façon avec des souliers mal-propres & crottés. Xantus demanda qui étoit cet homme? C'est un indolent, répondit Esope, & qui ne s'ingere nullement dans les affaires d'autrui. Alors Xantus dit tout bas à sa femme : faites tout ce que je vous dirai, & obéissez ponctuellement à mes ordres, afin que je trouve un sujet légitime pour châtier sévérement Esope. Madame, dit-il en présence de tout le monde, versez de l'eau dans un bassin, & lavez les pieds de notre Hôte; car il se persuadoit que ce rustique ne consentiroit jamais à se voir servi de la sorte par cette Dame, qu'il ne manqueroit pas de lui faire de grands complimens; ce qui feroit voir manifestement qu'il n'étoit ni si bête, ni si indolent qu'Esope avoit voulu le faire entendre; & que ce seroit un prétexte légitime pour le châtier. La Dame ayant versé de l'eau dans

un baſſin, ſe préparoit à laver les pieds de l'Hôte, lequel voyant que la Maîtreſſe du logis ſe diſpoſoit à lui rendre ce ſervice, ſe diſoit à lui-même : elle veut me faire honneur ; voilà pourquoi elle ſe réſout à me laver les pieds elle-même, quoiqu'elle pût ordonner à ſes ſervantes de me les laver. Alors étendant les pieds : lavez-les, Madame, lui dit ce ruſtaut. Après qu'elle les eut lavés, il ſe remit à table. Xantus ordonna de donner à ſon Hôte du même vin qu'il buvoit. Cet homme ſe diſoit à lui-même : la bienſéance demande qu'ils ſoient ſervis avant moi ; mais puiſqu'ils veulent que je boive le premier, que m'importe ? Ce n'eſt pas à moi à m'inquiéter de cette cérémonie. Ainſi il ſe mit à boire. Pendant le dîné, on lui préſenta un mets qu'il trouvoit fort à ſon goût, & qu'il mangeoit avec plaiſir & de bon appétit. Le Maître fit venir le cuiſinier, & le gronda fort, d'avoir

mal apprêté ce ragoût; & sur le champ il commanda qu'on le mît tout nud pour le châtier. L'Hôte disoit en lui-même : ce ragoût me paroît excellent; il est très-bien apprêté, rien n'y manque; mais si le Maître du logis, pour contenter son envie, veut faire battre son cuisinier sans sujet, que m'importe? Ce ne sont pas là mes affaires. Xantus étoit tout chagrin, & supportoit impatiemment le peu de curiosité & l'indolence de son Hôte, qui ne se soucioit de rien, & ne prenoit intérêt à quoi que ce soit. Quand on eut servi le gâteau, cet Hôte indifférent, le tournant de tous côtés, commença d'en manger comme si ç'eût été du pain ordinaire. Ce mauvais goût & cette grossiereté aigrit de plus en plus le Philosophe, lequel s'en prenant à son Boulanger : ignorant que tu es, lui dit-il, pourquoi n'as-tu pas mis dans ce gâteau du miel & du poivre, pour lui donner un peu de haut

goût? Monsieur, répondit le Boulanger, si le gâteau est mal cuit, je consens d'être battu; mais s'il est mal assaisonné, & s'il y manque quelque chose, c'est à ma Maîtresse, & non pas à moi qu'il faut s'en prendre. Si ma femme en est la cause, dit Xantus, je la ferai brûler toute vive. Il fit signe à sa femme d'obéir à tout ce qu'on lui commanderoit, afin d'avoir un prétexte pour châtier Esope. On fit donc apporter une grande quantité de fagots, pour faire un bucher. On y mit le feu, on en fit approcher la femme de Xantus, on fit semblant de l'y vouloir jetter, pour voir quelle figure feroit l'Hôte à ce spectacle, & quel empressement il témoigneroit pour l'en empêcher. Mais sans s'allarmer de cet appareil lugubre, il demeura dans sa tranquillité ordinaire, & se disoit à lui-même: S'il n'a aucune raison de se fâcher contre son épouse, pourquoi se met-il de la sorte en colere? Et s'adressant

à Xantus: si vous vous croyez obligé, lui dit-il, de faire ce traitement à votre femme, attendez un moment, je vous prie, & permettez-moi de sortir, pour aller querir la mienne, afin que vous les fassiez brûler toutes deux ensemble. Le Philosophe entendant cet homme parler de la sorte, admira sa simplicité ou sa stupidité, son indolence ou sa fermeté, & dit à Esope: En vérité, tu ne te connois pas mal en gens. Voilà, sans contredit, le plus indolent de tous les hommes, & qui se soucie le moins des choses humaines. Je suis vaincu, & tu recevras la récompense que tu mérites. Me voilà content; j'oublie tous les tours que tu m'as joués par le passé, je te les pardonne, je t'affranchirai, & je te mettrai en liberté.



CHAPITRE XVII.

De la réponse qu'Esope fit à un Juge.

LE lendemain Xantus recommanda à Esope d'aller aux bains, & de voir si la foule y étoit grande, parce qu'il avoit envie de se baigner. Esope en chemin faisant, rencontra par hasard le Préteur, qui sachant qu'Esope appartenoit à Xantus, lui demanda où il alloit? Je n'en sais rien, lui répondit Esope. Le Préteur jugeant qu'il se moquoit de lui, & qu'il dédaignoit de lui répondre, ordonna qu'on le menât sur l'heure en prison. Comme on l'y traînoit, Esope se mit à crier de toute sa force. Vous voyez bien, Monsieur le Président, que ma réponse est fort juste, & que j'avois bien raison de vous dire que je ne savois où j'allois. En effet, je ne croyois nullement aller en prison;

je vous ai rencontré par hasard, & cette rencontre est la cause de mon emprisonnement. Le Préteur étonné de la promptitude & de la vivacité de cette réponse, le mit en liberté. Esope alla donc aux bains, où il trouva une compagnie très-nombreuse ; il les considéroit attentivement les uns après les autres. Il vit à l'entrée du bain une pierre, contre laquelle heurtoient tous ceux qui entroient ou qui sortoient. L'un de ceux qui entrerent pour se baigner, voyant cette pierre, l'ôta du lieu où elle étoit, & la transporta dans un autre endroit. Esope étant retourné vers son Maître, lui dit: Monsieur, si vous voulez vous baigner aujourd'hui, vous le pouvez faire commodément ; car je n'ai vu qu'un seul homme dans le bain. Xantus alla donc aux étuves, & voyant la foule de gens qui s'y baignoient: eh quoi, dit-il à Esope, ne m'avez-vous pas dit qu'il n'y avoit qu'un seul homme dans le bain? Il est vrai, Mon-

ſieur, répondit Eſope ; car ayant vu cette groſſe pierre que voilà à l'entrée du bain, à laquelle heurtoient tous ceux qui entroient ou qui ſortoient, un homme ſeul de toute l'aſſemblée a pris cette pierre, pour ne s'y pas bleſſer, & l'a tranſportée dans un autre endroit. Je vous ai donc dit que c'eſt le ſeul homme que j'avois vu aux étuves, le préférant à tous les autres. Xantus ſouriant, dit qu'Eſope avoit toujours la répartie prompte & pleine de ſens.



CHAPITRE XVIII.

Ce que répondit Esope touchant les superfluités que la nature rejette.

UN jour Xantus sortant de la garderobe, demanda à Esope, pourquoi les hommes, après s'être soulagé le ventre, avoient accoutumé de regarder leurs excrémens. Esope lui répondit en ces termes : Au temps passé, il y eut un homme qui vivoit d'une maniere fort délicate & voluptueuse, & qui se plaignoit d'être long-temps sur le bassin. Un jour qu'il y demeura assis plus long-temps qu'à l'ordinaire, il rendit tous ses intestins. Depuis ce temps-là les hommes craignant un accident semblable, ont accoutumé de regarder leurs excrémens. Mais vous, Monsieur, vous ne devez rien appréhender de pareil ;

car vous n'avez point d'entrailles. Un autre jour, au milieu d'un grand festin, où Xantus se trouva avec ses Disciples, après que le vin les eut mis en belle humeur, ils commencerent à se proposer les uns aux autres plusieurs questions sur différentes matieres. Xantus commençoit déja à se troubler, parce que le vin lui montoit à la tête. Esope qui étoit auprès de lui : Monsieur, lui dit-il, je vous avertis que Bacchus a trois tempéramens, ou trois différens degrés. Le premier est le plaisir ; le second, l'ivresse ; & le troisiéme, l'outrage. Vous avez bu à souhait, vous vous êtes tous bien réjouis, contentez-vous, demeurez-en là, & ne vous mêlez point d'autre chose. Xantus qui commençoit déja d'être ivre, prit cette remontrance en mauvaise part. Taisez-vous, lui dit-il, allez donner des conseils aux enfers. Il faut donc vous y conduire, lui répartit Esope. L'un des Disciples de Xantus voyant

que le vin commençoit à lui ôter la raiſon: Maître, lui demanda-t-il, y a-t-il quelqu'un qui puiſſe boire la mer toute entiere? Oui ſans doute, répliqua Xantus, je m'offre moi-même à la boire. Mais ſi vous n'en pouvez venir à bout, reprit le Diſciple, à qu'elle peine ſerez-vous condamné? Je conſens, répondit Xantus, de perdre ma maiſon. Alors pour confirmer cette gageure, ils mirent tous deux leurs anneaux en dépôt, & ſe retirerent. Le lendemain Xantus étant réveillé, & ſe lavant le viſage, fut étonné de voir qu'il n'avoit plus ſa bague. Il demanda à Eſope ce qu'elle étoit devenue. Je n'en ſais rien, répondit-il; mais ce que je ſais, c'eſt que vous avez perdu votre maiſon. Pourquoi cela, demanda Xantus? C'eſt qu'hier étant ivre, vous vous engageâtes à boire la mer, & vous laiſſâtes votre anneau pour gage. Comment pourrai-je, dit Xantus, venir à bout d'une choſe qui eſt infiniment au-deſſus de tout le

pouvoir humain ? Mais, mon pauvre Esope, je te prie de mettre en usage tout ton esprit, toute ton adresse, toutes tes subtilités, toute ton expérience, pour dégager ma parole, & pour me tirer de l'embarras où je suis, en sorte que je puisse reprendre mon gage avec honneur. A la vérité, répondit Esope, il m'est impossible de vous faire exécuter ce que vous avez promis ; mais je ferai si bien que je romprai la gageure. Quand vous serez encore aujourd'hui tous rassemblés, témoignez de l'assurance, & ne faites point paroître de crainte. Dites, aujourd'hui que vous êtes de sens rassis, les mêmes choses que vous dites hier étant ivre. Faites étendre des tapis sur le rivage, faites-y dresser une table ; ordonnez à vos valets de vous présenter dans des coupes l'eau de la mer pour la boire. Quand vous verrez tout le Peuple assemblé pour ce spectacle, commandez, étant assis, que l'on

vous présente une coupe pleine d'eau de la mer. La tenant entre les mains, demandez à haute voix, afin que tout le monde vous puisse entendre, à celui qui a les gages, quelles sont les conditions de votre traité. Il vous répondra que vous vous obligez à boire toute l'eau de la mer. Alors vous tournant vers l'assemblée, vous direz: Habitans de Samos, vous savez que les rivieres & les fleuves se vont rendre dans la mer. Pour moi, je ne me suis engagé qu'à boire l'eau de la mer seulement, mais non pas l'eau des rivieres qui s'y déchargent. Il faut donc que cet Ecolier empêche premierement les fleuves de rentrer dans la mer, & quand il l'aura fait, je la boirai. Xantus voyant que cet expédient étoit infaillible pour dégager sa parole, & pour retirer son anneau, en conçut une bonne espérance, & fut pénétré de joie. Le Peuple s'étant donc rassemblé sur le rivage pour un spectacle si extraor-

dinaire, & pour voir de quelle maniere Xantus se tireroit d'embarras, il dit devant tout le monde ce qu'Esope lui avoit suggeré. Les Habitans de Samos admirerent l'esprit & l'invention d'Esope, & le comblerent de louanges. L'Ecolier se jetta aux pieds de Xantus, avouant qu'il étoit vaincu, & le pria de dissoudre la gageure; ce qu'il accorda très-volontiers à la priere de tout le Peuple.



CHAPITRE XIX.

Xantus oubliant les bienfaits d'Eſope, lui manque de parole.

APrès qu'ils furent retournés au logis, Eſope s'adreſſant à ſon Maître, lui dit: N'ai-je pas bien mérité, Monſieur, après tous les ſervices que je vous ai rendus, d'être mis en liberté? Mais Xantus lui faiſant des menaces fort aigres, eſt-ce que je n'ai pas réſolu de vous affranchir? Tenez-vous à la porte, remarquez ſi vous ne verrez pas deux Corneilles, & venez me le dire, ce ſera bon augure; ſi vous n'en voyez qu'une, ce ſera un mauvais ſigne. Eſope ayant apperçu deux Corneilles ſur un arbre, le vint dire à Xantus; mais pendant qu'il ſortoit pour les voir, l'une des Corneilles s'envola, de ſorte qu'il n'en vit qu'une ſur

l'arbre. Malheureux, lui dit Xantus, ne m'es-tu pas venu dire que tu avois vu deux Corneilles ſur un arbre ? Il eſt vrai, répondit Eſope, mais l'une des deux s'eſt envolée. Eſt-ce ainſi, miſérable Eſclave, que tu te moques de moi ? Alors il commanda qu'on le dépouillât ſur le champ pour le fouetter. Tandis que l'on battoit Eſope, on vint prier Xantus à ſouper. Eſope au milieu des coups, s'écria : Que je ſuis malheureux ! j'ai vu deux Corneilles, & je ſuis battu. Vous n'en avez vu qu'une, & cependant vous allez faire bonne chere. Mon expérience ne m'apprend que trop combien cet augure eſt faux. Xantus ne put s'empêcher d'admirer la vivacité & la préſence d'eſprit de ſon Eſclave, & défendit de le battre plus long-temps.

CHAPITRE XX.

Esope ne laisse entrer dans le logis qu'un seul des conviés.

AU bout de quelques jours Xantus invita à un festin plusieurs Philosophes & plusieurs Rhéteurs. Il ordonna à Esope de se tenir à la porte, pour faire les honneurs du logis, & pour n'y laisser entrer que des gens habiles & de mérite. L'heure du festin étant venue, Esope ferma la porte, & se tenoit au dedans de la maison. L'un des conviés arriva & frappa à la porte. Esope, sans ouvrir, lui demanda : *Qu'est-ce que le chien remue?* Cet homme croyant qu'on l'appelloit chien, se retira en colere. Tous ceux qui arriverent à la file, s'en retournerent de même fort fâchés, croyant qu'on leur disoit des injures ; car Esope leur fit

à tous la même queſtion. L'un des conviés vint encore frapper à la porte. Eſope lui demanda comme aux autres : *Que remue le chien?* La queue & les oreilles, répondit celui-ci. Eſope trouva ſa réponſe bonne, lui ouvrit la porte, & le conduiſit à ſon Maître, lui diſant qu'aucun Philoſophe ne s'étoit préſenté pour venir à ſon feſtin, à la réſerve de celui qu'il amenoit. Xantus en parut tout chagrin, croyant que ceux qu'il avoit invités s'étoient moqués de lui. Le lendemain ſes Diſciples étant venus dans ſon Ecole, ſe plaignirent de l'inſulte qu'on leur avoit faite, en leur refuſant l'entrée de ſa maiſon. Eh quoi, lui diſoient-ils, nous mépriſez-vous juſqu'à ce point que de mettre à votre porte un homme monſtrueux, pour nous dire des injures, & pour nous empêcher d'entrer? Eſt-ce un ſonge, leur demanda Xantus, ou ce que vous dites eſt-il véritable? C'eſt une vérité, répondirent-ils tous

d'une voix, ou nous rêvons. Il appella sur le champ Esope, & lui demanda tout en colere pourquoi il avoit renvoyé si honteusement ses amis ? Ne m'avèz-vous pas défendu, Monsieur, répartit Esope, de laisser entrer dans votre maison des sots & des ignorans, & de n'admettre à votre festin que des sages & des hommes doctes & d'érudition ? Il est vrai, dit Xantus ; mais tous ceux-ci ne sont-ils pas savans ? Nullement, répondit Esope ; car comme ils frappoient à la porte, & que je leur ai demandé, *Que remue le chien ?* personne d'entr'eux n'a pu comprendre ma question, ni la résoudre. Voyant donc que c'étoient des ignorans, je leur ai refusé l'entrée de votre maison, & je n'ai voulu ouvrir qu'à celui qui a mieux répondu que tous les autres. Après qu'Esope eut achevé de parler, personne n'y put trouver à redire, & ils avouerent tous qu'il avoit raison.

CHAPITRE XXI.

Du trésor que trouva Esope, & de l'ingratitude de Xantus.

QUelques jours s'étant écoulés, Xantus suivi d'Esope, s'avisa d'aller dans un cimetiere, pour lire les Inscriptions & les Epitaphes qui étoient gravées sur les Tombeaux; cette lecture lui causoit un extrême plaisir. Esope remarqua sur l'un de ces Tombeaux les lettres suivantes, R. P. Q. F. T. A. Il les fit aussi remarquer à Xantus, & lui demanda s'il pouvoit expliquer ce que ces lettres signifioient. Xantus les considéra avec attention; mais il avoua de bonne foi qu'il n'en pouvoit trouver le sens. Alors Esope se tournant vers lui: Si je pouvois, Monsieur, lui dit-il, par le moyen de ce petit pilier, vous découvrir un trésor, quelle récom-

penſe me donnerez-vous ? Je vous promets, lui dit Xantus, que je vous rendrai la liberté, & que vous aurez pour votre part la moitié du tréſor. Eſope accepta ces offres, & s'éloignant d'une motte de terre environ de quatre pas, il ſe mit à fouiller, & trouva le tréſor dont il avoit parlé à Xantus. Il le lui apporta, & lui dit: Acquittez-vous maintenant de votre promeſſe, & rendez-moi ma liberté, que je rachette par ce tréſor dont vous êtes le maître. Je m'en donnerai bien de garde, lui répartit Xantus, & je ne ferai pas la folie de vous affranchir, à moins que vous ne m'expliquiez le myſtere que ces lettres cachent; car j'aime mieux en ſavoir le ſens, que de poſſéder ce tréſor. Eſope lui répliqua: Celui qui a enfoui dans ce lieu ce tréſor, étoit un Sage; il a fait graver ces lettres, qui ſignifient, étant jointes enſemble: Si tu fouilles à quatre pas d'ici, tu trouveras une grande quantité d'or. Puiſque tu es ſi

habile & si entendu, dit Xantus; je ne serois pas sage, si je te rendois la liberté. Monsieur, lui répartit Esope, si vous y manquez, vous y perdrez plus que moi; car j'irai avertir le Roi de Bizance, à qui ce trésor appartient. D'où le savez-vous, lui demanda Xantus? Voici, lui répondit Esope, d'autres lettres qui me l'apprennent. R. R. D. Q. I. T. Car elles signifient: *Rends au Roi Denis le trésor que tu as trouvé.* Xantus persuadé par ces paroles, que ce trésor appartenoit effectivement au Roi de Bizance, n'oublia rien pour appaiser Esope. Prenez la moitié de l'argent, lui dit-il, & gardez le silence. Ce n'est pas vous qui me le donnez, lui répliqua Esope, c'est celui qui a enfoui ici ce trésor. Ecoutez ce que ces caracteres signifient. A. E. D. Q. I. T. A. *Partagez entre vous autres le trésor que vous avez trouvé.* Venez dans ma maison, lui dit Xantus, afin que nous partagions ensemble cet argent, &

que je vous rende votre liberté. Xantus craignant qu'Esope ne parlât, & qu'il ne découvrît ce qui venoit de leur arriver, le fit jetter en prison. Pendant qu'on l'y menoit : Est-ce ainsi, disoit-il en se plaignant, que les Philosophes gardent leurs paroles ? Non-seulement on ne me rend pas ma liberté, quoique vous me l'eussiez promise ; mais vous ordonnez encore que l'on me traîne en prison. Xantus fléchi par ce reproche, ordonna qu'on le relâchât sur le champ, & lui dit : Je ne doute point qu'après que tu auras recouvré ta liberté, tu ne m'accuses avec plus d'emportement & plus de violence. Esope lui dit : Faites-moi maintenant tout le mal que vous pourrez ; mais je vous proteste que vous m'affranchirez malgré vous.



CHAPITRE XXII.

De quelle maniere Esope fut mis en liberté.

VErs ce temps-là il arriva dans la ville de Samos une chose assez étonnante. Tandis qu'on célébroit une Fête publique, on vit une Aigle, qui fondant du haut des airs, arracha l'Anneau public, & le fit tomber dans le sein d'un Esclave. Tous les Habitans de Samos étonnés de ce prodige, & saisis de crainte, s'assemblerent, & prierent Xantus, qui étoit l'un des plus considérables entre les Citoyens, & un grand Philosophe, de leur expliquer ce que signifioit un événement si merveilleux. Xantus ne sachant que répondre, demanda du temps pour y penser. Etant de retour dans sa maison, il se sentit accablé de tristesse & d'inquiétude, & tomba dans une profonde

profonde mélancolie, parce qu'il ne pouvoit rendre raiſon de ce prodige. Eſope s'étant apperçu du chagrin qui dévoroit ſon Maître, lui demanda pourquoi il ſe laiſſoit abbattre de la ſorte. Repoſez-vous-en ſur moi, & banniſſez la triſteſſe qui vous dévore. Montrez-vous demain dans la Place publique, & dites aux Habitans de Samos, que vous n'êtes point accoutumé à rendre raiſon des prodiges, ni à deviner; mais que vous avez un Valet dans votre maiſon qui a de belles connoiſſances, & qui pourra leur donner des lumieres ſur une aventure qui leur cauſe tant d'allarmes. Si je puis éclaircir leur doute, toute la gloire, Monſieur, retombera ſur vous, d'avoir un ſerviteur ſi habile. Si je n'en puis venir à bout, toute la honte en retombera ſur moi. Xantus perſuadé & conſolé par ces paroles, alla le lendemain dans la Place publique, & ſe ſouvenant des avis d'Eſope, répéta au milieu de l'Aſſemblée tout

ce qu'il lui avoit dit. Ils le prierent de faire venir Esope sur l'heure. Quand il fut arrivé, & qu'il se fut présenté à l'Assemblée, les Habitans de Samos ayant considéré sa figure, firent de grands éclats de rire, & disoient en se moquant de lui : Est-il possible qu'un homme ainsi estropié & contrefait, puisse expliquer ce prodige ? Pouvons-nous entendre quelque chose de bon sortir de la bouche de ce monstre ? Et ils recommencerent tous à rire & à se moquer d'Esope, lequel ayant étendu la main, pour demander silence à l'Assemblée : Habitans de Samos, leur dit-il, pourquoi me méprisez-vous à cause de la difformité de mon visage ? C'est l'esprit & non pas la figure qu'il faut considérer. La nature a souvent enchâssé une belle ame dans un corps mal fait. Vous arrêtez-vous à considérer la figure d'une bouteille ? N'êtes-vous pas plus touchés de la liqueur qu'elle renferme, & de l'excellence du

vin ? Tous les aſſiſtans ayant entendu Eſope parler de la ſorte, lui dirent : Si vous avez quelque choſe de bon à nous dire, pour rendre le calme & le repos à notre Ville, hâtez-vous de nous raſſurer. Alors Eſope plein de confiance leur dit : Habitans de Samos, quand la Fortune qui aime à ſemer les diſſenſions & le trouble, propoſe un prix de gloire entre le Maître & le Valet, s'il arrive que le Valet ſuccombe, on l'accable de coups. S'il eſt ſupérieur à ſon Maître, on ne laiſſe pas de le battre. Ainſi, de quelque côté que la choſe tourne, il ne peut manquer d'être battu. Si vous me donnez maintenant la permiſſion de parler en toute liberté, je vous déclarerai ſans rien craindre ce que vous avez tant d'envie de ſavoir. Alors le Peuple cria tout d'une voix à Xantus : Affranchiſſez Eſope ; ayez cette complaiſance pour les Habitans de Samos ; accordez-lui ſa liberté au nom de toute la Ville.

Xantus ne répondit rien. Alors le Préteur prenant la parole : Xantus, lui dit-il, si vous ne vous rendez aux prieres du Peuple de Samos, & si vous ne rendez de bonne grace la liberté à Esope, je l'affranchirai sur le champ de ma pleine autorité, & alors il sera égal à vous. Xantus ne pouvant résister à l'ordre du Préteur, donna, contre son gré, la liberté à Esope. Le trompette de la Ville cria tout haut au milieu de l'Assemblée : *Le Philosophe Xantus a affranchi Esope à la priere des Samiens.* C'est ainsi que fut accomplie la prédiction d'Esope, qui avoit dit à Xantus, qu'il lui rendroit, malgré lui, la liberté. Esope se voyant donc libre, dit à toute l'Assemblée : Peuple de Samos, l'Aigle, comme vous le savez, est le Roi des Oiseaux ; s'il a enlevé l'Anneau Impérial, pour le faire tomber dans le sein d'un Esclave, c'est pour donner à entendre que quelqu'un des Rois qui regnent maintenant, songe aux moyens de

vous ravir votre liberté, pour vous mettre aux fers, & pour vous réduire en servitude, après avoir aboli toutes vos Loix. Ces paroles remplirent de douleur & de crainte tous les Samiens. Peu de jours après, les Samiens reçurent des Lettres de la part de Crésus, Roi de Lydie, qui leur ordonnoit de lui payer un tribut tous les ans; leur déclarant, s'ils y manquoient, qu'il leur viendroit faire la guerre, & qu'ils n'avoient qu'à se préparer dès-lors au combat. Ils s'assemblerent donc pour délibérer sur une affaire aussi importante, où il s'agissoit de leur liberté. Ils craignoient avec raison de tomber sous la domination de Crésus. Ils jugerent à propos de consulter Esope, & de suivre ses avis en toutes choses. Il leur dit: Messieurs, quand les principaux de la Ville auront opiné qu'il faut payer un tribut à Crésus, & qu'il est à propos de lui obéir, pour détourner les malheurs de la guerre, il sera inutile que je vous

donne conseil ; mais je me contenterai de vous rapporter une Histoire, pour vous apprendre de quelle maniere vous devez vous comporter en cette aventure. La Fortune nous montre en cette vie deux chemins tout opposés : l'un conduit à la liberté ; mais l'entrée en est rude & difficile, & l'issue en est commode & agréable. L'entrée du chemin qui conduit à la servitude, est facile & commode ; mais la sortie en est rude & épineuse. A ces paroles les Samiens se récrierent tous d'une voix : Puisque nous sommes nés libres, on ne nous rendra pas Esclaves impunément. Ils renvoyerent l'Ambassadeur du Roi de Lydie, sans avoir conclu la paix. Crésus ayant entendu le rapport de son Ambassadeur, résolut de faire la guerre aux Samiens ; mais l'Ambassadeur lui dit : Je ne crois pas, Seigneur, que vous puissiez dompter ce Peuple, ni remporter sur les Samiens de grands avantages, tandis

qu'ils auront Esope parmi eux, & qu'ils suivront ses conseils. Je crois que le plus court expédient seroit de leur envoyer des Ambassadeurs exprès, pour leur demander Esope, leur promettant que s'ils vous l'accordoient, vous n'en seriez pas ingrat, que vous les récompenseriez par d'autres moyens; & que dès-à-présent vous vous désistiez de la guerre, & que vous ne songiez plus à exiger d'eux aucun tribut. Alors vous pourrez les vaincre sans peine. Crésus se laissa persuader par ces paroles: il envoya un Ambassadeur à Samos pour demander Esope. Les Samiens consentirent à le livrer. Esope étant informé de cette résolution, dit au milieu de l'Assemblée: Peuple de Samos, c'est beaucoup d'honneur pour moi d'aller vers le Roi de Lydie, de me jetter à ses pieds, & de lui faire la révérence; mais avant que de partir, je veux vous raconter une Fable. Au temps que les Animaux se parloient, les

Loups déclarerent la guerre aux Brebis. Elles étoient secondées des Chiens qui combattoient à leur tête, & qui empêchoient les Loups d'approcher. Ils envoyerent un Ambassadeur aux Brebis, pour leur déclarer qu'ils vouloient à l'avenir vivre en bonne intelligence avec elles, & ne plus songer à la guerre désormais, pourvu qu'elles leur livrassent les Chiens. Les Brebis peu avisées se laisserent persuader par la remontrance des Loups : elles leur livrerent les Chiens, qui furent bientôt mis en piéces. Après cela, les Loups dévorerent sans peine les Brebis. Les Samiens qui comprirent parfaitement le sens de cette Fable, résolurent de retenir Esope parmi eux ; mais il n'y voulut pas consentir : il fit voile avec l'Ambassadeur, & alla trouver le Roi de Lydie.

CHAPITRE

CHAPITRE XXIII.

Du départ d'Esope, pour se rendre auprès de Crésus, Roi de Lydie.

ESope étant arrivé en Lydie, & ayant été présenté à Crésus, ce Prince se mit en colere en le voyant. Quelle honte pour moi, dit-il, qu'un aussi petit homme m'ait empêché de faire la conquête d'une aussi grande Isle ! Grand Roi, lui répartit Esope, je ne suis point venu vers vous par crainte, ni par force, ni par nécessité ; c'est par mon choix & de bon gré que j'y suis venu : permettez-moi de vous parler un moment ; & avant que d'entrer en matiere, trouvez bon que je vous raconte une Fable. Un certain homme qui s'amusoit à prendre des Sauterelles, qu'il tuoit sur le champ, prit aussi par hasard une Cigale. Elle lui dit, voyant qu'il se prépa-

roit à la tuer comme les Sauterelles : Ne me faites point mourir sans sujet ; je ne ronge point les épis ; je ne vous ai jamais fait aucun tort en quoi que ce soit. Le mouvement de certaines petites membranes qui sont en moi, m'aide à pousser un chant mélodieux qui réjouit les passans. Je n'ai que la voix pour tout partage, & vous ne trouverez autre chose en moi. L'ayant entendu parler de la sorte, il la remit en liberté. Grand Prince, vous me voyez prosterné à vos pieds ; ne me faites pas mourir sans sujet ; je n'ai jamais fait tort à qui que ce soit. Si l'on peut me reprocher quelque chose, c'est que je parle librement, & que je ne flatte jamais personne, quoique j'aye le corps tout contrefait, & un extérieur méprisable. Le Roi plein d'admiration, & en même temps de compassion, lui dit : Esope, ce n'est point moi qui vous donne la vie, c'est le destin. Demandez-moi tout ce que vous vou-

ctrez; & je vous l'accorderai ſans reſtriction. Grand Prince, lui répartit Eſope, je vous prie de vous réconcilier avec les Samiens. Je le veux bien, répliqua Créſus, je me réconcilie avec eux. Alors Eſope ſe proſterna aux pieds du Roi, pour lui rendre de très-humbles actions de graces.



CHAPITRE XXIV.

En quel temps Esope écrivit ses Fables.

CE fut environ en ce temps-là qu'Esope composa ses Fables, qui se sont conservées jusqu'à maintenant. Il en fit présent à Crésus, qui les reçut avec de grandes marques de reconnoissance, & qui lui donna le titre d'Ambassadeur avec des Lettres pour aller dire aux Samiens qu'il leur accordoit la Paix, & qu'il se réconcilioit de bonne foi avec eux, à la priere & à la considération d'Esope. Outre celà, le Roi le combla de présens, & lui fournit abondamment toutes les choses nécessaires pour son voyage. Les Samiens donnerent à son arrivée toutes les marques de joie dont ils purent s'aviser. Ils lui présenterent des couronnes, & célébrerent

des Jeux publics pour lui faire plus d'honneur. Il lut publiquement les Lettres du Roi, & il leur fit comprendre que la liberté qu'ils lui avoient accordée depuis peu, étoit récompensée d'une autre maniere, par les sentimens que le Roi avoit pour eux, en leur offrant la Paix de si bonne grace. Etant parti de l'Isle de Samos, il voyagea en plusieurs Pays différens, pour chercher des Philosophes, & pour disputer avec eux. Il alla jusqu'en Babylone, où il donna de grandes preuves de son érudition, qui le mit en faveur auprès du Roi Lycérus. Les Rois vivoient alors en bonne intelligence, & jouissoient d'une paix profonde. Ils s'écrivoient souvent les uns aux autres, & se proposoient réciproquement des questions à la maniere des Sophistes, à condition que ceux qui ne les pourroient résoudre, payeroient aux autres un certain tribut, selon qu'ils étoient convenus entr'eux. Esope

expliquoit ſans peine tous les Problêmes que l'on propoſoit au Roi Lycérus ; ce qui acquit à ce Prince une haute réputation ; mais comme les autres Rois ne pouvoient réſoudre avec la même facilité les Problêmes que Lycérus leur propoſoit, ils étoient contraints, ſelon leurs conventions, de lui payer de grands tributs.



CHAPITRE XXV.

Esope adopte Ennus, qui lui fit de-grands outrages.

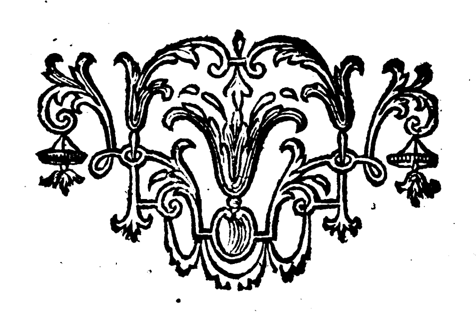
ESope se voyant sans enfans, adopta un certain Gentilhomme nommé Ennus. Il le présenta & le recommanda au Roi, comme s'il eût été son fils légitime. Mais cet ingrat, peu de temps après, séduisit la Maîtresse d'Esope, & il eut avec elle un commerce criminel. Esope ayant été averti de cette affaire, résolut de chasser sur le champ Ennus de sa maison. Cet homme cachant une haine secrette contre son Maître, pour se venger, contrefit une Lettre, qu'il envoya au nom d'Esope, aux Princes qui envoyoient des Problêmes à Lycérus, pour leur donner avis que désormais il seroit plus dans leurs intérêts que dans ceux de Lycé-

rus. Cette Lettre cachetée du sceau d'Esope, leur fut envoyée. Le Roi ayant vu ce cachet, & ne doutant plus qu'Esope ne le trahît, se laissa transporter à sa colere, & commanda sur le champ à Hermippus de faire mourir, sans autre forme de procès & sans aucune information, le perfide Esope. Hermippus, qui étoit son ami particulier, lui donna en cette occasion une grande marque de son amitié. Il le cacha, sans que personne en sût rien, dans un tombeau, où il eut soin de le faire nourrir secretement. Ennus, par l'ordre du Roi, eut tout le bien & toutes les charges d'Esope. Peu de temps après, Necténabo, Roi des Egyptiens, ayant appris la mort d'Esope, écrivit à Lycérus, pour le prier de lui envoyer des Ingénieurs & des Architectes habiles, pour bâtir une Tour qui ne touchât ni le Ciel, ni la Terre; & de lui envoyer aussi en même temps quelque homme d'un esprit fin &

délié, qui pût répondre ſur le champ à toutes les queſtions qu'il lui propoſeroit, ajoutant que s'il le pouvoit faire, il recevroit le tribut; autrement qu'il le payeroit lui-même. Ces Lettres cauſerent une extrême inquiétude à Lycérus, parce qu'il n'avoit perſonne auprès de lui qui pût expliquer le Problême de la Tour. Le Roi pénétré de douleur, diſoit qu'en perdant Eſope, il avoit perdu le principal appui de ſes Etats. Hermippus voyant que la douleur du Roi étoit ſincere, & que la feinte mort d'Eſope le mettoit au déſeſpoir, vint le trouver, & l'aſſura qu'Eſope étoit encore plein de vie, ajoutant que le zèle qu'il avoit pour la perſonne & pour les intérêts du Roi, l'avoit empêché de le tuer, bien perſuadé que le Roi lui-même ſe repentiroit tôt ou tard de l'Arrêt qu'il avoit donné contre lui. Cette bonne nouvelle, à quoi il ne s'attendoit point, le ſurprit &

le combla de joie. Esope tout couvert de boue & d'ordure, fut tiré du tombeau, & présenté sur le champ au Roi, qui le voyant dans un état si pitoyable, ne put s'empêcher de verser des pleurs. Il commanda de le baigner, & de lui fournir abondamment toutes les choses nécessaires. Esope fit voir la fausseté de l'accusation & des calomnies que l'on avoit inventées contre lui; & pour pousser sa générosité à bout, il demanda la grace d'Ennus au Roi, qui vouloit le faire mourir. Lycérus, donna ensuite la Lettre du Roi d'Egypte à Esope, qui pénétrant le sens mystérieux de cette Lettre, se mit à rire, & dit à Lycérus qu'il pouvoit écrire au Roi d'Egypte, que quand l'hiver seroit passé, il lui enverroit des Ouvriers pour bâtir la Tour dont il lui avoit parlé, & quelque homme habile pour répondre à toutes les questions qu'il lui voudroit proposer. Alors Lycérus

renvoya les Ambassadeurs du Roi d'Egypte, & remit Esope dans toutes les Charges & toutes les Dignités qu'il avoit auparavant. Il lui rendit aussi Ennus & tous ses biens.



CHAPITRE XXVI.

Des préceptes qu'Esope donna à Ennus.

ESope ayant repris Ennus, ne lui témoigna aucun chagrin de tout ce qui s'étoit passé; il le reçut dans sa maison, comme s'il eût été son fils, & lui donna plusieurs beaux préceptes pour la conduite de sa vie. Mon fils, lui disoit-il, avant toutes choses, ayez soin d'honorer la Divinité; respectez le Roi; rendez-vous redoutable à vos ennemis, de peur qu'ils ne vous méprisent & qu'ils ne vous insultent. Soyez facile & indulgent envers vos amis, afin qu'ils s'affectionnent toujours à vous de plus en plus. Souhaitez à vos ennemis toutes sortes de maux, qu'ils soient accablés de maladies, & qu'ils deviennent pauvres, afin qu'ils soient

hors d'état de vous rendre de mauvais offices. Priez souvent pour la santé de vos amis. Ayez toujours beaucoup d'attachement & de tendresse pour votre femme, de peur que l'envie ne la prenne de faire l'essai d'un autre homme. Car les femmes sont naturellement volages & légeres ; elles pensent moins au mal, quand on les gagne par la complaisance. Ne donnez point votre attention à des paroles indiscrettes. Parlez peu, & soyez toujours le maître de votre langue. Ne portez point d'envie à ceux que la fortune favorise, mais réjouissez-vous plutôt de leur prospérité ; car l'envie vous seroit plus nuisible à vous-même qu'aux autres. Ayez soin de vos Domestiques, & veillez sur leur conduite, afin qu'ils ne vous craignent pas seulement comme leur Maître, mais aussi qu'ils vous aiment comme leur bienfaiteur. N'ayez point honte d'apprendre toujours de meilleu-

tres chofes. Ne confiez jamais à votre femme des fecrets importans ; car elle épiera fans ceffe l'occafion de prendre fur vous l'afcendant, & de vous maîtrifer. Amaffez tous les jours quelque chofe pour le lendemain ; car il vaut beaucoup mieux laiffer en mourant du bien à fes ennemis, que d'avoir pendant la vie befoin de fes amis. Recevez & faluez d'une maniere honnête ceux qui vous abordent. Les careffes que le chien fait avec la queue à fon Maître, l'obligent à lui donner du pain. Ne vous repentez jamais d'être homme de bien. Banniffez de votre maifon les médifans ; car ils rediront aux autres tout ce que vous ferez & tout ce que vous direz en particulier. Ne faites rien que l'on puiffe vous reprocher, ni qui puiffe vous caufer du chagrin. Ne vous troublez point des divers événemens de la vie. Ne donnez jamais de mauvais confeils, & n'imitez pas les mœurs corrom-

pues des méchans. Ces remontrances toucherent si vivement Ennus, qu'étant percé comme d'une fléche, par les remords de sa conscience, & par le discours d'Esope, il en mourut peu de jours après.



CHAPITRE XXVII.

De quelle maniere Esope nourrit & dressa quatre petits Aiglons.

ESope fit venir tous les Oiseleurs, & leur ordonna de lui prendre quatre Aiglons. Il les nourrit & les dressa d'une maniere extraordinaire, s'il faut ajouter foi à une chose si peu vraisemblable; car on raconte qu'il leur apprit en volant bien haut, à porter dans des corbeilles des enfans pendus à leur cou, & les accoutuma si bien à obéir à leur commandement, que ces enfans les faisoient voler par tout où ils vouloient, c'est-à-dire aussi haut & aussi bas qu'ils le souhaitoient. Quand l'hiver fut passé, au commencement du printemps, Esope prépara toutes les choses nécessaires pour un grand voyage. Il disposa les Aigles & les enfans

enfans qu'il vouloit conduire en Egypte, où il arriva au grand étonnement des Peuples, qui furent les témoins d'une merveille si peu attendue. Dans l'étonnement dont ils étoient saisis, ils ne savoient que penser d'Esope. Cependant Nectenabo ayant été averti de son arrivée, dit à quelqu'un de ses amis: on m'a trompé, car je croyois qu'Esope étoit mort depuis long-temps. Le lendemain le Roi ordonna à tous les Grands de sa Cour de se vêtir de robes blanches. Il se revêtit lui-même d'un habit de pourpre. Il orna sa tête d'une couronne toute semée de pierreries. Etant ainsi paré magnifiquement, il s'assit dans son Trône, & commanda qu'on lui fît venir Esope. A peine fut-il entré, qu'il lui demanda tout haut: Esope, à qui me comparez-vous, & ceux qui sont auprès de moi? Je vous compare, lui répondit Esope, au Soleil du printemps, & je compare vos Courtisans à des

épis mûrs. Le Roi fut charmé de cette réponse, & fit de grands présens à Esope. Le lendemain le Roi s'habilla d'un habit blanc, & ordonna à ses Courtisans de prendre des habits de pourpre. Le Roi fit encore la même demande à Esope, aussi-tôt qu'il fut entré. Il lui répondit : Je vous compare au Soleil, & je compare vos Courtisans aux rayons du Soleil. Alors Necténabo lui dit : Je fais peu de cas de Lycérus, par rapport à moi. Esope se mit à sourire. Grand Roi, lui dit-il, ne parlez pas si légérement de Lycérus. Si vous vous comparez avec votre Peuple, vous brillerez comme le Soleil ; mais si vous faites comparaison de vous & de Lycérus, l'éclat qui vous environne paroîtra comme une obscurité. Necténabo fut tout étonné de la liberté de cette réponse. Nous avez-vous amené, lui demanda-t-il, des Ingénieurs, pour bâtir la Tour sur le modéle que j'ai proposé ? Ils

ſont tout prêts, lui dit-il, pourvu que vous nous marquiez l'emplacement. Alors le Roi ſortit de la Ville, le mena dans une grande plaine, & lui montra l'endroit qu'il avoit deſtiné pour conſtruire cette Tour. Eſope plaça aux quatre angles de la place les quatre Aigles & les quatre jeunes enfans pendus aux corbeilles. Il leur mit en main des truelles, & les autres inſtrumens dont les Maçons ont accoutumé de ſe ſervir. Il fit ſigne aux Aigles de s'envoler. Quand ces enfans ſe virent enlevés dans l'air, ils ſe mirent à crier tous enſemble : Apportez-nous des pierres & de la chaux ; donnez-nous du bois & tous les autres matériaux néceſſaires pour bâtir. Nectenabo tout interdit de ce ſpectacle, & de voir ces enfans enlevés dans l'air par des Aigles qui obéiſſoient à leurs ordres, demanda à Eſope, quel Pays produiſoit ces hommes volans ? Lycérus, lui répondit Eſope, en a

beaucoup de cette eſpèce ; mais vous, continua-t-il, qui n'êtes qu'un homme, voulez-vous entrer en parallele avec un Prince égal aux Dieux? Je ſuis vaincu, dit Necténabo ; il ne me reſte plus qu'à vous faire des queſtions, pour voir ſi vous y pourrez répondre ſur le champ. J'ai, lui dit-il, une eſpèce de Cavalles fort extraordinaires ; car quand elles entendent le henniſſement des Chevaux qui ſont à Babylone, elles conçoivent & deviennent pleines tout incontinent. Si vous êtes aſſez habile pour me donner la raiſon d'un événement ſi étrange, développez-nous votre doctrine. Grand Prince, lui répartit Eſope, donnez-moi du temps juſqu'à demain, & j'expliquerai votre problême. Lorſqu'il fut retourné dans ſon appartement, il fit prendre un Chat par ſes Valets, qui le conduiſirent par toute la Ville en le fouettant. Les Egyptiens ont une grande vénération

pour ces animaux ; voyant que l'on fouettoit ce Chat, ils y accoururent en foule, ils l'arracherent des mains de ceux qui le fouettoient, & allerent en grand hâte raconter cette nouvelle au Roi, qui ayant fait venir Esope : Vous ne saviez peut-être pas, lui dit-il, que nous rendons dans l'Egypte les mêmes honneurs aux Chats qu'aux Dieux. Pourquoi avez-vous fait cela ? Je l'ai fait, répondit Esope, pour venger Lycérus, dont ce Chat a étranglé la nuit passée le Coq qui lui marquoit par son chant toutes les heures de la nuit, & qui étoit outre cela très-vaillant & très-courageux. Eh quoi, Esope, lui répartit le Roi, n'avez-vous point de honte de mentir impunément comme vous faites ? Comment seroit-il possible qu'un Chat eût été dans une nuit d'Egypte à Babylone ? Esope lui dit en souriant : de la même maniere que vos Cavalles conçoivent en entendant le hennisse-

ment des Chevaux qui ſont à Babylone ; l'un n'eſt pas plus impoſſible que l'autre. Le Roi ne put s'empêcher, en entendant cette réponſe, d'admirer la ſubtilité & la prudence d'Eſope. Peu de temps après, le Roi ayant fait venir de la Ville d'Héliopolis un grand nombre d'Hommes ſavans & fort verſés dans les queſtions des Sophiſtes, il s'entretenoit avec eux du rare ſavoir & des ſubtiles inventions d'Eſope, & les pria d'un feſtin où il devoit ſe trouver avec eux. Quand ils furent à table, l'un de ces Sophiſtes venus d'Héliopolis s'adreſſant à Eſope : Etranger, lui dit-il, le Dieu que jadore m'a envoyé ici pour te propoſer une queſtion à réſoudre. Vous vous énoncez mal, lui dit Eſope, car Dieu ſait tout, & il n'y a rien de caché pour lui ; ainſi il ne peut rien apprendre des hommes. Non-ſeulement vous vous abuſez vous-même, mais vous voulez encore faire connoître l'igno-

rance de votre Dieu. Un autre lui dit : Il y a un grand Temple, dans lequel on voit une colonne qui contient douze Villes, chacune desquelles eſt ſoutenue de trente poutres que deux femmes environnent. Voilà une belle queſtion, répondit Eſope ! Les enfans parmi nous ſavent expliquer cela dès le berceau. Ce Temple dont vous parlez, c'eſt le monde ; le Pilier, c'eſt l'année ; les Villes, ſont les mois ; les Poutres, les jours des mois ; le jour & la nuit qui ſe ſuccedent réciproquement, ſont les deux Femmes qui environnent les Poutres. Le lendemain Nectébano ayant fait venir ſes Courtiſans : Je crains beaucoup, leur dit-il, que nous ne ſoyons obligés de payer un tribut à Lycérus, à cauſe d'Eſope ; mais l'un d'entr'eux dit au Roi : Il faut lui propoſer des queſtions biſarres, qui n'ont ni ſens ni raiſon, que nous ne ſaurions nous-mêmes expliquer, & dont nous n'avons ja-

mais entendu parler. Je vous les expliquerai demain, leur dit Esope. Après cela, il alla dans son appartement faire un petit billet, où il écrivit ces paroles : Nectenabo confesse devoir à Lycérus mille talens de tribut. Le lendemain étant retourné auprès du Roi, il lui présenta ce billet. Les Courtisans & les Conseillers du Roi dirent tous d'une voix, avant que de l'ouvrir : Nous savons cela, il y a long-temps que nous en avons été instruits, ce n'est pas une nouveauté pour nous. Puisque vous confessez la dette, leur répartit Esope, je vous en suis fort obligé, & je vous en remercie très-humblement. Mais Nectenabo ayant lu le billet, & ne pouvant souffrir les termes de dette & de tribut : Je ne dois rien à Lycérus, dit-il, & cependant vous portez tous votre témoignage contre moi, comme si j'étois son débiteur. Alors ils changerent de sentiment & de langage, & dirent tous de concert : Nous

Nous n'en ſavons rien, nous n'en avons jamais entendu parler. Si cela eſt, leur répartit Eſope, votre queſtion eſt expliquée. L'admiration & l'étonnement de Nectépabo redoublant toujours : Il faut l'avouer, s'écria-t-il, que le Roi Lycérus eſt trop heureux, d'avoir dans ſon royaume un homme d'une érudition ſi profonde, & qui eſt comme une ſource inépuiſable de ſcience. Il mit donc entre les mains d'Eſope l'argent du tribut dont ils étoient convenus entr'eux, & le renvoya avec de grandes démonſtrations d'amitié. Eſope étant retourné à Babylone, raconta à Lycérus tout ce qui s'étoit paſſé dans l'Egypte, & lui donna le tribut que Nectépabo lui envoyoit. Lycérus ordonna par reconnoiſſance de faire ériger à la gloire d'Eſope une Statue d'or.

CHAPITRE XXVIII.

Du Voyage que fit Esope en Grece & à Delphes.

PEu de temps après le retour d'Esope à Babylone, il prit la résolution d'aller voyager dans la Grece, avec la permission du Roi, qui y consentit, après qu'Esope lui eut juré qu'il retourneroit sans y manquer à Babylone, pour y passer le reste de sa vie. Esope ayant parcouru les principales villes de la Grece, où il donna à tout le monde de grandes preuves de son éminent savoir, eut envie d'aller jusqu'à Delphes. Ceux du pays étoient charmés de l'entendre discourir ; cependant ils ne lui portoient point de respect, & ne lui rendirent aucuns honneurs. Esope les regardant : Habitans de Del-

phes, leur dit-il, je pourrois vous comparer avec justice à une piéce de bois qui flotte sur la mer. Ceux qui la voyent de loin poussée par les ondes, croyent què c'est quelque chose d'un grand prix; mais ils en jugent tout autrement quand la mer l'a portée sur le rivage. Lorsque j'étois fort éloigné de votre ville, j'avois pour vous une grande admiration, & je vous regardois comme des hommes qui méritoient toute mon estime; mais depuis que je suis arrivé parmi vous, j'ai reconnu mon erreur; j'ai absolument changé de sentimens, & je vous regarde comme les plus méprisables de tous les hommes. Les Habitans de Delphes l'entendant parler de la sorte, & craignant qu'il ne les décriât dans toutes les villes où il passeroit, prirent la résolution de le faire mourir par artifice, & par une calomnie concertée. Pour mieux exécuter leur dessein, ils s'aviserent de prendre dans le fameux Temple

d'Apollon un flacon d'or, & de le cacher furtivement parmi les meubles d'Esope, qui ne se doutant nullement de ce complot, & de la supercherie qu'on lui avoit faite, sortit de Delphes pour aller dans la Phocide. Les Habitans de Delphes coururent après; ils l'arrêterent, & l'accuserent comme un sacrilége. Il se défendit, & nia hardiment d'avoir commis une action si lâche; mais sans s'arrêter à ce qu'il leur disoit, ils fouillerent par force dans ses valises, où ils trouverent le vase d'or qu'ils y avoient mis. Ils l'emporterent faisant grand bruit, & le montrerent à tout le peuple de Delphes. Esope connoissant leur mauvaise foi & leur perfidie, protesta de son innocence, les priant de le mettre en liberté, & de le laisser continuer son voyage. Non-seulement ils refuserent de le relâcher; mais encore ils le traînerent en prison comme un sacrilége, & le firent condamner à la mort par les

suffrages de tous les Juges. Esope ne pouvant trouver aucun stratagême pour se garantir du malheur dont il étoit menacé, déploroit dans sa prison son infortune. L'un de ses amis, nommé Damas, le voyant dans un état si déplorable, & accablé de douleur, lui demanda le sujet de son affliction. Une femme, lui répondit Esope, ayant depuis peu enseveli son mari, alloit pleurer tous les jours sur son tombeau. Un laboureur qui travailloit à la terre assez près de là, conçut de l'amour pour cette femme, & ayant quitté ses bœufs & sa charrue, alla lui-même dans le tombeau, où s'étant assis, il commença à pleurer comme elle. Cette femme lui demandant pourquoi il pleuroit de la sorte : C'est parce que j'ai depuis peu enterré ma femme, lui répondit-il, & je soulage ma douleur par mes larmes. Le même malheur m'est arrivé, dit la femme. Puisque nous sommes tous deux

dans la même ſituation, ajouta le payſan, qui peut nous empêcher de nous marier enſemble ? J'aurai pour vous la même tendreſſe que j'avois pour mon épouſe, & vous m'aimerez comme vous aimiez votre mari. Ce diſcours perſuada la femme ; ils convinrent enſemble de ſe marier. Pendant qu'ils faiſoient leurs conventions, un voleur enleva les bœufs du payſan, qui retourné à ſon champ, & n'y trouvant plus ſes bœufs, commença à ſe déſeſpérer, & à pleurer plus amérement que jamais. La femme ſortit du tombeau, & le voyant accablé de douleur : Eh quoi, lui dit-elle, vous pleurez encore ? Oui ſans doute, lui répondit-il ; c'eſt maintenant que j'ai bien raiſon de pleurer. Voilà à-peu-près, continua Eſope, l'état où je ſuis ; après avoir évité de grands périls, je ne vois point de moyen d'éviter la mort dont je ſuis menacé ; c'eſt pour cela que je pleure.

CHAPITRE XXIX.

Esope est livré pour être précipité du haut d'un rocher.

ALors les Habitans de Delphes vinrent en foule à la prison d'Esope, ils l'en tirerent avec violence pour le traîner sur un lieu fort élevé, & pour le jetter du haut en bas. Lorsque les bêtes parloient, leur disoit-il, le Rat ayant lié amitié avec la Grenouille, la pria de venir souper avec lui. Il la conduisit dans l'Office d'un homme fort riche, où il y avoit plusieurs choses bonnes à manger. Le Rat lui disoit : Mangez, mon amie. La Grenouille, après qu'ils eurent fait grande chere, voulut traiter le Rat à son tour, & le pria de venir prendre un repas chez elle. Mais de peur que le chemin ne vous fatigue,

j'attacherai par un fil votre pied au mien, afin que vous nagiez avec moi. Ayant parlé de la sorte, elle sauta dans l'etang. Elle nageoit entre deux eaux; mais le Rat perdoit la respiration, & crevoit à force de boire. Il dit en se mourant ces paroles à la Grenouille: Vous êtes la cause de ma mort; mais un plus grand que vous me vengera quelque jour. Sa prédiction fut accomplie peu de temps après; car un Aigle ayant apperçu le corps du Rat qui flottoit à fleur d'eau sur l'Etang, vint fondre dessus, & l'enleva avec la Grenouille, qui lui tenoit par le pied, & il dévora l'un & l'autre. Vous me faites mourir injustement, & vous m'opprimez par la force; mais j'aurai des vengeurs qui vous puniront. Babylone & la Grece entiere vous demanderont compte de mon sang. Ce discours ne toucha nullement les Habitans de Delphes, & ne les disposa point à lui pardonner. Il se réfugia dans

le Temple d'Apollon ; mais ils l'en arracherent de force, & pleins de colere & de rage, ils le traînerent ſur une éminence pour le précipiter. Durant le chemin, Eſope leur diſoit : Ecoutez-moi, peuple de Delphes. Un Lievre ſe voyant pourſuivi par un Aigle, & ne ſachant où ſe cacher, pour éviter un ennemi ſi dangereux, ſe réfugia dans le trou d'un Eſcarbot, le priant de lui donner un aſile. L'Eſcarbot pria l'Aigle de ne point faire mourir ce pauvre animal, le conjurant au nom du grand Jupiter, de ne pas dédaigner ſa petiteſſe. L'Aigle indigné, donna un coup d'aîle à l'Eſcarbot, enleva le Lievre, l'étrangla, & le dévora. L'Eſcarbot offenſé de cet outrage, vola avec l'Aigle pour reconnoître ſon nid, il y entra, il y fit un trou, par où les œufs de l'Aigle tomberent & ſe caſſerent. L'Aigle enragé de l'audace de celui qui lui avoit fait cet affront, réſolut de faire ſon nid dans un lieu plus

élevé; l'Escarbot y monta, & y fit le même ravage que la premiere fois. L'Aigle ne sachant plus quelles mesures prendre pour se garantir des insultes d'un ennemi qu'elle ne connoissoit pas, alla trouver Jupiter, (car on dit communément que cet oiseau est sous la protection du Maître des Dieux,) & mit sur ses genoux la troisiéme portée de ses œufs, les lui recommandant, & le priant d'en avoir grand soin; mais l'Escarbot ayant fait comme une pilule de fiente, vola au Ciel, & répandit cette ordure dans le sein de Jupiter, qui se levant brusquement pour se secouer, & ne se souvenant plus que les œufs de l'Aigle étoient sur ses genoux, les fit tomber, & ils se briserent. Jupiter ayant appris de l'Escarbot, que ce qu'il en avoit fait, n'étoit que pour tirer vengeance de l'Aigle, qui ne s'étoit pas contenté de l'outrager, mais encore qui avoit commis une impiété contre Jupiter

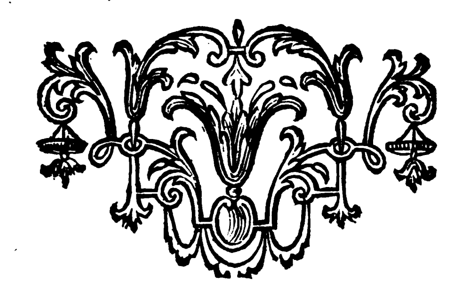
même, puiſque l'Eſcarbot l'avoit conjuré en ſon nom, ſans en pouvoir rien obtenir, fit une ſévere réprimande à l'Aigle, lorſqu'il fut de retour, & lui dit que l'Eſcarbot étoit la cauſe de tous ſes chagrins, & qu'il avoit eu raiſon de ſe venger de la ſorte. Mais Jupiter ne voulant pas que l'eſpéce des Aigles fût entierement détruite, perſuada à l'Eſcarbot de ſe réconcilier de bonne foi. L'Eſcarbot n'en voulut rien faire, & n'eut point d'égards pour la médiation de Jupiter, qui ordonna ſagement que les Eſcarbots ne paroîtroient point pendant tout le temps que les Aigles pondent leurs œufs. Peuples de Delphes, ne mépriſez point le Dieu dans le Temple duquel je ſuis venu chercher un aſile, quoique ce Temple ne ſoit pas fort grand, ni proportionné à la majeſté de ce Dieu ; car aſſurément il punira l'impiété des méchans. Les Habitans de Delphes ne ſe ſouciant pas de ces remontran-

ces, le conduiſoient toujours au lieu deſtiné pour ſon ſupplice. Eſope voyant que tous ſes diſcours ne les attendriſſoient point, & ne pouvoient leur faire changer de réſolution, leur parla en ces termes: Ecoutez, hommes cruels & avides de ſang. Un Laboureur ayant vieilli à la campagne, ſans avoir jamais mis le pied dans la ville, prioit ſes valets de l'y tranſporter pour la voir. Ils attelerent des ânes à un chariot, ſur lequel ils mirent le vieillard, & le laiſſerent aller tout ſeul. Peu de temps après, il s'éleva un grand orage mêlé de pluies & de vents, & l'air s'obſcurcit. Les ânes qui ne connoiſſoient plus leur chemin, ſans ſavoir où ils alloient, conduiſirent le pauvre vieillard ſur le bord d'un précipice. Ce malheureux ſe voyant dans un péril preſque inévitable: Hélas! s'écrioit-il en s'adreſſant à Jupiter, en quoi ai-je offenſé votre majeſté, pour me faire mourir d'une maniere ſi tragique, non point par

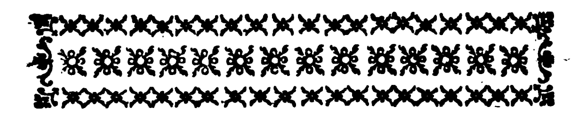
des chevaux courageux, ni par de forts mulets, mais par des ânes qui ſont les plus vils de tous les animaux? Mon ſort reſſemble en quelque maniere à celui de ce malheureux vieillard; & ce qui m'afflige le plus dans mon infortune, c'eſt que je ſuis condamné à la mort, non point par des hommes ſages & d'un grand mérite, mais par les plus indignes & les plus méchans hommes de l'univers. Etant ſur le point d'être précipité, il leur dit encore cette Fable. Un homme devint éperdument amoureux de ſa propre fille, dont il abuſa, après avoir envoyé ſa femme à la campagne, pour être plus en liberté d'exécuter ſon infâme projet. Cette fille lui diſoit: Mon pere, vous faites une choſe abominable; j'aimerois beaucoup mieux être deshonorée par d'autres hommes que par vous qui m'avez donné la vie. Je vous fais le même reproche, infâmes Habitans de Delphes; j'aime-

rois mieux tomber dans les gouffres de Sylla & de Charybde, ou dans les rochers de l'Afrique, que de périr injustement par des mains si indignes. Je déteste votre patrie, & j'atteste les Dieux, qui vengeront ma mort, & qui vous puniront de m'avoir fait mourir avec tant d'injustice. Les Habitans de Delphes, sans s'arrêter à ces menaces, le précipiterent du haut d'un rocher, & il mourut. Peu de tems après, tout le pays se vit désolé par la peste. Ils consulterent l'Oracle, qui leur dit que ce malheur étoit une punition de l'injustice qu'ils avoient faite à Esope, & qu'il falloit expier le crime dont ils s'étoient noircis par sa mort. Le remords qu'ils en eurent les obligea à lui dresser une Pyramide. Les plus grands hommes de la Grece, & les plus sages de ce temps-là ayant appris le mauvais traitement qu'on avoit fait à Esope, vinrent à Delphes, & s'é-

tant informés de ceux qui avoient été les principaux auteurs de la mort d'Esope, ils en firent une cruelle vengeance.



FABLES



FABLES D'ESOPE.

FABLE I.



D'un Coq & d'une Pierre précieuse.


N Coq en grattant un fumier, y trouva par hasard une Pierre précieuse; il la considéra pendant quelque temps,

& dit avec une eſpéce de mépris: De quoi me peut ſervir une choſe ſi belle & ſi brillante ? Elle ſeroit bien mieux entre les mains d'un Lapidaire qui en connoîtroit le prix, & l'uſage qu'il en faut faire.. Mais pour moi qui n'en puis retirer aucune utilité, je préférerois un ſeul grain d'orge à toutes les Pierres précieuſes du monde.

SENS MORAL.

LEs choſes ne ſont eſtimables qu'autant qu'elles ſont utiles & néceſſaires : l'on en doit faire peu de cas quand elles ne ſervent qu'au luxe & à la vanité. Ce n'eſt que l'opinion des hommes & le caprice qui donnent le prix à la plupart des choſes qu'ils eſtiment tant, & dont ils recherchent la poſſeſſion avec tant d'avidité. Celles qui ſont rares, & qu'on ne peut acquérir qu'avec de grands ſoins & de grandes dépenſes, deviennent précieuſes par leur rareté, quoique l'on n'en retire pas de grands avantages, & qu'elles ne ſervent qu'à amuſer les curieux. Il eſt aſſez difficile de déterminer le prix

de chaque chose en particulier, parce que chacun en juge selon le besoin qu'il en a, ou selon les avantages qu'il en peut retirer. Une belle perle bien nette & d'une belle eau est très-estimable, quand elle tombe entre les mains des connoisseurs, ils ne font nulle difficulté d'en donner le prix qu'elle vaut: mais Esope avoit raison de faire dire au Coq, qu'il préféreroit un grain d'orge à toutes les perles de l'Orient, dont il ne pouvoit retirer aucune utilité. Quelques Philosophes ont considéré le Coq comme le symbole d'un homme voluptueux, qui préfere les plaisirs des sens aux choses les plus précieuses, à l'honneur, aux sciences, à la gloire; & qui néglige de les acquérir, quand il faut pour cela se détourner, ou se priver de ses plaisirs.

Le bien le plus exquis ne sauroit être un bien,
S'il n'apporte aucun avantage.
Amasse des trésors & n'en fais nul usage,
Tu crois avoir beaucoup, Avare, & tu n'as rien.

FABLE II.



D'un Loup & d'un Agneau.

UN Loup buvant à la source d'une fontaine, apperçut un Agneau qui buvoit au bas du ruisseau; il l'aborda tout en colere, & lui fit des reproches de ce qu'il avoit troublé son eau. L'Agneau, pour s'excuser, lui représenta qu'il buvoit au-dessous de lui, & que l'eau ne pouvoit

remonter vers ſa ſource. Le Loup redoublant ſa rage, dit à l'Agneau qu'il y avoit plus de ſix mois qu'il tenoit de lui de mauvais diſcours. Je n'étois pas encore né, répliqua l'Agneau. Il faut donc, répartit le Loup, que ce ſoit ton pere ou ta mere ; & ſans apporter d'autres raiſons, il ſe jetta ſur l'Agneau & le dévora, pour le punir (diſoit-il) de la mauvaiſe volonté & de la haine de ſes parens.

SENS MORAL.

CEux qui ont la force en main, ne manquent jamais de prétextes pour opprimer ceux qui dépendent de leur autorité, & qui ne peuvent ſe ſouſtraire à leur tyrannie. L'intention d'Eſope eſt de repréſenter par cette Fable l'oppreſſion que les petits ſouffrent ſous la tyrannie des Grands. C'eſt un mal aſſez ordinaire dans le monde. La plûpart des hommes ſe prévalent & abuſent de leur autorité, pour chagriner ceux qui dépendent d'eux ; c'eſt le malheur de la pauvreté & de la ſujétion. Quelque injuſte que ſoit le procédé de ceux qui accablent les autres ſous le poids de leur tyrannie,

ils ne laiſſent pas de chercher des prétextes ou des raiſons apparentes pour colorer leurs injuſtices, à l'exemple du Loup, qui reprochoit fauſſement à l'Agneau d'avoir troublé ſon eau. C'eſt ainſi que les Grands ont toujours quelque choſe à reprocher à ceux qu'ils ont envie d'opprimer, quoiqu'ils n'ayent jamais manqué au reſpect qu'ils leur doivent, & qu'ils n'ayent bleſſé en rien leur autorité. On a vu plusieurs Tyrans inventer des calomnies, pour avoir quelque prétexte de dépouiller ceux qui n'étoient coupables, que parce qu'ils poſſédoient de grandes richeſſes, ou dont la vertu étoit un reproche tacite de leurs déſordres. Ces injuſtices ſe renouvellent encore tous les jours; chacun ſe prévaut de ſon rang, de ſon état, de ſon crédit, de ſon autorité, pour exiger de ſes inférieurs des ſoumiſſions & des devoirs contre le droit & l'équité. Pour peu qu'on ſe mette en devoir de leur réſiſter, leur colere s'allume, & ils en viennent ſouvent à de grands éclats. Ils ſuſcitent des procès injuſtes, ils apoſtent de faux témoins, pour opprimer l'innocence par leurs cabales. On invente des crimes ſuppoſés, comme fit le Loup, qui ne trouvant point de bonnes raiſons à apporter à celles que l'Agneau lui alléguoit, lui voulut faire un crime imaginaire de la

haine invétérée que le pere & la mere de l'Agneau portoient au Loup.

Le bien du foible, au riche offre une douce amorce ;
Il trouve, pour l'avoir, cent détours différens.
La justice est pour toi ; mais tu manques de force ;
Et les petits poissons sont mangés par les grands.



FABLE III.



Du Rat & de la Grenouille.

DAns le temps que la guerre étoit allumée entre les Grenouilles & les Rats, une Grenouille fit un Rat prisonnier, & lui promit de le traiter favorablement. Elle le chargea sur son dos pour faire le trajet d'une riviere qu'elle étoit obligée de passer pour rejoindre sa

troupe. Mais cette perfide ſe voyant au milieu du trajet, fit tous ſes efforts pour ſecouer le Rat & pour le noyer. Il ſe tint toujours ſi bien attaché à la Grenouille, qu'elle ne put jamais s'en défaire. Un oiſeau de proie les voyant ſe débattre de la ſorte, vint tout-à-coup fondre deſſus, & les enleva pour en faire ſa proie.

SENS MORAL.

LEs Grands ſe prévalent des querelles & des diſputes des petits pour les ruiner & pour les perdre. Cette Fable eſt une peinture naïve des artifices & des fourberies des hommes, dont nous avons tous les jours des exemples devant les yeux; car pendant que deux perſonnes diſputent enſemble pour défendre leurs droits, un tiers ſurvient qui retire tout l'avantage de leur querelle. Les Hiſtoriens qui ont écrit la vie de Philippe de Macédoine, diſent que ce Prince fut toujours fort habile à ſe ſervir des Brouilleries de ſes ennemis. Voyant les Villes de la Grece diviſées pour leur liberté, il les tint toujours en balance, les ſoutenant, ou les at-

taquant selon que ses intérêts le demandoient, pour réunir en sa personne toute l'autorité. Cet artifice lui réussit, il se rendit maître de la plus grande partie de la Grece, tandis que ces Républiques divisées entr'elles se faisoient la guerre, & tâchoient de se détruire les unes les autres, au lieu d'employer tous leurs bras pour s'opposer à leur ennemi commun. C'est ce qui est bien représenté par le Milan qu'Esope introduit durant le combat du Rat & de la Grenouille; il sut se prévaloir de leur querelle, pour les dévorer tous deux. C'est ainsi que deux personnes mal avisées, qui employent tous leurs efforts pour se détruire réciproquement, deviennent la proie d'un voisin fâcheux, qui profite d'une conjoncture favorable après qu'ils se sont affoiblis mutuellement. Il arrive quelquefois que l'une des parties se voyant hors d'état de résister, appelle à son secours un puissant Protecteur qui devient son ennemi dans la suite, & qui lui fait plus de mal que n'auroit pu lui en faire son concurrent. C'est ce qu'éprouverent souvent ces peuples qui se jetterent autrefois sous la protection des Romains: car ces fiers conquérans se prévalant de leurs forces, mettoient sous le joug ceux qui imploroient leur secours; ils s'approprioient les biens & les Etats des peuples

qui les avoient choisis pour être leurs Juges & leurs arbitres. Les Turcs dans les derniers siécles, ont mis souvent cette politique en usage, & ont fait repentir les Empereurs de Constantinople de leur avoir ouvert l'entrée de leurs Etats. Démétrius & Thomas Paleologue se trouverent mal d'avoir fait arbitre de leurs différends Mahomet second, & de s'être livrés entre ses mains. Mais sans avoir recours aux grands exemples, & pour dire quelque chose qui approche de la Fable du Rat & de la Grenouille, ne voit-on pas que la division qui se met entre deux freres, donne occasion à leur ennemi commun de les ruiner l'un & l'autre? Lorsque deux amis se brouillent, un tiers qui survient, profite adroitement de leur querelle, & en retire de grands avantages.

Tandis que vous mettez en œuvre l'artifice,
Pour avoir ce qu'un autre ose vous disputer,
Gardez qu'un tiers à tous deux ne ravisse
Ce que vous lui donnez le temps de vous ôter.



FABLE IV.



Du Cerf & de la Brebis.

UN Cerf accuſa une Brebis devant un Loup, lui redemandant un muid de froment. Elle ne lui devoit rien. Cependant le Loup la condamna à payer ce que le Cerf lui demandoit; elle promit de ſatisfaire & d'exécuter la ſentence au jour marqué. Quand le temps du

payement fut échu, le Cerf en avertit la Brebis. Elle protesta contre la sentence, & dit qu'elle ne payeroit pas, ajoutant que si elle avoit promis quelque chose, ce n'étoit que par la seule crainte du Loup son ennemi déclaré, & qu'elle n'étoit nullement obligée de payer ce qu'elle ne devoit pas, puisqu'elle ne l'avoit promis que par force.

SENS MORAL.

ON n'est pas obligé de tenir les promesses qui ont été extorquées par crainte ou par violence, ou pour des choses injustes. Pour faire concevoir cette vérité, Esope introduit la Brebis qui est un animal timide, foible & sans défense. Elle s'engagea au Cerf de lui payer ce qu'elle ne lui devoit pas; car il avoit eu l'adresse de la citer devant le Loup, pour l'intimider par la vûe d'un animal si redoutable, & son ennemi capital; outre qu'elle étoit hors d'état, à cause de sa pauvreté, de payer au Cerf un muid de froment, à quoi elle s'étoit engagée. On voit assez souvent parmi les hommes des exemples

de pareilles injustices; on s'engage par la crainte à promettre des choses, quoique l'on n'ait ni la volonté, ni le pouvoir de les exécuter; aussi n'y est-on pas obligé quand on se voit affranchi de la tyrannie. Ce n'est pas un crime de s'obliger de la sorte, pour se délivrer de la persécution d'un ennemi redoutable, parce que la loi naturelle permet à chacun de songer à sa propre conservation. Ceux qui usent de violence pour extorquer des promesses, ne sont point fondés en droit pour les faire exécuter. Celui qui a fait quelque promesse contre sa volonté, & entraîné par la crainte, n'est point obligé de l'accomplir, parce qu'il ne l'a pas faite de son bon gré, ni avec une pleine liberté. Que si on est obligé quelquefois de hasarder sa vie ou sa liberté, c'est plutôt pour la défense du bien public que pour ses intérêts particuliers; car il est permis d'y renoncer, plutôt que de s'exposer à perdre l'une ou l'autre. Ce n'est pas une injustice de ne point accomplir ce que l'on n'a promis que par contrainte: car cette action par laquelle nous nous privons de ce qui nous appartient légitimément, doit être libre & volontaire, & comme un pur effet de notre bienveillance & de notre amitié. Ainsi ce seroit détruire la nature du don que de le rendre forcé, & de l'extorquer par vio-

ſence : & l'on ne peut être obligé ni devant Dieu ni devant les hommes, de donner ce que l'on a promis par crainte, & pour ſe délivrer d'un grand péril ; comme fit la Brebis, qui avoit ſujet d'appréhender que le Loup ne la dévorât, ſi elle s'oppoſoit aux injuſtes prétentions du Cerf ; elle aima mieux tout promettre, bien réſolue de ne rien donner.

Sur ce qu'on veut de toi, quel que ſoit l'embarras
Où d'un homme puiſſant la préſence te jette,
Avant que de promettre, examine le cas.
Il eſt fâcheux de nier une dette,
Plus fâcheux de payer ce que l'on ne doit pas.



FABLE V.



Du Chien & de son image.

UN Chien traversant une riviere sur une planche, tenoit dans sa gueule un morceau de chair, que la lumiere du Soleil fit paroître plus gros dans l'eau, comme c'est l'ordinaire. Son avidité le poussa à vouloir prendre ce qu'il voyoit, & il lâcha ce quil portoit, pour courir après

après cette ombre. C'eſt ainſi que ſa gourmandiſe fut trompée, & il apprit à ſes dépens qu'il vaut mieux conſerver ce que l'on poſſede, que de courir après ce qu'on n'a pas.

SENS MORAL.

On perd le certain en pourſuivant l'incertain ; & voulant tout avoir, on eſt ſouvent fruſtré de ſes eſpérances. Le Chien laiſſa tomber dans la riviere un morceau de viande qu'il portoit, croyant le changer pour quelque choſe de meilleur. Cet exemple eſt une bonne inſtruction pour apprendre aux perſonnes trop avides, que le déſir inſatiable de poſſéder ce qu'elles n'ont pas, les trompe le plus ſouvent, & leur fait perdre ce qu'elles poſſédoient déjà. Les avares, les ambitieux, peuvent apprendre par cette Fable à modérer leur avarice & leur ambition. Combien de fois ſont trompés dans leurs eſpérances, ceux qui voulant entaſſer tréſors ſur tréſors, ſe jettent dans des emplois équivoques, dans l'eſpérance d'amaſſer en peu de temps des richeſſes immenſes? Mais leur avarice ſe trouve trompée ; & croyant groſſir leurs revenus par des biens nouvellement acquis,

ils perdent leur propre patrimoine, & tombent dans des labyrintes d'affaires & de procès qui les ruinent ſans reſſource. Les Amans pourroient auſſi ſe corriger par l'aventure du Chien. Ils ne ſe contentent guères de ce qu'ils poſſedent, & ſe jettent dans de nouvelles amours par l'eſpérance de trouver mieux; mais après bien des ſoins & de la dépenſe, ſe croyant au comble du ſouverain bien, ils ſont trompés par l'ombre, comme le Chien d'Eſope. Les ambitieux tombent auſſi dans le même inconvénient. Peu ſatisfaits de la gloire qu'ils ont acquiſe, ils tâchent d'en acquérir une nouvelle; mais ils perdent par leur précipitation & par leur mauvaiſe conduite, celle qu'ils avoient méritée légitimement par leurs belles actions. Pour dire quelque choſe de plus fort, la plupart des hommes ſont tellement aveuglés par le faux éclat des biens périſſables du monde, qu'ils négligent pour les poſſéder, les biens ſolides & eſſentiels. Les uns ſe laiſſent entraîner par l'amour des voluptés charnelles; les autres ſéduits par l'éclat des grandeurs mondaines, ſacrifient tout pour les obtenir. Chacun ſuit en cela ſon penchant, & l'on ne s'apperçoit de ſes erreurs, qu'après avoir connu la fauſſeté des biens du monde.

Courez après les biens, les honneurs, les plaisirs,
Trouvez-en, s'il se peut, sans nombre.
Quand ils auront satisfait vos desirs,
Qu'aurez-vous embrassé? de l'ombre.



FABLE VI.



Du Lion allant à la chaſſe avec d'autres bêtes.

UN Lion, un Aſne & un Renard étant allés de compagnie à la chaſſe, prirent un Cerf & pluſieurs autres bêtes. Le Lion ordonna à l'Aſne de partager le butin; il fit les parts entierement égales, & laiſſa aux autres la liberté de

choisir. Le Lion indigné de cette égalité, se jetta sur l'Asne & le mit en piéces. Ensuite il s'adressa au Renard, & lui dit de faire un autre partage; mais le Renard mit tout d'un côté, ne se réservant qu'une très-petite portion. Qui vous a appris, lui demanda le Lion, à faire un partage avec tant de sagesse? C'est la funeste aventure de l'Asne, lui répondit le Renard.

SENS MORAL.

On doit se rendre sage aux dépens des autres, pour n'avoir rien à démêler avec les plus puissans qui se prévalent de leurs forces. Cette Fable est une peinture ingénieuse de l'abus que les Grands font de leur autorité & de leur crédit. Le Lion refuse à ses inférieurs leur part de la proie qu'ils avoient prise en chassant ensemble. Cette injustice représente le procédé des Grands envers ceux qui dépendent d'eux, & qui ont tout à craindre de leur tyrannie. Le moindre mal qu'ils font est de retenir les salaires de ceux qui les servent; car ils achevent d'accabler ceux qui sont

déja dans l'oppreſſion. S'ils ſont ſemblant de protéger les malheureux, ils leur vendent bien cher les ſecours qu'ils leur donnent. Le plus grand malheur de ceux qui gémiſſent ſous leur tyrannie, c'eſt qu'ils n'ont rien à leur oppoſer que leurs larmes & leur impuiſſance, comme on peut l'apprendre par le malheur de l'Aſne que le Lion dévora, quoiqu'il ne lui eût fait aucun tort en partageant également les bêtes qu'ils avoient priſes en chaſſant de compagnie. La mort tragique de l'Aſne rendit ſage le Renard, qui ne ſe réſerva preſque rien du butin. Cette modération le garantit de la colere & des griffes du Lion.

D'un grand Seigneur ménagez le ſoutien ;
Pourſuivez avec lui quelque grande fortune :
En vain vous eſperez vous la rendre commune ;
Il aura tout, vous n'aurez rien.



FABLE VII.



Du Loup & de la Grue.

UN Loup s'étant enfoncé par hasard un os dans la gorge, promit une récompense à la Grue, si elle vouloit avec son bec retirer cet os, dont il se sentoit incommodé. Après qu'elle lui eut rendu ce bon office, elle lui demanda le salaire dont ils étoient convenus. Mais le

Loup avec un ris moqueur & grinçant les dents; contentez-vous, lui dit-il, d'avoir retiré votre tête saine & sauve de la gueule du Loup, & de n'avoir pas éprouvé à vos dépens combien ses dents sont aigües.

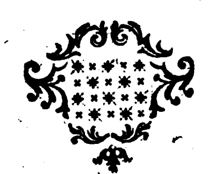
SENS MORAL.

CE n'est pas être trop malheureux, si après avoir rendu des services aux Grands, l'on n'en reçoit pas de mauvais traitemens pour toute récompense. Le procédé du Loup est une image assez naïve de l'ingratitude des hommes. La Grue lui rendit un service considérable, en lui arrachant de la gueule cet os qui étoit prêt à l'étrangler : mais cet ingrat se moqua d'elle, & lui refusa la récompense qu'il lui avoit promise. Ce peut être de-là qu'est venue la coutume de traiter de grues ceux qui se laissent tromper par les plus fins, dont ils ne reçoivent que de belles paroles, & souvent de mauvais offices, pour le bien qu'ils leur ont fait. La Grue en fut quitte à bon marché, d'avoir pu retirer sa tête de la gueule du Loup sans en être endommagée. Ceux qui rendent des services

ſervices aux méchans, en demeurent ſouvent la victime. Au moins le Loup ſe contenta de priver la Grue de la récompenſe qu'il lui avoit promiſe; mais il ne lui fit aucun mal, & lui permit de ſe retirer d'auprès de lui ſaine & ſauve. Il lui dit en plaiſantant, qu'elle étoit trop heureuſe d'avoir pu retirer ſon bec du goſier du Loup, qui pouvoit la dévorer impunément. En effet elle devoit ſe ſavoir bon gré d'avoir évité la fureur d'un animal auſſi porté à faire du mal. Peut-être n'avoit-il encore uſé juſqu'alors envers aucun animal d'une pareille courtoiſie. Ceux qui ſe trouvent engagés dans le commerce & dans les intrigues des méchans, doivent s'eſtimer fort heureux quand ils peuvent s'en retirer, ſans qu'il leur en coûte, ou l'innocence, ou la liberté, ou même la vie. Un homme ſage doit éviter autant qu'il lui eſt poſſible tout engagement avec les méchans; car tôt ou tard il reſſentira le contre-coup & les mauvais effets de leur iniquité. Ils s'en prennent le plus ſouvent à ceux dont ils ont reçu de plus grands ſervices, bien loin de les récompenſer comme ils doivent, & comme ils le leur avoient promis, pour les engager dans leurs intérêts. Les loix de l'amitié & de la ſimple reconnoiſſance ne ſont point aſſez fortes pour engager les mauvais cœurs à bien traiter ceux à qui ils

ont de grandes obligations. Il ſemble même qu'ils affectent de les traiter mal, pour s'affranchir du joug de leurs bienfaits. C'eſt donc mal s'y prendre que de rendre de bons offices aux méchans, dans l'eſpérance d'en être récompenſés ; il faut ſe contenter du mérite d'avoir fait une bonne action, ſans ſe ſoucier de la reconnoiſſance des hommes.

Rendez aux Grands ſervices ſur ſervices ;
Vous ne trouverez en eux que des ingrats ;
Et telles ſont leurs injuſtices,
Qu'ils font beaucoup pour vous, s'ils ne vous nuiſent pas.



FABLE VIII.



Le Laboureur & le Serpent.

UN Laboureur trouva dans la neige une Couleuvre transie de froid; il l'emporta dans son logis & la mit auprès du feu. Mais quand elle se sentit réchauffée, & qu'elle eut repris ses forces, elle se mit à répandre son venin par toute la maison. Le Laboureur irrité d'une

ingratitude ſi noire, lui fit de grands reproches, & ajoutant l'effet aux menaces, il prit une coignée pour couper en mille morceaux le Serpent ingrat qui rendoit le mal pour le bien, & qui vouloit ôter la vie à ſon bienfaiteur.

SENS MORAL.

QUand on oblige les méchans, on doit craindre d'en être maltraité. Le Serpent qu'Eſope repréſente en cette Fable, n'eſt pas le ſymbole de la prudence ; il eſt plutôt le ſymbole de l'ingratitude. Un pauvre Villageois fut aſſez ſimple pour emporter dans ſa maiſon un Serpent qu'il avoit trouvé ſur la neige à demi mort de froid; il le mit auprès de ſon feu, pour lui rendre la vie par ce ſecours. Le Serpent que la chaleur avoit ranimé, bien loin de témoigner ſa reconnoiſſance au Villageois, ſe mit à répandre ſon poiſon par toute la cabane; il ſe jetta ſur ſes enfans, & voulut s'élancer ſur le Villageois même, qui fut contraint de prendre une coignée pour écraſer la tête de cet animal, & pour le couper en mille morceaux. Ce ne ſont pas

ſeulement les bêtes féroces ni les Serpens qui ſont ingrats ; les hommes même les ſurpaſſent ſouvent en ingratitude ; toutes les hiſtoires en peuvent fournir une infinité d'exemples. Eſope, Auteur de ces Fables, en fit l'expérience en ſa perſonne ; puiſqu'étant dans Babylone à la Cour du Roi Lycérus, & ayant adopté pour fils un jeune homme qu'il crut rempli de rares qualités, & parfaitement digne de ſon amitié & de ſon eſtime, il le combla de biens, en lui donnant encore l'eſpérance de le faire ſon unique héritier. Mais cet ingrat oubliant tant de bienfaits, ſe ſoulева contre ſon bienfaiteur, & le fit condamner ; en ſorte que pour ſe délivrer de cette perſécution, Eſope fut contraint de demeurer long-temps caché dans un tombeau, jusqu'à ce qu'on eut beſoin de ſa perſonne & de ſon ſavoir. Cet exemple ſuffit pour montrer juſqu'à quel point les hommes peuvent porter l'ingratitude.

Fais du bien, la pitié ſouvent te le ſuggere ;
Mais regarde ſur qui tu répans tes bienfaits.
Celui que la ſeule miſere
A mis hors d'état de mal faire,
Dès qu'il en eſt ſorti, retourne à ſes forfaits.

FABLE IX.



Du Sanglier & de l'Aſne.

UN Aſne ayant rencontré par haſard un Sanglier, ſe mit à ſe moquer de lui & à lui inſulter ; mais le Sanglier frémiſſant de couroux & grinçant les dents, eut d'abord envie de le déchirer & de le mettre en piéces. Enſuite faiſant auſſi-tôt réflexion qu'un miſérable Aſne

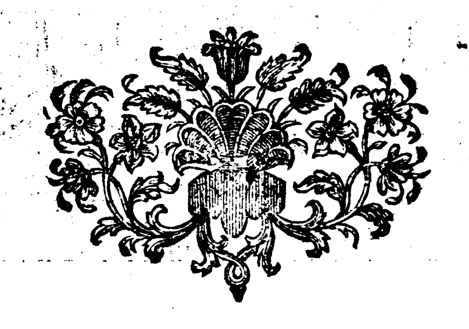
n'étoit pas digne de sa colere & de sa vengeance : malheureux, lui dit-il, je te punirois sévérement de ton audace, si tu en valois la peine ; mais tu n'es pas digne de ma vengeance. Ta lâcheté te met à couvert de mes coups, & te sauve la vie. Après lui avoir fait ces reproches, il le laissa aller.

SENS MORAL.

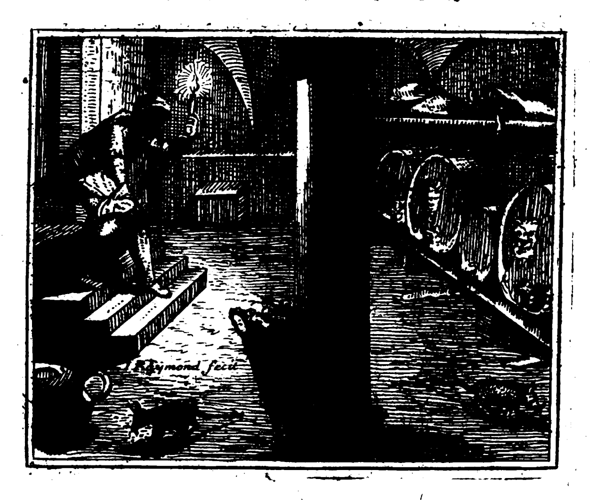
Le mépris est la plus cruelle vengeance que l'on puisse prendre d'un sot & d'un malheureux. On voit dans la réponse que le Sanglier fit à l'Asne, le caractere des hommes courageux, qui dédaignent de se venger des misérables dont ils ont été offensés ; ils ne veulent pas se mesurer contre des lâches. C'est ainsi qu'Achille méprisa avec fierté les injures & les calomnies de Thersite, ne croyant pas qu'un si foible ennemi fût digne de sa colere. Philippe, Roi de Macédoine, méprisoit tous les sots discours & tous les libelles diffamatoires qui se débitoient contre lui. Il avoit même la générosité de faire du bien à ceux qui répandoient des calomnies con-

tre lui : ces manieres honnêtes les faisoient taire ; ils changeoient de langage, & s'affectionnoient à ce grand Prince. Esope fait dire au Sanglier, en apostrophant l'Asne, qu'il pouvoit l'insulter impunément, & que son peu de mérite mettoit sa vie en sûreté ; car il dédaignoit de tirer vengeance d'un ennemi si lâche & si foible. C'est ainsi que les personnes généreuses doivent traiter ceux qui les insultent, en se vengeant par le mépris, des outrages qu'elles en reçoivent. La raison, ou même le seul instinct de la nature, peut inspirer ce mépris à l'égard d'un ennemi que l'on voit foible & hors d'état de résister. La colere des animaux leur fait bouillonner le sang autour du cœur ; mais il ne s'aigrit pas si aisément pour une petite résistance que pour une plus grande ; de sorte qu'ils ne déployent pas toutes leurs forces naturelles contre un petit objet ; comme on le peut voir par l'exemple du Lion, qui ne s'anime point contre un ennemi rampant & terrassé. On dit encore que l'Ours ne met jamais les dents sur un corps mort. Un homme généreux ne sauroit se résoudre à ôter la vie à un ennemi qui est à terre, ou qui s'humilie. La raison ou l'amour de la gloire peut lui inspirer ces sentimens ; la victoire que l'on remporte d'un ennemi foible est trop aisée, & ne fait pas assez d'honneur.

Vous avez tort de prendre pour injure
Ce qu'un mauvais railleur ose vous adresser.
Les coups que porte un sot qui parle à l'aventure,
Sont incapables de blesser.



FABLE X.



D'un Rat de Ville, & d'un Rat de Village.

UN Rat de Ville alla un jour faire viſite à un Rat de campagne de ſes amis, qui lui donna un repas frugal compoſé de racines & de noiſettes. Après le repas, le Rat de Ville prit congé de ſon hôte, qui lui promit de l'aller voir à ſon

tour. On le régala magnifiquement de confitures & de fromage ; mais le repas fut souvent interrompu par les valets de la maison, qui alloient & qui venoient de tous côtés, & qui causerent de mortelles allarmes au Rat de Village ; de sorte que saisi de crainte, il dit au Rat de Ville, qu'il préféroit un repas frugal fait en repos & en liberté, & la pauvreté du Village, à la magnificence des Villes, & à une abondance pleine d'inquiétudes & de dangers.

SENS MORAL.

UNe vie privée est plus heureuse & plus tranquille que celle qui se passe dans le tumulte & dans les embarras de la Cour. Le banquet des deux Rats ne signifie autre chose, sinon qu'une pauvreté tranquille est préférable à une abondance tumultueuse & mal assurée, telle qu'on la trouve pour l'ordinaire dans les Cours des Grands. Les obstacles qui se rencontrent dans l'acquisition des richesses, la peine qu'elles coûtent à acquérir, les inquiétudes

pour les conſerver, tout cela devroit bien rallentir l'ardeur que les hommes témoignent pour elles : s'ils ſavoient ſe contenter de peu, la pauvreté leur paroîtroit préférable. Ils feroient le même raiſonnement ſur la vie champêtre & privée ; ils y trouveroient plus de douceur & plus d'agrément, que dans le tumulte de la Cour, où l'on eſt condamné à une contrainte & à une peine perpétuelle. Les plaiſirs de la campagne ſont plus innocens ; la chaſſe, la pêche occupent agréablement un ſolitaire ; le ſommeil y eſt plus tranquille & moins interrompu ; on y reſpire un air plus pur & plus ſain que dans les Villes. On y a plus de loiſir pour vaquer à ſes affaires, à la lecture des bons livres, à ſes autres divertiſſemens. Les paſſions ſont moins tumultueuſes & moins agitées, parce qu'on y manque d'objets; l'ambition n'y eſt point réveillée par l'eſpérance des grandes charges & des grands emplois ; on n'y eſt point traverſé par la jalouſie des rivaux, qui rompent nos meſures par leurs cabales. Si les hommes ſavoient ſe borner, ils ſeroient infiniment plus heureux à la campagne que dans les grandes Villes ou dans les Cours. Ce ſont eux qui peuvent dire avec Horace, que celui-là eſt heureux qui délivré des embarras des affaires, s'occupe à cultiver les champs dont il a hérité de ſes peres, & qui

mene une vie paiſible & tranquille, à la maniere des premiers hommes qui peuplerent la terre. Ce n'eſt pas ſeulement dans le ſiécle d'or que la vie champêtre a eu ſes partiſans. Les Romains, ces fameux conquérans, après avoir vaincu & dépouillé toutes les nations, en faiſoient leurs délices. Cicéron avoue qu'il vivoit plus agréablement à ſa maiſon de campagne, que dans Rome même. Cincinnatus labouroit les champs lorſqu'il fut nommé Dictateur; & il reprit la vie champêtre après avoir fait de grands exploits de guerre. Virgile & pluſieurs grands hommes n'ont pas dédaigné de faire l'éloge de la vie paſtorale, & de donner des regles de labourage. Pluſieurs perſonnages célebres de l'antiquité ont paſſé toute leur vie dans le repos de la campagne. C'eſt encore l'uſage maintenant, après qu'on a travaillé toute l'année dans les charges de la Magiſtrature, ou dans les autres emplois de la République, d'aller ſe délaſſer de ſes fatigues, durant les vacances, dans une maiſon de campagne. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon qu'Eſope préfere la condition du Rat de Village, qui menoit en ſûreté une vie ſobre & frugale, à la condition du Rat de Ville, qui faiſoit grand'chere, mais qui étoit dans des allarmes perpétuelles.

Vivez tranquillement, sans trouble, sans contrainte,
Dans cet unique bien renfermez vos desirs.
Les plaisirs qu'à toute heure accompagne la crainte,
Ne peuvent se nommer plaisirs.



FABLE XI.



De l'Aigle & de la Corneille.

UN Aigle voulant manger une huitre, ne pouvoit trouver moyen, ni par force, ni par adreſſe, de l'arracher de ſon écaille. La Corneille lui conſeilla de s'élancer au plus haut de l'air, & de laiſſer tomber l'huitre ſur des pierres pour la rompre. L'Aigle ſuivit ce conſeil,

La Corneille qui étoit demeurée en bas pour en attendre l'issue, voyant qu'il avoit réussi, se jetta avidement sur le poisson qu'elle avala, ne laissant à l'Aigle que les écailles pour le prix de sa crédulité.

SENS MORAL.

Il faut se défier de ceux qui ne donnent que des conseils intéressés, & dont ils retirent tout l'avantage. Esope se sert de l'exemple de l'Aigle pour apprendre aux personnes généreuses à se précautionner contre les artifices & les supercheries des fourbes, représentés par la Corneille qui trompa l'Aigle, & qui tira tout le fruit du conseil qu'elle lui avoit donné. Ces donneurs de faux avis sont en grand nombre dans le monde. Leur intention n'est pas de vous instruire, ni de vous mettre dans le bon chemin; quand ils vous conseillent, ils ne songent qu'à leurs propres intérêts, & sont attentifs pour voir l'événement des conseils qu'ils vous ont donnés, & pour en profiter. L'amitié, l'empressement qu'ils vous témoignent, les caresses qu'ils vous font, tout cela vous doit être fort suspect. Si vous remontiez jusqu'à la source, & que

que vous puffiez développer les replis de leur cœur, vous découvririez aifément que leurs paroles ne s'accordent guères avec leurs intentions, & que leurs fentimens ne font pas tels qu'ils vous paroiffent. Les premieres réflexions d'un homme intéreffé qui donne confeil, n'ont que lui-même pour objet. Sans fe foucier fi l'affaire que vous lui propofez réuffira à votre avantage, ou non, il fonge premierement quelle utilité il en pourra retirer. Voilà ce qui ruine & ce qui détruit tous les fondemens de l'amitié; les perfonnes intéreffées n'en font nullement capables, toutes leurs intentions font mercénaires, comme Efope le fait affez voir dans le confeil que la Corneille donna à l'Aigle. Il femble d'abord qu'elle ne fongeoit qu'au profit de celui qui lui demandoit confeil; mais elle ne fongeoit en effet qu'à le tromper. Les perfonnes généreufes font plus aifément abufées, parce qu'elles fe défient moins des artifices de ceux qui abufent de leur crédulité, & qu'elles ne fongent point à fe garantir des piéges qu'on leur tend. Auffi voyons-nous que la crédulité de l'Aigle fut trompée, & que la Corneille fut tirer tout l'avantage du confeil intéreffé qu'elle lui donna.

Trop de crédulité nous abuse souvent ;
Quoique tout intérêt doive céder aux nôtres ;
En suivant quelquefois un conseil décevant,
On se nuit, & l'on fait les affaires des autres.



FABLE XII.



De l'Aigle & du Renard.

UNe Aigle & un Renard ayant fait ſociété enſemble, convinrent, pour ſerrer plus étroitement les nœuds de leur amitié, de demeurer l'un auprès de l'autre. L'Aigle choiſit un arbre fort élevé pour y faire ſon nid. Le Renard ſe creuſa une taniere au pied de l'arbre, &

il-y mit ses petits. Etant un jour sorti pour aller leur chercher la proie, l'Aigle pressée de la faim vint fondre sur les petits du Renard, dont elle fit faire curée à ses Aiglons. Le Renard étant de retour, & voyant la perfidie de sa voisine, fut moins attristé du malheur de ses petits, que du désespoir d'être hors d'état d'en tirer vengeance, parce qu'il ne pouvoit s'élever dans l'air pour poursuivre son ennemi. Se tenant donc à l'écart, il donnoit à l'Aigle mille imprécations, ne pouvant se venger autrement de sa perfidie. Peu de temps après, quelques-uns immolerent une chevre, qu'ils firent brûler dans un champ voisin. L'Aigle vint fondre dessus, & enleva une partie de la victime qu'elle porta dans son nid, avec quelques charbons ardens qui y mirent le feu. Le vent venant à souffler avec impétuosité, les aiglons qui n'avoient point encore de plumes, tomberent au pied de l'arbre. Le Renard y ac-

tourut ; & les dévora tous à la vue de l'Aigle.

SENS MORAL.

CEux qui violent les droits de l'amitié, portent tôt ou tard la peine de leur perfidie, & périssent enfin après avoir opprimé injustement les malheureux. Quoique l'Aigle soit un animal noble & fier, Esope le représente en cette Fable comme un perfide & un fourbe qui trompe le Renard avec lequel il avoit contracté une amitié très-étroite. Peut-être qu'Esope a voulu faire connoître sous ce symbole, l'extrême foiblesse des hommes, & de quoi ils sont capables quand ils se laissent aller à leur méchant naturel. Quelque vertueux qu'ils soient, il n'y a point de vices à quoi ils ne s'abandonnent, quand ils suivent le penchant qui les porte à l'injustice ; ils perdent dans un moment, par leurs désordres, toute la gloire qu'ils ont acquise par leurs vertus. Peut-être aussi qu'Esope a voulu montrer par cette Fable, qu'on n'est point obligé de garder les paroles qui ont été données aux méchans, ni les conventions que l'on a stipulées avec eux. Voilà pourquoi l'Aigle ne fit nulle difficulté de trahir le Renard & de lui ravir ses petits,

pour les faire dévorer par ses aiglons. S'il faut manquer de parole à l'homme de bien, ou au scélérat, quoique l'on soit obligé d'avoir de la bonne foi à l'égard de tout le monde, il semble toutefois que l'homme de bien se soucie moins de la perfidie de ceux qui le trompent, parce qu'il trouve des ressources dans sa propre vertu, & qu'il se console plus aisément des mauvais tours que les hommes lui jouent. L'homme de bien pour l'ordinaire est plus commode & plus traitable que le méchant; il prend en meilleure part les raisons qu'on lui apporte pour se justifier. Que si l'injure qu'on lui a faite ne peut s'excuser en aucune sorte, il modérera sa colere, & ne s'abandonnera point à son emportement. Au contraire les gens féroces supportent plus impatiemment les petits affronts qu'on leur fait, & cherchent toutes sortes de moyens pour satisfaire leur vengeance. Les grands courages aiment mieux tout sacrifier que de manquer à leur parole, & croyent que tromper c'est une lâcheté impardonnable. L'Histoire Romaine en fournit un bel exemple dans la conduite du sage Attilius, qui aima mieux s'exposer à une mort certaine, que de manquer à la promesse qu'il avoit faite à ses ennemis, quoique les Prêtres & les Magistrats de Rome l'en dispensassent avec

traïson. Ainsi on ne peut excuser l'Aigle d'avoir trompé un animal infidéle : elle devoit plutôt se résoudre à mourir de faim avec ses aiglons, que de commettre une lâcheté si noire envers son hôte & son ami, avec qui elle avoit contracté une société si étroite. Elle fut bientôt punie de sa perfidie ; le feu ayant pris au nid de l'Aigle, ses petits tomberent à terre, & furent dévorés par leur ennemi. Cette Fable doit apprendre aux perfides que ceux qui violent les droits de l'amitié, sont tôt ou tard punis de leur malice, & qu'ils tombent souvent entre les mains de leurs ennemis, qui leur font encore des outrages plus sanglans.

Malheur à toi, qui promets amitié
A celui que tu veux surprendre.
L'ami que tu trahis peut être sans pitié,
S'il trouve un jour à te le rendre.



FABLE XIII.



Du Corbeau & du Renard.

UN Corbeau s'étoit perché sur un arbre, pour manger un fromage qu'il tenoit en son bec. Un Renard qui l'apperçut, fut tenté de lui enlever cette proie. Pour y réussir & pour amuser le Corbeau, il commença à le louer de la beauté de son plumage. Le Renard voyant

voyant que le Corbeau prenoit goût à ſes louanges; c'eſt grand dommage, pourſuivit-il, que votre chant ne réponde pas à tant de rares qualités que vous avez. Le Corbeau voulant perſuader au Renard que ſon chant n'étoit pas déſagréable, ſe mit à chanter, & laiſſa tomber le fromage qu'il avoit au bec. C'eſt ce que le Renard attendoit. Il s'en ſaiſit incontinent, & le mangea aux yeux du Corbeau, qui demeura tout honteux de ſa ſottiſe, & de s'être laiſſé ſéduire par les fauſſes louanges du Renard.

SENS MORAL.

Les louanges que nos ennemis nous donnent, ſont autant de piéges qu'ils nous tendent pour nous tromper, & pour s'emparer de notre bien. La ſotte vanité du Corbeau peut ſervir d'exemple à une infinité de gens qui ſe laiſſent éblouir par les louanges qu'on leur donne. C'eſt la monnoie dont ſe ſervent les flatteurs pour en obtenir des graces. Les perſonnes vaines, à force de s'entendre flatter, croyent

mériter les louanges qu'on leur donne pour se moquer d'elles, ou par un esprit d'intérêt. Les flatteurs sont en quelque maniere plus dangereux & plus à craindre que des ennemis déclarés. Les reproches d'un ennemi font que l'on se tient sur ses gardes; mais les fausses louanges d'un flatteur inspirent de la présomption, & font accroire que l'on a effectivement toutes les vertus dont il nous loue. Si les hommes se connoissoient mieux, s'ils faisoient une étude plus sérieuse pour examiner leurs défauts, ils ne croiroient pas si aisément mériter toutes les louanges dont on les endort; mais ils ne se regardent que par leurs beaux côtés, & s'ils ont quelque mérite, ils se flattent d'être accomplis, & de n'avoir rien à se reprocher. Voilà pourquoi, quelque outrées que soient les louanges qu'on leur prodigue, ils croyent que c'est un juste tribut que l'on rend à leur vertu. Les flatteurs de profession ne craignent rien tant, sinon que les hommes se connoissent tels qu'ils sont; ainsi ils déguisent les vices sous le nom de quelques vertus. Ils cachent sous le nom de libéralité la prodigalité & la profusion. Les flatteurs ressemblent assez au Renard de la Fable, qui louoit le Corbeau de la beauté de son plumage. Il y à autant à s'étonner de la bêtise de ceux qui se laissent séduire par les louanges, que de l'effronterie des flatteurs qui louent

impudemment contre leur conſcience. C'eſt la foibleſſe ordinaire des Grands, d'être la dupe de tous ceux qui les approchent & qui ont beſoin de leur crédit. Ils ne s'apperçoivent pas que ceux qui leur prodiguent les louanges avec tant d'empreſſement, ont leur but, & ne ſongent qu'à leurs intérêts particuliers. Ce n'eſt point parce qu'on les aime ou qu'on les eſtime, qu'on les entoure & qu'on leur fait la cour; c'eſt que l'on eſpere de participer à leur faveur, & que l'on veut ſe prévaloir de la part que l'on a en leur confidence. Le crédit des Grands peut être très-utile; ainſi il eſt fort difficile de n'être pas mercénaire quand on les approche. Ils ſont rarement aimés, purement à cauſe de leur mérite perſonnel; les Courtiſans ne s'attachent à eux qu'à cauſe des bons offices qu'ils en eſperent; & s'ils les louent, ce n'eſt que pour les amuſer, ou pour les tromper, comme fit le Renard, qui ne flattoit le Corbeau que dans l'intention de lui faire tomber le fromage du bec.

Garde-toi du flatteur, dont le diſcours doré
Te donne, en te trompant, le nom d'incomparable.
Du monde dont il veut que tu ſois admiré,
Tu te crois l'ornement, & tu t'en rens la fable.

FABLE XIV.



Le Lion cassé de vieillesse.

LE Lion dans sa jeunesse abusant insolemment de sa force, & de l'ascendant qu'il avoit sur les autres animaux, se fit plusieurs ennemis. Quand ils le virent usé & affoibli par les années, ils résolurent de concert de tirer vengeance de ses cruautés, & de lui rendre la pareille.

Le Sanglier le meurtrissoit avec ses défenses ; le Taureau l'attaquoit avec ses cornes. Mais l'affront le plus sensible au Lion, étoient les coups de pied que l'Asne, le plus vil & le plus méprisable de ses ennemis, lui donnoit en lui insultant.

SENS MORAL.

CEux qui usent insolemment de leur bonne fortune, ne trouvent guères d'amis dans leurs disgraces. Le Lion pénétré de douleur, disoit en gémissant : ceux que j'ai désobligés autrefois me font maintenant tout le mal qu'ils peuvent, en se vengeant avec quelque sorte de raison ; mais ce qui me désespere, c'est que les autres à qui j'ai fait plaisir, au lieu de me rendre la pareille, me haïssent sans sujet. J'ai eu tort de me faire tant d'ennemis par de violens procédés, & de m'être confié si légerement à de faux amis. Ce vieux Lion étendu & languissant à l'entrée de sa caverne, représente la fin funeste des méchans, qui abusent de leur force ou de leur autorité, pour faire à tout le monde tout le mal qu'ils peuvent. Le Lion pendant sa jeunesse avoit dévoré une grande quantité d'animaux ; mais étant usé

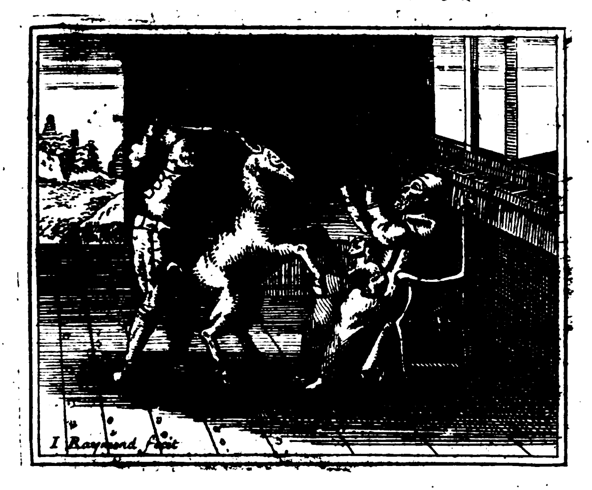
de vieilleſſe, il ne pouvoit plus ſe traîner pour aller à la chaſſe. C'eſt ainſi que ceux qui ont tiranniſé les Peuples, ſont expoſés aux inſultes quand leurs forces les abandonnent, ou que leur autorité eſt tombée. Il faut bien changer de langage, lorſqu'ils ſe voyent à la merci de leurs ennemis, qui prennent le temps pour ſe venger de tous les outrages qu'ils en ont reçu. Auſſi voyons-nous dans cette Fable qu'Eſope nous propoſe, que tous les animaux que le Lion avoit inſultés pendant ſa vie, l'inſultent à leur tour, lui font de ſanglans reproches, l'accablent de coups, dans un temps où il ne pouvoit réſiſter à leurs attaques, ni ſe venger des affronts qu'ils lui faiſoient. L'un lui redemande ſon pere qu'il a égorgé; l'autre ſa mere ou ſes enfans. Ce qui afflige davantage le Lion dans le malheureux état où il ſe trouve, c'eſt que ſes amis qui le voyent ſi miſérable, ne viennent point à ſon ſecours. Ils s'éloignent de lui & le fuyent, ſans ſe ſoucier des plaintes qu'il fait dans ſon infortune. Les hommes ſont en cela ſemblables aux animaux de la Fable. Ils abandonnent dans leurs diſgraces ceux qui leur ont rendu des ſervices eſſentiels pendant qu'ils étoient en faveur. Non-ſeulement nos amis nous tournent le dos quand nous leur devenons inutiles; c'eſt beau-

coup, s'ils ne se déclarent pas contre nous, & s'ils ne se jettent pas dans le parti de nos ennemis.

Dans quel triste état tu t'es mis !
Contre chacun dans ta jeunesse,
Hautain, impérieux, tu t'es cru tout permis;
On t'attaque dans la vieillesse;
Pour te défendre, où trouver des amis ?



FABLE XV.



De l'Asne & du Chien.

LE Chien flattoit son Maître, & le Maître y répondoit en le caressant de son côté. Ces caresses réciproques donnerent de la jalousie à l'Asne, qui étoit maltraité & battu de tous ceux de la maison. Ne sachant quelles mesures prendre pour soulager sa misere, il s'imagina que

le bonheur du Chien ne venoit que des caresses qu'il faisoit à son Maître, & que s'il le flattoit aussi de la même sorte, on le traiteroit comme le Chien, & qu'on le nourriroit de même de viandes délicates. Quelques jours après, l'Asne ayant trouvé son Maître endormi dans un fauteuil, voulut venir le flatter, & lui mit les deux pieds de devant sur les épaules, commençant à braire, pour le divertir par une mélodie si harmonieuse. Le Maître réveillé par ce bruit, appelle ses Valets, qui chargerent l'Asne de coups de bâton, pour le récompenser de sa civilité, & des caresses trop rudes qu'il avoit faites à son Maître.

SENS MORAL.

CE qui sied bien aux uns ne sied pas toujours aux autres. Les caresses que le Chien faisoit à son Maître, lui attiroient des caresses réciproques; mais celles de l'Asne ne lui attirerent que des coups de bâton, parce qu'elles étoient rudes, grossie-

res, mal assaisonnées, & convenables à la stupidité de son naturel. Ce que fit l'Asne pour avoir l'amitié de son Maître, ne lui valut que des coups, parce que cette maniere d'agir n'étoit nullement conforme à son génie pesant & grossier. La nature en formant les Animaux, leur a donné des qualités naturelles pour des fonctions différentes. Elle a communiqué aux Cerfs la vîtesse & l'agilité; aux Chameaux & aux Eléphans, la force. Le Chien se distingue des autres par la subtilité de son odorat; les Oiseaux se balancent dans les airs par le moyen de leurs aîles. Les animaux de la même espéce n'ont pas toutes leurs qualités naturelles également parfaites: aussi voyons-nous une prodigieuse différence entre les hommes, dont les uns paroissent à demi stupides; les autres au contraire ont un génie vif, subtil, élevé & capable de comprendre tout ce qu'il y a de plus difficile dans les sciences. Le grand secret est de s'appliquer aux choses à quoi l'instinct de la nature nous porte; car on ne réussit jamais bien quand on force son naturel, & que l'on se jette dans des occupations contraires à son génie. C'est ce qu'Esope a voulu nous représenter par les ridicules caresses que l'Asne fit à son Maître, & dont il fut si mal récompensé.

Tout le monde n'est pas du même caractere ;
Ce qui choque dans l'un, dans l'autre est excellent.
Veux-tu ne point avoir le chagrin de déplaire ?
Ne sors jamais de ton talent.



FABLE XVI.



Du Lion & du Rat.

UN Lion fatigué de la chaleur, & abattu de laſſitude, dormoit à l'ombre d'un arbre. Une troupe de Rats paſſa par le lieu où le Lion repoſoit; ils lui monterent ſur le corps pour ſe divertir. Le Lion ſe réveilla, étendit la patte, & ſe ſaiſit d'un Rat, qui ſe voyant pris ſans

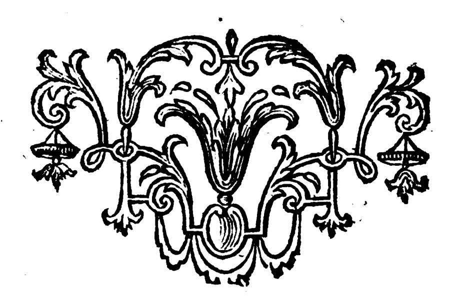
espérance d'échapper, se mit à demander pardon au Lion de son incivilité & de son audace, lui représentant qu'il n'étoit pas digne de sa colere. Le Lion touché de cette humble remontrance, lâcha son prisonnier, croyant que ç'eût été une action indigne de son courage, de tuer un animal si méprisable & si peu en état de se défendre. Il arriva que le Lion courant par la forêt, tomba dans les filets des chasseurs; il se mit à rugir de toute sa force, mais il lui fut impossible de se débarrasser. Le Rat reconnut aux rugissemens du Lion qu'il étoit pris. Il accourut pour le secourir, en reconnoissance de ce qu'il lui avoit sauvé la vie. En effet, il se mit à ronger les filets, & donna moyen au Lion de se développer & de se sauver.

SENS MORAL.

LEs plus Grands tirent quelquefois du ſecours de ceux qui paroiſſent moins en état de leur en donner. La reconnoiſſance du Rat envers le Lion eſt une ſage invention d'Eſope, pour nous donner à entendre que les Grands, en quelque élévation qu'ils ſoient, peuvent tirer du ſervice des perſonnes les moins conſidérables, & qu'ils ne font pas mal d'uſer envers eux de clémence, quand ils pourroient les opprimer : mais ils ne doivent point les ménager par des motifs bas & mercénaires, & dans l'eſpérance d'en recevoir des ſervices. Lorſque le Lion laiſſa aller le Rat, il ne devinoit pas qu'il dût un moment après lui ſauver la vie, en rongeant les filets dans leſquels il ſe voyoit enveloppé. Il y a pluſieurs hiſtoires de la reconnoiſſance des animaux envers les hommes. Un Eſclave d'un Seigneur Romain ſe voyant trop maltraité par ſon Maître, pour ſe délivrer de ſes perſécutions, s'enfuit dans des lieux déſerts. A peine eut-il fait quelques pas dans une vaſte ſolitude, qu'il vit venir vers lui un Lion, non pas en fureur ni rugiſſant, mais doux, ſoumis & flatteur, jettant des cris qui témoignoient

qu'il souffroit une douleur extrême. L'Esclave s'étant apperçu que ce Lion avoit l'une de ses pattes enflées, s'approche, lui prend le pied, & lui arrache une longue épine qui y étoit enfoncée. Le Lion, par reconnoissance de ce bon office, lui montra par des signes le lieu de sa caverne & l'y conduisit; il l'y nourrit longtemps de sa chasse. Il arriva par malheur que cet Esclave fut pris au bout de quelque temps & conduit à son Maître, qui le condamna, pour le punir de sa fuite, à être exposé aux bêtes farouches. Le même Lion à qui il avoit arraché l'épine du pied, lui fut amené pour le combattre. Il reconnut son bienfaiteur, & bien loin de se mettre en état de le dévorer, il se prosterna à ses pieds, le flattant de la queue & lui faisant mille caresses. Tout le Peuple étonné de ce spectacle, fut ravi d'admiration quand l'Esclave eut raconté son aventure. Pour récompense, la vie & la liberté lui furent accordées tout d'une voix: on fit plus; car il fut ordonné que le Lion & l'Esclave seroient nourris aux dépens du Public. Le Lion suivoit son Maître dans les rues de Rome, comme auroit fait l'animal le plus apprivoisé.

N'examine point la perſonne ;
Ne ſonge qu'au plaiſir d'un ſervice rendu:
On reçoit à ſon tour ſouvent plus qu'on ne donne ;
Et rarement un bienfait eſt perdu.



FABLE

FABLE XVII.



Du Milan malade.

LE Milan ſe voyant réduit à l'extrémité, & n'eſpérant plus de guérir par la force des remedes, conjura ſa mere d'aller prier les Dieux de lui rendre la ſanté. Mon fils, lui répondit-elle, ce ſeroit en vain que tu attendrois du ſecours du côté des Dieux, après avoir profa-

né si souvent leurs Autels, & les Sacrifices qu'on leur offroit.

SENS MORAL.

CEux qui ont toujours vécu dans le désordre & dans le crime, ne doivent guère espérer que Dieu les regarde d'un œil favorable quand ils sont réduits à la derniere extrémité. Ce n'est pas un sincere repentir de leurs crimes qui leur arrache les regrets qu'ils font paroître; c'est l'horreur du péril où ils se trouvent, & la nécessité indispensable de sortir de la vie. La mere du Milan lui reproche sa mauvaise vie, & lui représente avec beaucoup de sagesse qu'il ne doit guère attendre de secours de la part des Dieux, après les avoir offensés mille fois en profanant leurs Sacrifices. Cette Fable doit faire connoître à ceux qui passent toute leur vie dans la licence, & qui s'abandonnent aveuglément à toutes leurs passions, différant à changer d'état quand ils seront aux derniers abois, qu'ils se mécomptent s'ils esperent de faire une heureuse fin. Dieu n'est pas toujours disposé à nous entendre & à nous accorder ses graces, si nous ne nous en rendons di-

gnes par nos bonnes mœurs, & par la régularité de notre conduite.

Aprés s'être plongé tant de fois dans le crime ;
Tes maux te font du Ciel implorer le secours.
Il n'est plus temps, tu t'es creusé l'abîme
Qui te saisit d'horreur au dernier de tes jours.



FABLE XVIII.



De l'Hirondelle & des autres Oiseaux.

LOrſque la ſaiſon de ſemer le lin fut venue, l'Hirondelle voulut perſuader aux autres Oiſeaux de faire tous leurs efforts pour s'oppoſer à cette ſemaille, qui devoit leur être ſi funeſte. Les autres Oiſeaux ſe moquerent de ſes conſeils, lui diſant

qu'elle s'allarmoit mal-à-propos. Quand le lin fut prêt à ſortir de terre, elle leur conſeilla de l'arracher; ils n'en voulurent rien faire, & ne s'inquiéterent nullement de ſes avis. Lorſque l'Hirondelle vit que le lin commençoit à mûrir, elle les exhorta à piller les bleds; mais ils ne s'en mirent pas en peine. L'Hirondelle voyant que ſes remontrances étoient inutiles, ſe ſépara des autres Oiſeaux, & rechercha le commerce des hommes avec qui elle fit amitié. Depuis ce temps-là elle habite dans les maiſons, elle y fait ſon nid, on l'y laiſſe vivre en repos, & l'on ſe ſert du lin pour faire des filets, & pour tendre des piéges aux autres Oiſeaux.

SENS MORAL.

IL faut toujours recevoir en bonne part les ſages avis qu'on nous donne, & en profiter. Les remontrances que l'Hirondelle fit aux autres Oiſeaux, ſont le ſymbole des bons conſeils que nous donnent les perſonnes bien intentionnées; mais il arri-

ve aſſez ſouvent que l'on imite l'imprudence des Oiſeaux qui ne firent que ſe moquer des bons conſeils de l'Hirondelle, & qui lui reprocherent ſon excès de prévoyance. La Prophéteſſe Caſſandre ne fut pas mieux écoutée, lorſqu'elle avertit les Troyens que leur Ville ſeroit entierement détruite, s'ils ne rendoient aux Grecs Helene, que l'on redemandoit avec une armée formidable. Les Troyens eurent tout le loiſir de ſe repentir de leur incrédulité; mais ils n'ajouterent foi aux prophéties de Caſſandre, que lorſqu'ils virent le feu dans leur Ville, & leur Empire détruit. On voit ſouvent arriver de grands malheurs parmi les hommes par le mépris qu'ils font des ſages conſeils des perſonnes éclairées. C'eſt ſouvent par orgueil que nous mépriſons ceux qui nous donnent des avis ſalutaires, parce que nous préférons nos lumieres à celles des autres. C'eſt quelquefois auſſi faute de réflexion, ou pour ne pas connoître le péril où l'on s'engage, & le malheur dont on eſt menacé. Les uns négligent par bêtiſe & par ſtupidité, les conſeils qu'on leur donne. D'autres le font par de fauſſes impreſſions qu'ils ont conçues contre ceux qui les conſeillent. C'eſt ſans doute un grand malheur de n'écouter pas les remontrances de nos amis, qui nous re-

présentent charitablement le tort que nous nous faisons par notre mauvaise conduite. Nous sommes toujours les derniers à savoir les bruits qui courent à notre désavantage. Nos amis sont assez lâches pour n'oser nous en avertir, de peur de nous chagriner, ou de peur que nous ne recevions pas leurs avis en bonne part, & que nous ne les ayons pour suspects. C'est ce qu'Esope a fort bien représenté dans la Fable de l'Hirondelle & des autres Oiseaux, qui se moquerent de tout ce qu'elle put leur dire ; mais la sage Hirondelle les abandonna, & changea de parti pour se mettre en sureté. Ceux qui nous donnent de bons conseils, s'éloignent de nous quand nous les méprisons, & ils nous abandonnent à notre mauvaise conduite.

Aime ceux dont les cœurs jamais ne se déguisent ;
A leurs conseils si tu n'es pas soumis,
Tu fais mal, & perds des amis.
Malheur à ceux qui les méprisent.



FABLE XIX.



Des Grenouilles & de leur Roi.

LEs Grenouilles jouiſſant d'une parfaite liberté, prierent Jupiter de leur donner un Roi pour les gouverner; mais Jupiter ſe moqua d'une demande ſi ridicule. Les Grenouilles ne ſe rebuterent point de ce refus, elles ſolliciterent Jupiter avec plus d'empreſſement; il ſe ren-

dit,

dit à leur importunité; il jetta dans leur étang une grosse souche de bois qui fit trembler tout le marais, par le bruit qu'elle fit en tombant. Les Grenouilles épouvantées gardoient le silence sans oser paroître; elles aborderent cependant ce nouveau Prince pour le saluer & pour lui faire leur cour. Quand la crainte fut entierement dissipée, elles s'apprivoiserent tellement, qu'elles se mirent toutes à sauter sur le dos de leur Roi, & à se moquer de lui, disant qu'il n'avoit ni mouvement, ni esprit. Elles ne purent se résoudre à recevoir cette souche pour leur Roi: elles retournerent donc vers Jupiter pour le prier de leur en donner un autre qui eût plus de mérite. Jupiter écouta la priere des Grenouilles, & leur donna pour les gouverner une Cigogne. Ce nouveau Roi se promenant sur les bords de leurs marais, pour leur faire montre de son courage, en dévora autant qu'il en trouva à sa

bienséance. Les Grenouilles allarmées de ce mauvais traitement, présenterent une nouvelle plainte à Jupiter, qui ne voulut point entendre parler de cette affaire. Depuis ce temps-là elles ont toujours continué à se plaindre & à murmurer ; car vers le soir, lorsque la Cigogne se retire, les Grenouilles sortent de leurs marais, en exprimant dans leur croacement une espéce de plainte ; mais Jupiter est toujours demeuré inflexible, & n'a jamais voulu les affranchir de l'oppression où elles gémissent depuis tant d'années, en punition de ce qu'elles n'avoient pu souffrir un Roi pacifique.

SENS MORAL.

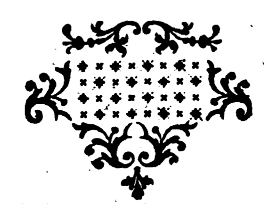
QUand on est à son aise, il faut s'y tenir, & ne pas témoigner de l'empressement pour changer d'état. Les Grenouilles firent trois fausses démarches dont elles eurent tout le loisir de se repentir dans la suite. Leur premiere faute fut de demander un Roi, dans un temps où elles jouis-

soient d'une parfaite liberté. La seconde, de ne s'être pas contentées du premier Roi que Jupiter leur envoya. La troisiéme, de n'avoir pu s'accommoder du second. Esope a voulu dans cette Fable se moquer de la bisarrerie des hommes, qui ne pouvant se contenir dans une douce liberté, font tant par leurs remuemens, qu'ils tombent enfin sous une dure servitude. L'avarice a été la premiere & la principale cause de ce malheur: car les hommes, pour régler leurs différends & les limites de leurs héritages, eurent recours à des Arbitres, qui se prévalurent du pouvoir qu'on leur avoit donné. On ne les choisit d'abord que pour contenir le Peuple, & pour l'obliger à observer les Loix; mais cette prééminence & cette espéce d'autorité les flatta; ils s'y accoutumerent si bien, qu'ils employerent la ruse, l'artifice, la violence & toutes sortes d'efforts pour s'y maintenir. C'est alors qu'ils commencerent à bâtir des maisons plus fortes, à marcher entourés de Gardes pour leur sureté, à prendre des précautions pour faire passer leur autorité à leurs enfans, comme un droit héréditaire. Ils voulurent aussi, pour se faire distinguer, prendre des marques d'honneur proportionnées à leur dignité, avec le titre spécieux de Souverains. Quand ils eurent fait toutes ces démarches, ils firent des Loix conve-

nables à leurs intérêts, & pour contenir le Peuple dans la sujétion. C'est par ces moyens que les hommes se sont ouvert les chemins à la domination, & qu'ils ont réduit le Peuple à la servitude. La seconde faute qu'Esope fait remarquer dans l'empressement des Grenouilles pour avoir un Roi, est le peu de cas qu'elles firent du premier que Jupiter leur envoya. Il veut donner à entendre par là aux hommes, qu'ils doivent se contenter du Prince que Dieu leur donne pour les gouverner, & qu'ils sont obligés de l'honorer, de le servir, de lui donner tous les secours nécessaires dans les besoins de l'Etat, quand même il n'auroit pas tout le mérite personnel, ni toutes les qualités que l'on pourroit désirer dans un Monarque. Les plaintes que les Grenouilles firent de leur second Roi, qui les traitoit inhumainement, est une figure naturelle de l'inconstance des hommes, qui ne sont jamais contents, dans quelque état que la Providence les ait fait naître; ils se persuadent faussement que le sort des autres est toujours bien plus heureux que le leur. Voilà pourquoi il faut remuer tant de ressorts pour changer de condition, & pour obtenir de certains emplois qui les dégoûtent dès le moment qu'ils les possedent. C'est encore par cette inconstance qu'ils se dégoûtent du gouvernement sous lequel ils

ſont aſſujettis, & du Prince qui les conduit, & ils ſe laiſſent fauſſement perſuader qu'ils ſeroient bien plus heureux ſi l'on changeoit toutes les Loix de l'Etat pour leur en donner de nouvelles. Que des gens ſi inquiets apprennent par l'exemple des Grenouilles, qu'il eſt dangereux de rien innover dans l'ordre d'un Etat, & que l'on eſt ſouvent plus malheureux en changeant de Maître.

Que l'homme à ſes déſirs follement s'abandonne ;
Dès qu'il a ce qu'il veut, il l'oſe négliger.
Tenez-vous à ce qu'on vous donne ;
Vous pourrez avoir pis, ſi vous voulez changer.



FABLE XX.



Des Colombes & du Faucon leur Roi.

LEs Colombes se voyant hors d'état de résister aux attaques & aux insultes du Milan, qui leur faisoit la guerre à toute outrance, résolurent de se mettre sous la protection du Faucon, & de l'élire pour leur Souverain, afin de l'engager

dans leurs intérêts, & de l'oppoſer au Milan. Mais elles ſe repentirent bientôt du choix qu'elles venoient de faire : car ce nouveau Roi les traitoit comme un ennemi déclaré. Il les mettoit en piéces & les dévoroit, ſans qu'elles puſſent ſe délivrer de ſes violences. Alors les Colombes pleines de douleur & de déſeſpoir, diſoient qu'il leur eût été plus avantageux de ſouffrir la guerre & les fureurs du Milan, que la tyrannie du Faucon.

SENS MORAL.

C'Eſt une grande imprudence de ſe livrer au pouvoir d'un ennemi puiſſant & ſans probité. Les Colombes firent aſſez paroître leur ingénuité, ou plutôt leur bêtiſe, lorſqu'elles choiſirent le Faucon pour Roi, & pour les protéger contre les attaques du Milan. Elles ne furent pas long-temps ſans ſe repentir de s'être miſes à la merci d'un Roi plus cruel que leur ennemi. C'eſt la faute où tombent ſouvent ceux qui veulent ſe choiſir un Chef, ſans le connoître parfaite-

ment ; ils ſe laiſſent tromper par de ſpécieuſes apparences d'une fauſſe probité. Les perſonnes ambitieuſes qui veulent s'élever aux premieres charges de l'Etat, ont grand ſoin de ſe contrefaire & de cacher leurs vices, juſqu'à ce qu'elles ayent obtenu les dignités qu'elles ſouhaitoient avec tant d'ardeur. Alors elles ſe laiſſent connoître telles qu'elles ſont, & ne prennent plus le ſoin de ſe maſquer. La premiere fin que l'on s'eſt propoſée dans l'établiſſement des Rois, a été de contenir le Peuple qui ſe ſeroit échappé ; car les hommes n'auroient jamais beſoin de Maîtres, s'ils vouloient toujours être vertueux, & remplir tous les devoirs de leur état. Mais comme leur vertu eſt foible & chancelante, ils ont beſoin d'être retenus par le frein des Loix, & par le reſpect qu'ils ont pour un Supérieur. Ce qu'ils doivent éviter, quand ils choiſiſſent eux-mêmes leurs Maîtres, c'eſt de tomber dans l'égarement des Colombes, qui firent choix de leur plus grand ennemi pour les gouverner ; c'eſt une faute irréparable, & dont les ſuites ne peuvent être que très-funeſtes. Les Agrigentins, Peuples de Sicile, firent à peu près la même faute que les Colombes, lorſqu'ils ſe mirent ſous la domination de Phalaris, le plus farouche & le plus cruel de tous les hommes. Ils ne furent pas longtemps ſans ſe repentir de leur imprudence ;

car ce brutal fit périr par d'horribles supplices tous les gens de bien de son Etat, & le remplit de brigands & d'assassins. Les Peuples qui ont le droit d'élection, doivent bien prendre garde à ne pas choisir des Rois vicieux & dépravés, qui regardent leurs Sujets comme leurs Esclaves, au lieu de les regarder comme leurs Enfans. Sans s'inquiéter du bien public, ils ne se soucient que de leurs intérêts particuliers, & traitent leurs Sujets à la derniere rigueur, comme fit le Faucon, qui dévoroit les Colombes pour s'en nourrir.

Quel aveuglement est le nôtre!

Opprimés, nous prenons un Tyran pour appui.

Quel fruit en tirons-nous? Trouble, misere, ennui;

Nous fuyons un abysme, & tombons dans un autre.



FABLE XXI.



D'un Chien & d'un Voleur.

UN Voleur entra furtivement de nuit dans une maiſon pour la voler, & offrit un pain au Chien qui la gardoit, voulant l'empêcher d'aboyer, en l'amuſant à manger ce pain. Mais ce fidele gardien le refuſa, & lui dit : Malheureux, je connois ton intention. Tu veux m'empêcher

d'aboyer, pour voler avec plus de liberté le bien de mon Maître; mais je me garantirai de ta tromperie, & je n'accepterai point tes présens. Alors le Chien se mit à aboyer avec tant de violence, que tous les domestiques de la maison se réveillerent au bruit qu'il fit, & donnerent la chasse au Voleur.

SENS MORAL.

LEs présens des ennemis & des méchans sont toujours suspects, & l'on doit rarement les accepter. La fidélité du Chien qu'Esope représente en cette Fable, est une bonne instruction pour nous apprendre avec quelle réserve il faut recevoir les présens. Sur tout les domestiques ne doivent pas s'émanciper à prendre des présens de toutes sortes de personnes; car c'est un piége qu'on leur tend pour les séduire, & pour apprendre les secrets de leurs Maîtres. On ne voit guère de gens assez désintéressés & assez libéraux pour faire de grands présens sans espérance de quelque retour. Les personnes les plus fidelles & les plus généreuses ne sont pas toujours à l'épreuve de cette

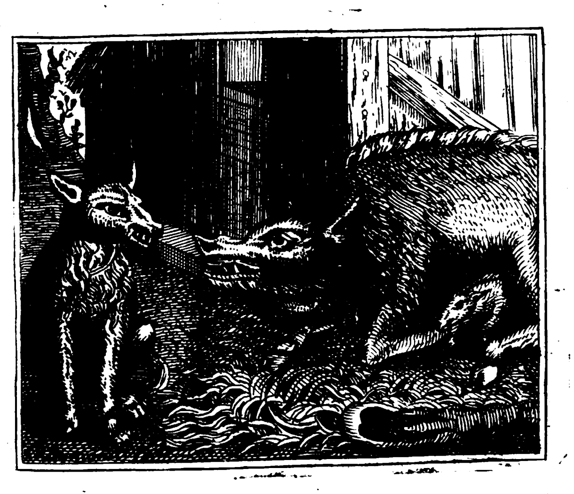
tentation, & font de grandes fautes contre leur devoir, quand elles se sont laissé corrompre. La trahison est l'un des vices les plus noirs & les plus infâmes, sur tout celle des domestiques à l'égard de leurs Maîtres, parce qu'ils se confient en eux, & qu'ils ne peuvent pas toujours leur dérober la connoissance de leurs secrets & de leurs affaires les plus importantes. C'est pour cela que les Loix ont ordonné des peines très-rigoureuses contre les traîtres de cette nature. On a naturellement du mépris & de l'horreur pour les traîtres. Ceux même qui profitent de leurs trahisons, les regardent avec indignation, & s'en défient toujours; car ceux qui trahissent leurs Maîtres ou leurs Souverains, pourront bien trahir des personnes qui ne leur touchent pas de si près. Ceux qui gardent ou qui défendent des Places pour leurs Princes, ne peuvent jamais se disculper devant le Public, s'ils les livrent par trahison aux ennemis, ou s'ils sont assez lâches pour ne se pas défendre autant qu'ils le peuvent raisonnablement. Les présens ont corrompu de tout temps la fidélité des hommes les plus généreux, & qui paroissoient les plus attachés à leur devoir. Ceux qui avoient résisté aux plus grands périls dans la chaleur de la guerre, n'ont pu se défendre contre l'appas des

richesses dont on les a flattés. C'est ce qui a fait dire à un grand Prince, qu'il n'y avoit point de Place imprenable, si l'on pouvoit y faire entrer une grande quantité d'or. Il faut avoir beaucoup de vertu & de générosité, pour se défendre contre de grandes largesses. Esope explique encore un autre point de morale fort important dans la Fable du Voleur & du Chien; c'est qu'il faut user de grandes précautions pour discerner les faux amis & les flatteurs, d'avec les amis véritables. Il faut d'abord examiner le génie & le caractere de ceux qui nous offrent des présens, pour connoître si leurs intentions sont sinceres & désintéressées. Il faut encore se tenir en garde contre ceux qui nous flattent, & qui nous font plus de caresses qu'ils n'avoient accoutumé de nous en faire: car c'est un signe presqu'infaillible, ou qu'ils nous ont déja trompés, ou qu'ils songent à nous tromper. Leurs complimens, leurs offres de services, sont autant de piéges qu'ils nous tendent, pour corrompre notre vertu & notre fidélité.

Tu dois te défier des présens qu'on te fait ;
Crains-y d'un ennemi le secret artifice :
Il médite quelque forfait,
Et cherche à t'en rendre complice.



FABLE XXII.



Du Loup & de la Truie.

LA Truie étant prête de mettre bas ses Cochons, fut visitée par le Loup, qui lui offrit de la servir & de la soulager dans le travail où elle étoit, & d'avoir un soin tout particulier de sa portée. La Truie allarmée de la présence d'un ennemi si redoutable, lui répondit

qu'elle le remercioit de ses offres ; qu'elle n'avoit nullement besoin de son ministere, & que le plus grand service qu'il pouvoit lui rendre étoit de s'éloigner d'elle le plus promptement qu'il pourroit, & de la laisser en repos, elle & ses petits.

SENS MORAL.

Le commerce des méchans est toujours suspect aux gens de bien. La Truie, dans l'embarras où elle étoit, ne put se résoudre à accepter les offres de services du Loup, quelque besoin qu'elle en eût; au contraire elle le pria de se retirer. Esope a voulu nous donner à entendre par cette Fable, qu'il faut rompre tout commerce avec les méchans, quand même on pourroit en retirer de grands avantages. Les honnêtes gens ne peuvent guère vivre en familiarité avec des gens vicieux & décriés, sans perdre un peu de leur réputation, parce qu'on est porté naturellement à croire que les hommes ressemblent à ceux qu'ils fréquentent. En effet, la sympathie d'humeur & d'inclination est, pour ainsi dire, l'ame & le lien du commerce. Il faut se donner de garde des avis qui nous sont pro-posés

posés par des gens dont la probité est suspecte ; car quoiqu'ils paroissent nous être affectionnés & entrer dans nos intérêts, ils ont pour l'ordinaire quelque intention détournée qu'on ne connoît pas, & ils ne songent qu'à retirer tout l'avantage des bons avis qu'ils nous donnent, & des offres de services qu'ils nous font. C'est ce que le sage Esope a parfaitement bien représenté dans la conduite du Loup à l'égard de la Truie ; car dans les offres de services qu'il lui faisoit, il ne songeoit qu'à dévorer ses petits, au lieu de penser de bonne foi à leur conservation, comme il tâchoit faussement de le faire entendre à la Truie. Nous ne devons pas nous savoir trop bon gré des discours obligeans que des gens vicieux tiennent de nous ; c'est souvent un piége délicat qu'ils nous tendent pour s'insinuer dans notre amitié ; car on ne peut guère se défendre de s'affectionner à ceux qui disent du bien de nous, ou qui s'offrent à nous en faire. Mais il faut refuser les faveurs des méchans, de quelque espéce qu'elles puissent être. Le plus court est de rompre avec eux tout commerce, & de les prier de se retirer, comme la Truie pria le Loup de s'éloigner d'elle.

Quelque empressé pour vous qu'un scélérat vous semble,
Fuyez-en le commerce, il n'est utile à rien.
On confond avec lui souvent l'homme de bien;
Quand ils ont habitude ensemble.



FABLE XXIII.



De l'accouchement d'une Montagne.

IL courut autrefois un bruit, qu'une Montagne devoit enfanter. En effet elle pouſſoit des cris épouvantables, qui ſembloient menacer le monde de quelque grand prodige. Tout le Peuple étonné de ce bruit, ſe rendit en foule au pied de la Montagne, pour voir à quoi abou-

tiroit tout ce fracas. On se préparoit déja à voir sortir un Monstre horrible des entrailles de la Montagne; mais après avoir long-temps attendu avec une grande impatience, on vit enfin sortir un Rat de son sein. Ce spectacle excita la risée de tous les assistans.

SENS MORAL.

ON se rend ridicule par des promesses magnifiques qui n'aboutissent à rien. Les personnes hautaines ont accoutumé d'éblouir ceux qui les hantent par de grandes promesses, pour les engager plus fortement dans leurs intérêts, ou pour contenter leur vanité. Il ne faut jamais promettre ce que l'on n'est pas en état de donner. Il y a des gens qu'on ne connoît point, & qui se font valoir par des promesses chimériques. On croiroit, à les entendre, qu'ils gouvernent tout le Royaume; ils étourdissent le monde par le bruit de leur faveur. Ceux qui ne jugent que par les apparences, se laissent séduire par cet appas; mais les autres qui les connoissent à fond, ou qui ont déja été trompés, savent à

quoi s'en tenir. Il faut regarder sur le même pied certains fanfarons qui font de grandes menaces, dont peu de gens se mettent en peine, à cause qu'on les connoît. L'intention d'Esope en cette Fable a été principalement de faire voir la vanité de la plupart des entreprises des hommes; il les compare ingénieusement à la grossesse des montagnes qui n'enfantent qu'une souris. En effet, ces vastes projets des plus grands hommes, ces desseins si bien concertés, ces mesures prises avec tant de justesse, n'aboutissent à rien le plus souvent; ou s'ils viennent à bout de leurs entreprises, ils se relâchent après l'exécution, & flétrissent, par le désordre de leur conduite, la gloire qu'ils avoient acquise par leurs belles actions. Ces superbes Bâtimens, ces Mausolées magnifiques, ces Colosses prodigieux, & une infinité de rares ouvrages que l'on croit immortels, ont à peu près le même sort que la gloire des Conquérans. Le temps, à qui rien ne résiste, ruine enfin tout ce qu'il y a de plus beau & de plus parfait dans les ouvrages de la Nature & de l'Art. Démocrite, après avoir reconnu le ridicule des desseins ambitieux des hommes, rioit sans cesse de la vanité de leurs projets. Combien se donnent-ils de mouvemens, combien de sang répandent-ils pour contenter leur vani-

té, & pour mériter le nom de Conquérans! Si l'Histoire ne nous trompe point, Xerxès, Roi de Perse, ramassa plus d'un million d'hommes, pour désoler & pour envahir la Grece; mais ces grands préparatifs, au lieu de le couvrir de gloire, le couvrirent de honte. L'on pourroit avec quelque raison comparer ce Prince à la Montagne qui n'enfante qu'une Souris.

Monte aux plus grands honneurs, enchaîne la
Fortune;
Fais qu'aucun n'ait un sort si brillant que le tien.
Tu descends dans la tombe, à tous elle est commune.
Là, de tes grands projets que te reste-t-il? Rien.



FABLE XXIV.



D'un vieux Chien & de ſon Maître.

UN Chaſſeur pourſuivant un Cerf, encourageoit ſon Chien à courir avec plus de vîteſſe; mais ce Chien appeſanti par la vieilleſſe, n'avoit plus la même légereté qu'il avoit eue autrefois. Son Maître, bien éloigné de le careſſer, le chargeoit de coups de bâton. Ce mauvais trai-

tement obligea le Chien à se plaindre de son Maître, & à lui remontrer qu'il lui avoit toujours rendu tous les services qu'il avoit pu durant ses jeunes années, & que s'il lui en rendoit moins alors, ce n'étoit pas qu'il manquât d'affection pour lui, mais parce que la vieillesse l'en empêchoit. Le Chien lui représenta encore qu'il devoit le traiter avec plus de douceur, afin qu'on crût dans le monde qu'il lui tenoit compte de ses services passés, en un temps où il étoit hors d'état de le servir avec la même ardeur.

SENS MORAL.

LEs grands Seigneurs ne considerent les gens que par rapport aux services qu'ils en attendent, & ne leur tiennent pas grand compte de ceux qu'ils leur ont rendus. Ces gens-là devroient venir s'instruire à l'école du Chien, qui a raison d'accuser son Maître d'ingratitude. Ce pauvre animal cassé de vieillesse, ne pouvoit plus chasser avec la même ardeur qu'il avoit fait

autrefois;

autrefois ; & quoiqu'il n'y eût point en cela de sa faute, cependant son Maître le méprisoit à cause de son inutilité, & ajoutoit, par un surcroît d'ingratitude, les mauvais traitemens aux mépris. C'est la destinée de la plupart des hommes, quand la vieillesse les met hors d'état de rendre service aux Grands, pour lesquels ils se sont sacrifiés pendant toute leur vie. Les Grands sont naturellement ingrats, les bienfaits ne les touchent que médiocrement; quoiqu'on soit attentif à épier toutes les occasions de les obliger, ils n'en ont pas plus de reconnoissance, parce qu'ils sont persuadés que tous les services qu'on leur rend leur sont dûs, & que ces services sont même bien au-dessous de ce qu'ils méritent. Voilà ce qui est cause que tout ce que l'on fait pour eux ne les touche guère. L'un des plus affligeans maux de ceux qui ont vieilli au service des Grands, est de voir le mépris que l'on fait d'eux ; on les regarde comme des gens incommodes & fâcheux, après qu'on a reçu d'eux toutes sortes de devoirs pendant leur jeunesse. Ce seroit là le temps de les récompenser de leurs travaux, & de leur procurer du repos sur leurs vieux jours ; mais on veut les pousser à bout, pour les obliger à se retirer. On voit assez souvent dans les Républiques, que les personnes les plus considérables sont négligées quand elles ne peu-

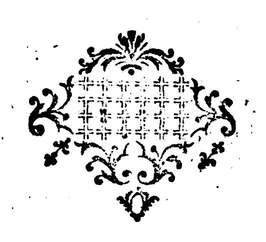
vent plus ſervir l'Etat. Pluſieurs grands Hommes ont été bannis pour de légers ſoupçons, après avoir rendu d'importans ſervices. On connoît par là que l'ingratitude a régné de tout temps ; il n'y a guère d'apparence que les hommes ſe guériſſent jamais de ce vice.

Etes-vous en pouvoir, chacun pour vous s'empreſſe.

On vous cherche, on vous rend cent devoirs ſuperflus.

Quand ce temps eſt paſſé, votre mérite ceſſe.

Vous ne pouvez plus rien, on ne vous connoît plus.



FABLE XXV.



Le bruit des Arbres battus d'un vent impétueux.

LE bruit des arbres battus d'un vent impétueux épouvanta tellement les Lievres, qu'ils se mirent tous à fuir avec vîtesse, sans savoir où ils alloient dans leur fuite. Ils trouverent un Marais qui les empêcha de passer outre. Les Gre-

nouilles saisies de crainte s'y précipiterent incontinent pour se cacher. Au moment que la peur alloit faire jetter les Lievres dans l'Etang, l'un des plus vieux de la troupe les arrêta, en leur représentant qu'ils avoient pris l'allarme mal-à-propos, à cause du bruit du vent & des feuilles. Nous ne sommes pas les seuls qui craignions, continua-t-il, puisque nous avons fait peur aux Grenouilles.

SENS MORAL.

Les lâches se laissent souvent emporter à la peur, quoiqu'ils n'ayent rien à craindre. La ridicule crainte des Lievres qui résolurent de se précipiter dans un Etang, parce que l'agitation des feuilles les avoit épouvantés, est une image naturelle de ce qui se passe dans le cœur des lâches, qui se laissent souvent troubler par des terreurs paniques sans aucun sujet, & qui tombent dans des maux réels, pour en éviter d'imaginaires. Esope fait parler le plus ancien & le plus sage des Lievres à ses

Compagnons, pour leur repréſenter qu'ils avoient tort de s'abandonner ſi légerement à la crainte, ſans examiner s'ils devoient fuir comme ils faiſoient avec tant de précipitation, quoiqu'ils ne fuſſent pourſuivis d'aucun ennemi. Il leur dit encore, pour les conſoler dans leur infortune, qu'ils n'étoient pas les plus malheureux ni les plus timides des animaux, puiſque les Grenouilles fuyoient devant eux, & qu'elles s'étoient précipitées dans leur marais à l'approche des Lievres. Cet exemple doit apprendre à ceux qui murmurent de leurs peines, qu'il y en a encore de plus infortunés, & que quelques maux que l'on endure, il y en a encore qui en ſouffrent de plus cruels. Ainſi, en quelque état qu'on ſe trouve, on a plus de ſujet de s'applaudir que de murmurer, en comparant ſa condition avec celle des autres.

Que notre cœur eſt foible ! Il ne faut pour l'abattre,
Que d'un foible revers ſentir les premiers coups.
Mille autres ont des maux plus fâcheux à combattre.
Regardons-les, ils ſont plus à plaindre que nous.

FABLE XXVI.



D'un Chevreau & d'un Loup.

UNe Chevre ſortit de ſon Etable pour aller paître, recommandant très-expreſſément à ſon Chevreau de n'ouvrir la porte à perſonne durant ſon abſence. A peine étoit-elle ſortie, qu'un Loup vint heurter à la porte de l'Etable, contrefaiſant la voix de la Chevre, &

il commanda au Chevreau de lui ouvrir. Cet animal profitant des leçons de sa mere, regarda par une ouverture, & reconnut le Loup. Je n'ouvrirai point, lui répliqua-t-il; car quoique tu contrefasse la voix d'une Chevre, je vois bien à ta figure que tu es un Loup, & que tu ne cherches qu'à me dévorer.

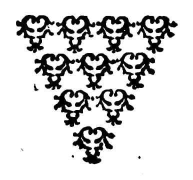
SENS MORAL.

ON se trouve toujours bien de suivre les conseils des personnes sages, & de se régler sur leurs bons avis. La déférence que le Chevreau eut pour sa mere, fut bien récompensée. Elle lui défendit expressément d'ouvrir à qui que ce fût la porte de son Etable, jusqu'à ce qu'elle fût de retour. Cette précaution sauva la vie du Chevreau; car la Chevre ne fut pas plutôt partie, qu'un Loup parut, dans le dessein de dévorer le Chevreau, qui se souvenant de la défense de sa mere, refusa constamment d'ouvrir la porte, quoique le Loup artificieux contrefît la voix de la Chevre. Le Chevreau s'avisa de regarder par une fente, & il reconnut la

tromperie de ſon ennemi. Cette Fable eſt une bonne inſtruction pour apprendre aux jeunes gens qu'ils doivent avoir de la déférence pour les conſeils des Anciens. Le moyen le plus infaillible pour ne point faire de fautes conſidérables, eſt de ſe regler ſur l'avis des ſages; mais ce qui fait que l'on profite ſi peu des lumieres des autres, c'eſt qu'on ne leur demande pas des conſeils avec une intention ſincere d'en profiter. On veut qu'ils approuvent les réſolutions que nous avons priſes, & dont nous leur cachons le ſecret avec de grandes précautions. Les jeunes gens ont aſſez bonne opinion d'eux-mêmes, pour croire qu'ils peuvent ſe paſſer des conſeils des Anciens. Ils dédaignent quelquefois de ſuivre les remontrances de ceux qui leur ont donné la vie. La préſomption leur fait accroire qu'ils peuvent aiſément ſe paſſer des conſeils de tout le monde, & qu'ils ont en partage autant de bon ſens que les hommes les plus accomplis. Ils veulent regler la conduite des autres ſur la leur, & ils n'approuvent que ce qui eſt conforme à leurs ſentimens. Ces préjugés ſont dans les jeunes gens un effet de la chaleur du ſang qui les empêche de réfléchir & de raiſonner, & du peu d'uſage qu'ils ont des affaires du monde. Mais les vieillards dont le ſang eſt plus raſſis, raiſonnent avec plus de patience & plus de

maturité sur les divers événemens de la vie, outre qu'ils ont eu le temps de faire des réflexions & des expériences sur les artifices & sur les tromperies des hommes. C'est ce qui les rend plus circonspects dans l'appréhension d'être trompés. Les jeunes gens sont plus hazardeux, & se fient trop sur leurs propres lumieres. C'est pour eux principalement qu'Esope propose l'exemple du Chevreau, qui eut une entiere déférence pour les bons conseils de sa mere. Cette docilité lui sauva la vie.

L'imprudente jeunesse est aisée à surprendre.
A toute heure on lui tend des piéges dangereux.
De fideles conseils peuvent seuls l'en défendre;
Qui les suit est toujours heureux.



FABLE XXVII.



Du Chien & de la Brebis.

LE Chien fit un jour assigner la Brebis devant deux Aigles, pour la faire condamner à lui payer un pain qu'il disoit lui avoir prêté. Elle nia la dette. On obligea le Chien à présenter des témoins. Il suborna le Loup, qui déposa que la Brebis devoit le pain. Elle fut con-

damnée, sur ce faux témoignage, à payer ce qu'elle ne devoit pas. Quelques jours après, elle vit des Chiens qui étrangloient le Loup. Cette vue la consola de l'injustice qu'on lui avoit faite. Voilà, s'écria-t-elle, la récompense que méritent de tels calomniateurs.

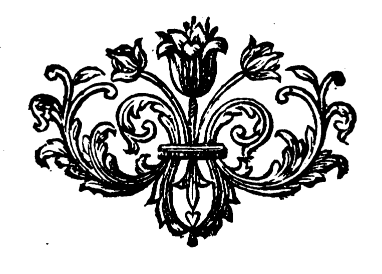
SENS MORAL.

On ne sauroit punir avec trop de sévérité les faussaires & les calomniateurs. Les innocens ne sont point en sureté contre l'oppression des faux témoins. Il est presque impossible de se précautionner contre les calomnies. Rien n'est plus dangereux dans le commerce du monde, que ceux qui décrient les autres par leurs médisances & par leurs faux rapports. Les personnes de ce caractere se font plus de tort à elles-mêmes qu'à ceux dont elles déchirent la réputation. Les auditeurs qui font semblant de leur applaudir, les regardent avec horreur, & en font des portraits désavantageux, quand ils disent librement ce qu'ils en pensent. Pour l'ordinaire, la médisance est la marque d'un esprit mauvais, inquiet, ja-

loux, qui cherche à s'élever en détruisant les autres. Ceux qui se déchaînent avec tant d'emportement contre leur prochain, ne sont pas toujours les plus honnêtes gens du monde. Ils trahissent souvent des personnes qu'ils devroient protéger. C'est, ce semble, ce qu'Esope a voulu donner à entendre, en introduisant le Chien qui accuse la Brebis, quoiqu'il fût destiné pour la défendre. C'est ainsi que les personnes en qui nous mettons notre confiance, deviennent quelquefois nos persécuteurs les plus dangereux. Ils séduisent des gens pour entrer dans leurs intérêts contre nous, comme le Chien suborna le Loup pour déposer contre la Brebis. Cette Fable nous apprend à ne se lier de commerce qu'avec des gens d'une probité reconnue, & de fuir la société des méchans. Il est inutile de dépeindre la noirceur du crime que les calomniateurs commettent par leurs fausses dépositions. C'est une chose si lâche, si honteuse, si hideuse, qu'il n'y a que des malheureux & des ames pétries de boue & d'ordure, qui puissent en être capables. Ils violent tout ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré, pour rendre croyables leurs impostures. Ils s'en prennent souvent à ceux qui ne leur ont fait aucun tort, & qu'ils auroient plus de raison d'aimer que de haïr. Mais l'avarice ou leur malignité les porte à ces actions infâ-

mes, à l'exemple du Chien de la Fable, qui accusa faussement la Brebis de lui devoir un pain, & qui se servit de toutes sortes d'artifices pour la faire condamner à lui payer ce qu'elle ne lui devoit pas.

C'est un malheur bien grand d'avoir pour ennemis
Ceux qui semblent chargés du soin de nous défendre ;
Pour nous perdre, il n'est rien qu'ils n'osent entreprendre ;
Leur haine leur rend tout permis.



FABLE XXVIII.



Du Laboureur & du Serpent.

UN Paysan se mit un jour en colere contre un Serpent qu'il nourrissoit, & prenant à la main un bâton, il se mit à le poursuivre. Le Serpent, après avoir reçu quelques blessures, s'échappa. Depuis cette aventure, le Laboureur tomba dans une extrême pauvreté, & crut que

les mauvais traitemens qu'il avoit faits au Serpent étoient la cause de son malheur. Il alla le chercher, en le priant de revenir dans sa maison. Le Serpent s'en excusa, & lui dit qu'il ne pouvoit s'y résoudre, ne croyant pas pouvoir vivre en sureté avec un homme si incommode. Quoique mes plaies soient guéries, ajouta-t-il, le souvenir de tes cruautés ne peut s'effacer de ma mémoire.

SENS MORAL.

On conserve long-temps la mémoire des injures, & l'on ne se réconcilie guère de bonne foi avec ceux dont on a des sujets légitimes de se plaindre. Les grands courages pardonnent plus aisément que les personnes timides; mais il ne faut guère se fier à un ennemi réconcilié, dont on a reçu de grands affronts. Pour prouver cette maxime, Esope introduit le Serpent qui est le symbole de la prudence. Il ne témoigne aucune animosité contre le Laboureur qui l'a maltraité & chargé de coups; mais cependant il ne veut pas retourner dans sa maison, pour ne pas s'exposer à l'avenir à

recevoir de pareils outrages. C'eſt ſe tromper que de croire qu'il y a de la grandeur d'ame à haïr toujours les perſonnes dont on a été offenſé. Cette haine continuée eſt plutôt une marque de foibleſſe que de courage. Ceux qui ſe voyent dans l'impuiſſance de ſe venger, & qui ne peuvent ſe réſoudre à pardonner quand ils haïſſent, haïſſent toujours. On peut apprendre par l'exemple du Serpent, qu'il n'eſt pas à propos de renouer commerce avec un ennemi dont on a reçu de mauvais offices, quoiqu'il faſſe des démarches pour ſe réconcilier. C'eſt mal raiſonner de dire que la bonté que nous lui témoignerons dans la ſuite, & les ſervices que nous lui rendrons, l'obligeront à nous traiter mieux à l'avenir. Cette eſpérance eſt mal fondée; les mauvais cœurs ne peuvent guère ſe refondre, & l'on peut conclure de l'avenir par le paſſé, c'eſt-à-dire, que les mauvais offices de nos ennemis doivent nous faire appréhender d'en recevoir encore de nouveaux. On ſe rendroit ridicule & mépriſable en pardonnant ſans ceſſe, après pluſieurs outrages redoublés. C'eſt une choſe louable que de traiter ſes ennemis avec généroſité; mais quand on a pluſieurs expériences de leur perfidie, il n'eſt pas prudent de s'y fier davantage. La clémence eſt ſans doute une vertu louable, mais il faut qu'elle ſoit bien aſſaiſonnée.

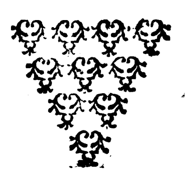
Quand on a pardonné de bon cœur, on peut ſe tenir en garde contre un ennemi réconcilié ; & quoiqu'on ne lui veuille plus de mal, on n'eſt pas obligé de renouer une ſociété qu'il a rompue par ſes mauvais procédés. C'eſt ce que fit le Serpent, car il ne voulut plus rentrer dans la maiſon du Laboureur, ni ſe fier à ſes belles promeſſes. Le bon ſens veut que l'on ſe précautionne contre des embuches que l'on peut craindre raiſonnablement, après avoir été trompé pluſieurs fois.

Celui que l'équité conduit ſelon ſes loix ;

Peut tomber dans un piége & ne le pas connoître ;

Mais quiconque eſt trompé deux fois,

Ne l'eſt que parce qu'il veut l'être.



FABLE XXIX.



Du Renard & de la Cicogne.

UN Renard plein de finesse pria à souper une Cicogne à qui il servit de la bouillie sur une assiette. La Cicogne ne fit pas semblant de se fâcher du tour que lui jouoit le Renard. Peu de temps après, elle le pria à dîner ; il y vint au jour marqué, ne se souvenant

plus de sa supercherie, & ne se doutant point de la vengeance que méditoit la Cicogne. Elle lui servit un hachis de viandes qu'elle renferma dans une bouteille. Le Renard n'y pouvoit atteindre, & il avoit la douleur de voir la Cicogne manger toute seule. Elle lui dit alors avec un ris moqueur: Tu ne peux pas te plaindre de moi raisonnablement, puisque j'ai suivi ton exemple, & que je t'ai traité comme tu m'as traitée.

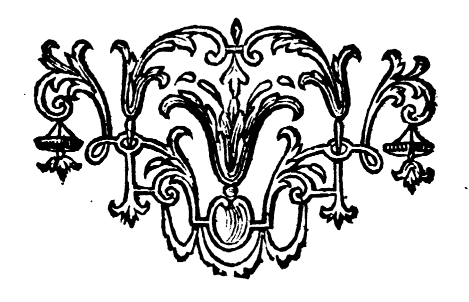
SENS MORAL.

CEux qui sont profession de tromper les autres, doivent s'attendre à être trompés à leur tour. Les plus fins y sont attrapés. Le Renard, après s'être moqué de la Cicogne, devoit bien s'attendre qu'elle lui rendroit la pareille, quoiqu'elle n'ait pas à beaucoup près autant de malice que le Renard. Il lui servit sur une assiette des choses liquides dont elle ne put tâter. Elle, pour se moquer de lui à son tour, lui servit un hachis dans une bouteille où il ne pouvoit fourer le museau. C'est le sort de ceux qui font le métier de tromper les autres : on

tourne souvent contr'eux leurs propres artifices. Le commerce de la plupart des hommes ne roule que sur la finesse ; ils employent tout leur esprit à tendre des piéges pour y faire tomber ceux qu'ils abusent par de belles apparences. Ces gens-là sont fort à craindre ; car on peut d'autant moins se défendre de leurs supercheries, que l'on ne s'en défie pas, & que l'on ne songe point à se tenir sur ses gardes. On ne peut guères soupçonner ceux qui nous donnent des témoignages de leur amitié, comme fit le Renard envers la Cicogne qu'il pria à dîner pour se moquer d'elle. C'est s'exposer mal-à-propos aux justes reproches que font en droit de faire ceux que l'on a joués de la sorte, & qui ne manquent pas de chercher toutes les occasions de se venger. Une raillerie est quelquefois plus insupportable qu'une affaire de conséquence ; & souvent un ennemi qui paroît foible, fait plus de tort & se venge avec plus de cruauté que ne pourroit faire un ennemi plus dangereux. Les personnes qui prennent plaisir à tromper, révoltent leurs meilleurs amis qui deviennent assez souvent des ennemis irréconciliables, parce qu'ils sont au désespoir d'avoir été pris pour dupes. Ils prennent des vengeances cruelles pour des affronts qui ne paroissent pas considérables. La Cicogne

ſe contenta de rendre la pareille au Renard, & de lui faire la même ſupercherie qu'il lui avoit faite le prémier.

La raillerie eſt fine, & tu t'en applaudis;
Mais à tous contre toi c'eſt offrir la bataille;
Prens garde à tout ce que tu dis.
Qui ſe plaît à railler, mérite qu'on le raille.





FABLE XXX.

Du Loup & de la Tête.

UN Loup étant entré dans la boutique d'un Sculpteur, y trouva une tête de relief fort bien travaillée. Il la tourna de tous côtés & la contempla à loisir, sans qu'elle proférât une parole. Oh la belle tête! s'écria-t-il; que cet ouvrage est admirable! C'est grand

dommage qu'elle n'ait point de cervelle, & qu'elle ne puisse donner aucun signe de vie.

SENS MORAL.

IL ne faut pas toujours juger du mérite des hommes par l'extérieur, ni se laisser séduire par de belles apparences. La beauté du corps est d'un moindre prix que celle de l'ame. La fleur de la jeunesse, la vivacité du teint, les belles couleurs passent bientôt. Une maladie, la vieillesse, des accidens imprévus flétrissent cette beauté qui a accoutumé de rendre les femmes si fieres. Mais la beauté de l'ame est plus durable, & beaucoup moins sujette au temps & aux divers accidens qui dérangent la matiere, & qui ruinent les proportions que les parties diverses doivent avoir entr'elles pour faire un bel effet. Quoique l'esprit s'use, pour ainsi dire, & s'affoiblisse, cette imperfection doit s'attribuer au défaut des organes, & non pas à l'esprit même, qui agiroit toujours avec une égale force, s'il ne dépendoit point de la matiere. Mais il est inutile de vouloir prouver la prééminence de la beauté de l'esprit par-dessus celle du corps. Il suffit de dire, comme le Loup de la Fable;

Oh la belle têṭe, ſi elle avoit un cerveau! voulant donner à entendre par cette expreſſion, que la beauté, quelque grande qu'elle ſoit, eſt fort peu de choſe, ſi elle n'eſt ſoutenue par le mérite de l'eſprit.

On cherche avec ardeur à briller au dehors;

Sans que pour le dedans aucun ſoin nous enflame;

Mais que ſert la beauté du corps,

Si l'on n'a pas celle de l'ame?



FABLE XXXI.



Du Geai paré de plumes de Paon.

UN Geai plein de vanité, ſe para avec des plumes de Paon qu'il avoit ramaſſées. Cet ornement emprunté lui cauſa tant d'orgueil, qu'il en conçut du mépris pour les autres Geais. Il les quitta & ſe mêla fierement parmi une troupe de Paons, qui reconnoiſſant ſa ſuper-

cherie, le dépouillerent sur le champ de ses plumes postiches. Cet animal tout honteux après cette disgrace, voulut retourner avec les Geais; mais ils le rebuterent violemment, & lui donnerent tant de coups de bec, qu'ils lui arracherent toutes ses plumes empruntées; de sorte qu'il se vit méprisé des autres Oiseaux, & même de ceux de son espéce.

SENS MORAL.

QUand on méprise ses égaux, & que l'on veut s'élever au-dessus de son mérite, on tombe dans le mépris. C'est la folie des personnes vaines, que de vouloir se faire estimer à quelque prix que ce soit, & par toutes sortes d'endroits. Ces gens-là se louent sans façon, avec une effronterie qui étonne. Ils aiment le faste & tout ce qui les fait regarder. Les choses les plus petites leur paroissent considérables, quand elles servent à grossir l'idée qu'ils ont de leur mérite. Ils ressemblent au Geai de la Fable, & ne se connoissent pas tels qu'ils sont. Cet animal paré de

plumes de Paon qu'il avoit ajoutées aux siennes, méprisoit ses pareils, & se croyoit d'une condition bien plus relevée. Ce qui empêche principalement les hommes de se connoître, c'est qu'ils se regardent toujours par leurs côtés les plus favorables, & qu'ils se flattent d'avoir mille bonnes qualités qu'ils n'ont point en effet. Le Geai dont parle Esope, ne pouvoit pas se persuader que les plumes de Paon, qu'il avoit mêlées parmi les siennes, lui fussent naturelles; cependant il s'en glorifioit, & prenoit de-là occasion de mépriser ses semblables. Cette ridicule arrogance du Geai représente assez bien le sot orgueil de ceux qui, nés dans une condition obscure, oublient ce qu'ils ont été, quand ils ont fait une grande fortune; ils ne connoissent plus leurs anciens amis, ni leurs parens, & ils ne se connoissent pas eux-mêmes. Ils ont quelquefois l'insolence de parler de leurs ancêtres devant des gens qui ne les connoissent pas, comme s'ils étoient d'une qualité fort relevée. Le Geai rebuté de son état, & portant envie à la beauté des Paons, s'orna de leur plumage, pour déguiser son origine, & se jetta fierement dans une troupe de Paons. Voilà ce que font encore tous les jours des gens d'une condition obscure, qui ne veulent avoir de commerce qu'avec les Grands. Ils

prétendent par-là se faire estimer de ceux qui les hantent, en leur faisant accroire que leur crédit est considérable. On en voit d'autres qui imitent encore plus particulierement le Geai d'Esope, & qui font d'énormes dépenses pour se parer d'habits magnifiques, qui ne conviennent nullement à leur condition. Ils croyent avoir un plus grand mérite, quand ils se voyent ornés d'un riche habit; mais il leur arrive la même chose qu'à ce Geai arrogant, qui s'exposa au mépris des autres Geais, qui lui arracherent toutes ses plumes. C'est ainsi que les créanciers dépouillent ceux qui se sont ruinés par de folles dépenses. On fait vendre les terres, chacun emporte sa piéce, & on les réduit jusqu'à la nudité.

Te voilà magnifique; habits, train, équipage,
Rien ne manque à ta vanité:
Mais ton bien se dissipe; en tous lieux endetté,
Crains de jouer bientôt un méchant personnage.



FABLE XXXII.



De la Mouche & du Chariot.

UNe Mouche s'étant arrêtée ſur un Chariot qui couroit dans la lice, où les chevaux & l'agitation des roues élevoient une grande pouſſiere : Quelle nuée de poudre je fais élever, s'écria-t-elle en s'applaudiſſant !

SENS MORAL.

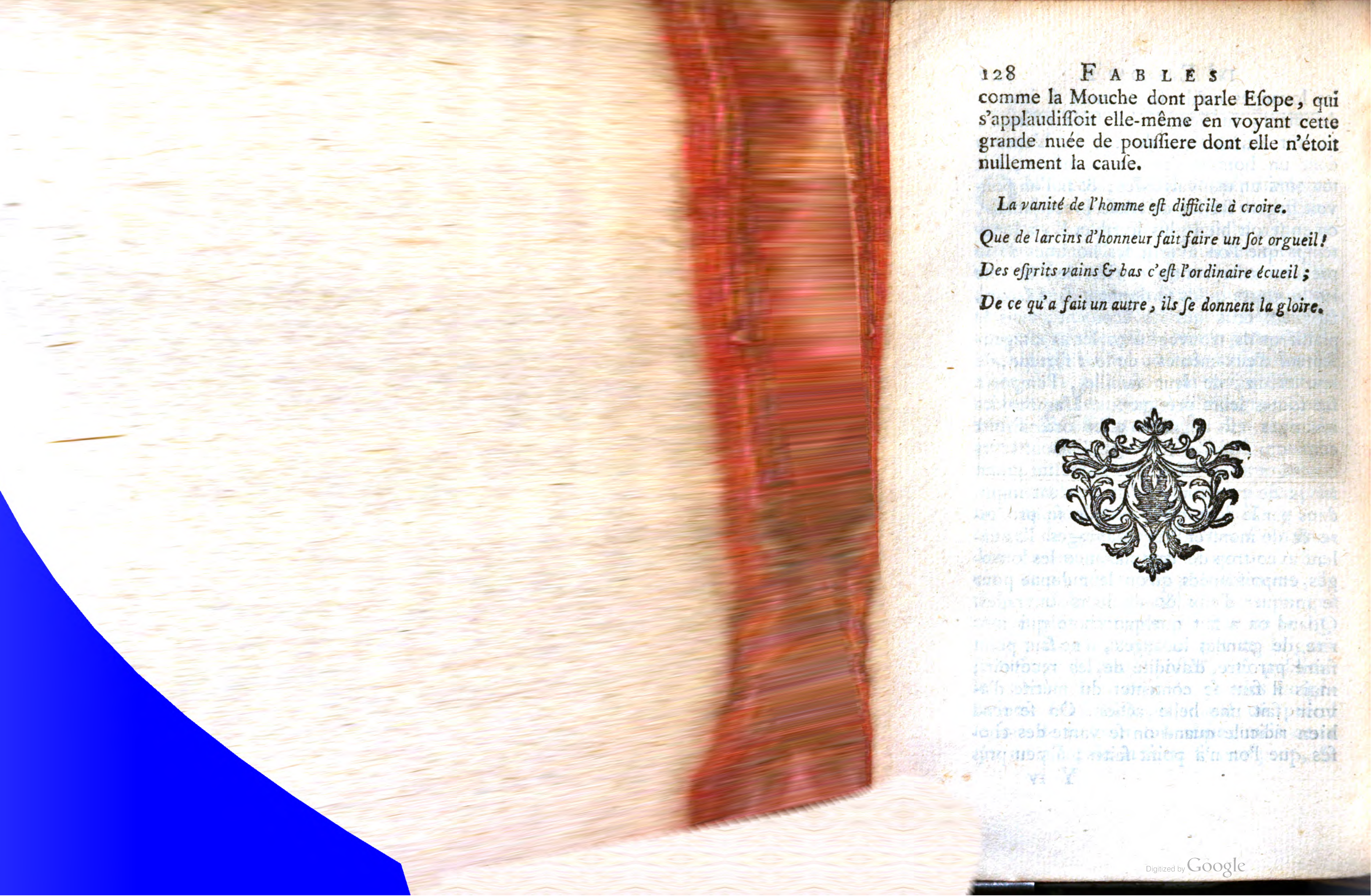
ON ſe rend ridicule & mépriſable en s'appropriant la gloire des actions d'autrui, comme fit la Mouche, qui ne contribuoit nullement à ſoulever cet amas de pouſſiere qu'on voyoit voler en l'air dans une lice où pluſieurs chevaux couroient enſemble. On voit des hommes aſſez vains & aſſez préſomptueux pour s'attribuer la gloire des actions auſquelles ils n'ont nulle part, ou du moins dont ils ne ſont pas les principaux auteurs. Cette vanité eſt aſſez commune aux gens de guerre; car quand il s'eſt paſſé quelque action conſidérable, ils racontent à tout propos comment l'affaire s'eſt paſſée, & ne manquent pas d'inſinuer qu'ils y ont eſſuyé de grands périls. Les Commandans veulent avoir tout l'honneur du ſuccès; & pour y réuſſir plus ſûrement, ils tâchent d'obſcurcir la gloire de ceux qui ont le plus contribué au gain de la bataille; ils ne manquent pas de briguer le ſuffrage de gens apoſtés, qui publient leurs hauts faits avec de grandes exagérations. C'eſt bien pis quand on prend le ſoin de ſe louer ſoi-même; mais ceux qui en uſent de la ſorte ſe trompent, &

les louanges qu'ils ſe donnent ſi imprudemment, au lieu de les faire eſtimer, ne leur attirent que du mépris. L'encens dont un homme s'enivre lui-même, fait toujours un mauvais effet; & ſi l'on pouvoit gagner ſur ſoi de ne ſe louer jamais, on en ſeroit bien plus louable. Il y a longtemps que l'on avertit les hommes de ſe précautionner contre ce ridicule, & que les louanges qu'ils ſe donnent ſans façon, fatiguent ceux qui les écoutent; mais le plaiſir qu'ils trouvent à parler avantageuſement d'eux-mêmes, de leur fortune, de leur crédit, de leur famille, l'emporte ſur toutes leurs précautions. L'amour des louanges eſt un vice aſſez ordinaire à ceux qui écrivent, & qui donnent leurs ouvrages au Public; s'ils n'ont un grand fonds de modeſtie, ils ſe rendent impudens par le déſir qu'ils ont de ſe produire & de montrer leurs ouvrages. Ils avalent avec trop de complaiſance les louanges empoiſonnées qu'on leur donne pour ſe moquer d'eux & de leurs ouvrages. Quand on a fait quelque choſe qui mérite de grandes louanges, il ne faut point faire paroître d'avidité de les recevoir; mais il faut ſe contenter du mérite d'avoir fait une belle action. On ſe rend bien ridicule quand on ſe vante des choſes que l'on n'a point faites; à peu près

comme la Mouche dont parle Esope, qui s'applaudissoit elle-même en voyant cette grande nuée de poussiere dont elle n'étoit nullement la cause.

La vanité de l'homme est difficile à croire.

Que de larcins d'honneur fait faire un sot orgueil!
Des esprits vains & bas c'est l'ordinaire écueil;
De ce qu'a fait un autre, ils se donnent la gloire.

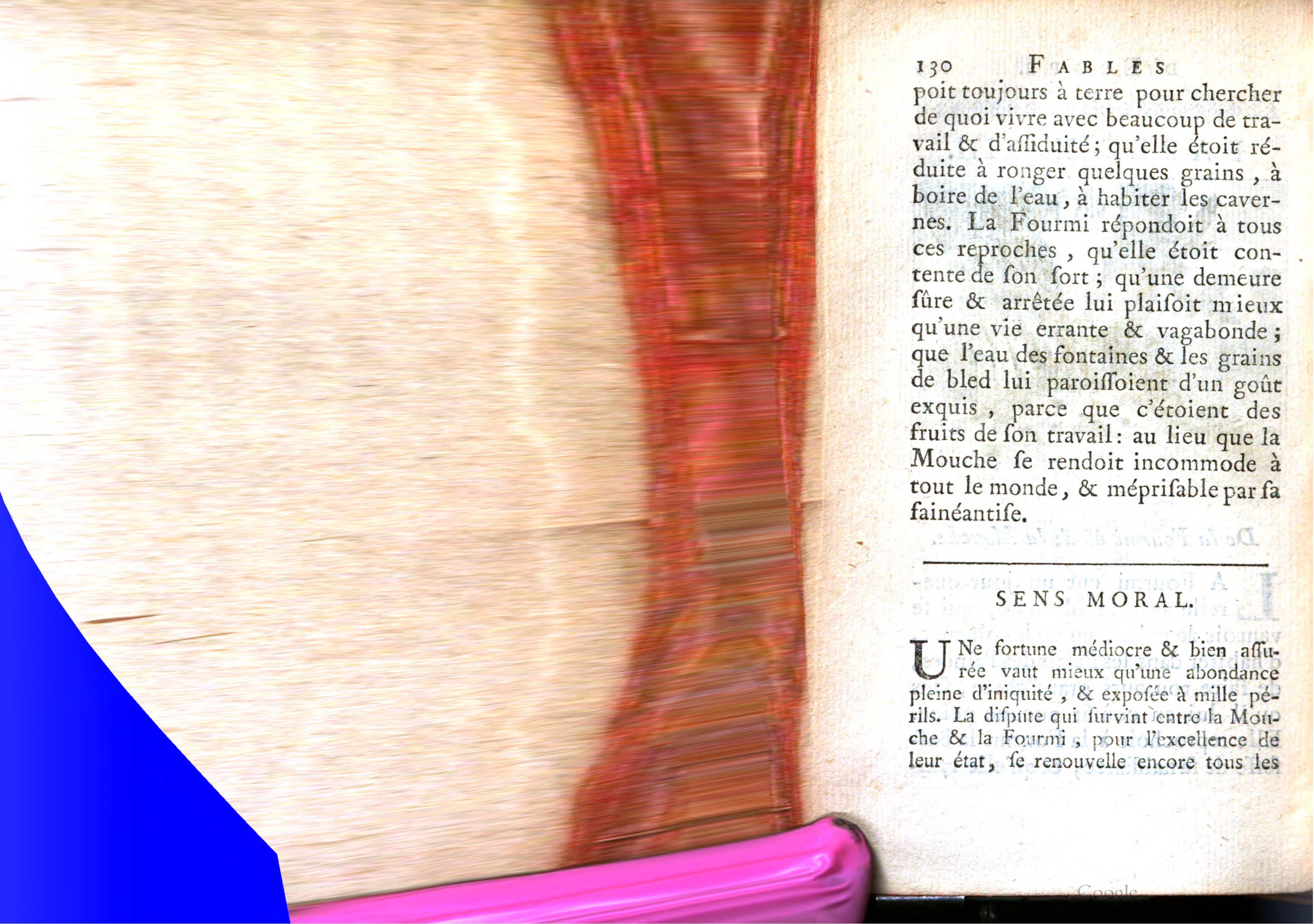


FABLE XXXIII.



De la Fourmi & de la Mouche.

LA Fourmi eut un jour querelle avec la Mouche, qui se vantoit de voler comme les oiseaux, d'habiter dans les Palais des Princes, de faire toujours grand'chere, sans qu'il lui en coûtât aucune peine. Elle reprochoit à la Fourmi la bassesse de sa naissance, & qu'elle ram-



poit toujours à terre pour chercher de quoi vivre avec beaucoup de travail & d'aſſiduité ; qu'elle étoit réduite à ronger quelques grains, à boire de l'eau, à habiter les cavernes. La Fourmi répondoit à tous ces reproches, qu'elle étoit contente de ſon ſort ; qu'une demeure ſûre & arrêtée lui plaiſoit mieux qu'une vie errante & vagabonde ; que l'eau des fontaines & les grains de bled lui paroiſſoient d'un goût exquis, parce que c'étoient des fruits de ſon travail : au lieu que la Mouche ſe rendoit incommode à tout le monde, & mépriſable par ſa fainéantiſe.

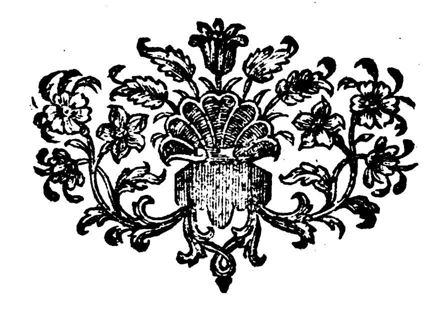
SENS MORAL.

UNe fortune médiocre & bien aſſurée vaut mieux qu'une abondance pleine d'iniquité, & expoſée à mille périls. La diſpute qui ſurvint entre la Mouche & la Fourmi, pour l'excellence de leur état, ſe renouvelle encore tous les

jours ; car on aime naturellement à se préférer à ses voisins. Il semble même que ces préjugés soient d'un grand secours, pour faire que chacun vive plus content dans son état, par la comparaison que l'on fait du sien à celui des autres. La Mouche défend le parti des Grands, & de ceux qui habitent des Palais magnifiques, qui font bonne chere, qui menent une vie oisive & commode, & qui ne sauroient se donner aucune peine. Elle méprise la vie obscure & laborieuse de la Fourmi, qui rampe à terre, & qui travaille sans relâche pendant tout l'été, pour avoir de quoi vivre durant l'hiver. La Fourmi, pour répondre aux insultes de la Mouche, lui dit qu'elle est contente de sa condition, & qu'elle préfere la campagne aux Palais où la Mouche n'est que par emprunt, & où elle fatigue tout le monde, par l'incommodité qu'elle y cause. La Fourmi lui dit encore, qu'elle ne lui porte point d'envie pour les viandes exquises qu'elle mange, & pour la bonne chere qu'elle fait chaque jour ; & que sa frugalité & sa modération lui tiennent lieu des mets délicieux que la Mouche est contrainte de dérober au péril de sa vie. Le véritable plaisir ne consiste pas tant dans la délicatesse des mets que l'on mange, que dans le goût qu'on y trouve. Voilà

pourquoi ce Philosophe avoit grande raison de dire, que pour vivre il ne falloit que du pain & de l'eau; & qu'avec cela, pour faire bonne chere, il falloit avoir faim. La Fourmi se vante d'être tranquille au milieu de sa médiocrité; au lieu que la Mouche est dans une agitation perpétuelle au milieu des Palais qu'elle habite. Esope a voulu représenter, par la comparaison de la Mouche & de la Fourmi, la différence qui se trouve entre la vie tumultueuse des Grands, & la vie paisible des personnes retirées à la campagne. Les premiers ne sont pas contens au milieu de l'abondance & des plaisirs. Les autres vivent tranquilles dans une honnête médiocrité, qui leur coûte des soins & du travail. La Fourmi reproche agréablement à la Mouche, que sa paresse la réduit à la merci d'autrui, & qu'elle aime mieux s'exposer à mourir de faim, que de travailler. Elle lui représente encore, que sa vie n'est point en sureté, & qu'elle court risque à tous momens de mourir d'une mort violente. Mais la Fourmi vit en sureté dans sa retraite, où elle jouit tranquillement, avec ses compagnes, du fruit de ses travaux.

L'Ambitieux s'aveugle, & croit qu'il lui sied bien
De prendre un vol sublime où rien ne le resserre ;
Mais il vaut beaucoup mieux n'aller que terre à terre,
Et ne manquer jamais de rien.



FABLE XXXIV.



D'un Singe & d'un Renard.

DAns une Aſſemblée générale des Animaux, le Singe ſauta avec tant de légéreté & tant d'adreſſe, qu'ils l'élurent pour leur Roi, avec l'approbation de toute l'Aſſemblée. Le Renard, qui ne put regarder ſon élévation ſans envie, ayant apperçu dans une foſſe de la viande cachée

ſous des filets, mena le Singe ſur le bord de la foſſe, lui diſant qu'il avoit rencontré un tréſor, & que c'étoit au Roi à s'en ſaiſir, parce que la Loi le lui attribuoit. Le Renard exhorta donc le Singe à s'emparer promptement de ce tréſor. Le Singe étant entré inconſidérément dans la foſſe, fut attrapé au piége qu'il n'avoit pas apperçu. Se voyant pris de la ſorte, il reprocha au Renard ſa perfidie. Monſieur le Singe, lui répliqua le Renard, puiſque vous êtes ſi peu aviſé, comment prétendez-vous avoir l'empire ſur tous les autres Animaux?

SENS MORAL.

CEux qui font des entrepriſes inconſidérées, & ſans avoir bien pris toutes leurs meſures, ne réuſſiſſent guère, & tombent ſouvent dans de grandes diſgraces. Le Renard qu'Eſope fait parler dans cette Fable, repréſente un homme ſage & aviſé. Au contraire, tous les autres animaux qui élurent de concert le Singe

pour leur Roi, font connoître l'imprudence & la bêtise des hommes peu sensés, qui donnent souvent de grandes charges à ceux qui ne sont nullement capables d'en remplir tous les devoirs. Esope condamne aussi en la personne du Singe, ces hommes présomptueux, qui n'ayant pas les talens nécessaires pour s'acquitter d'un emploi considérable, ne laissent pas de le briguer à toute outrance, & de s'y placer par leurs intrigues. Esope feint que le Singe fut élu Roi des autres animaux, pour la légéreté qu'il fit paroître à sauter; mais ce nouveau Roi, peu de temps après son élection, tomba dans les piéges que lui tendit le Renard, & devint par son imprudence la risée de ceux mêmes qui l'avoient élu. Quelques Historiens rapportent, que lorsqu'on voulut établir quelque espéce de Gouvernement, on choisit d'abord les personnes les mieux faites & les plus belles. On revint bientôt de cette erreur, & l'on ne fut pas long-temps sans s'appercevoir de l'inconvénient d'un si mauvais choix; parce que la vertu, le courage, le discernement, la prudence & les autres qualités nécessaires pour le bon gouvernement, ne sont pas toujours l'apanage de la beauté, puisque l'on voit souvent des hommes stupides & grossiers qui ont les meilleures apparences du monde. Au contraire, on en voit d'autres petits & contrefaits,

qui

qui ont du courage, de la grandeur d'ame, & mille autres rares qualités. Dans la suite, les plus forts dépossédérent du Gouvernement ceux que l'on y avoit mis par le seul privilége de leur beauté. Ils se firent Rois, ou plutôt Tyrans, ne trouvant rien qui pût leur résister. Cette maniere tyrannique de régner devint odieuse, comme l'autre qui n'étoit fondée que sur la beauté, étoit devenue méprisable; de sorte que les sages chasserent les forts dans la suite, & se maintinrent dans le Gouvernement par leur prudence, contre la violence des autres. Esope a voulu donner à entendre par cette Fable, qu'il ne falloit pas considérer le mérite du corps dans le choix que l'on faisoit de ceux qu'on destine à gouverner les autres. Il faut choisir les plus sages, les plus prudens, les plus vertueux, & qui ont toutes les qualités nécessaires pour un emploi de cette importance.

Je te crois des talens bien au-dessus des nôtres;
Mais quelques dignités qu'on te veuille accorder,
N'entreprens point de commander aux autres,
Si tu ne sais te commander.

FABLE XXXV.



De la Grenouille & du Bœuf.

LA Grenouille ayant un jour apperçu un Bœuf qui paiſſoit dans une prairie, ſe flatta de pouvoir devenir auſſi groſſe que cet animal. Elle fit donc de grands efforts pour enfler les rides de ſon corps, & demanda à ſes compagnes ſi ſa taille commençoit à approcher de

celle du Bœuf. Elles lui répondirent que non. Elle fit donc de nouveaux efforts pour s'enfler toujours de plus en plus, & demanda encore une autre fois aux Grenouilles si elle égaloit à peu près la grosseur du Bœuf. Elles lui firent la même réponse que la premiere fois. La Grenouille ne changea pas pour cela de dessein; mais la violence qu'elle se fit pour s'enfler fut si grande, qu'elle en creva sur le champ.

SENS MORAL.

LES petits se perdent quand ils veulent aller de pair avec les Grands, & les imiter. Ce fut une grande imprudence à la Grenouille de vouloir faire comparaison de sa taille avec celle du Bœuf. Les efforts qu'elle fit pour l'égaler furent la cause de sa perte. Cette Fable dépeint au naturel le caractere des gens d'une condition médiocre, qui oubliant ce qu'ils sont nés, veulent s'égaler aux Grands. Ils veulent être vêtus, logés, nourris, servis comme eux, être entourés du même nombre de domesti-

ques. C'eſt l'extravagance où tombent d'ordinaire ceux qui ont fait une grande fortune; la tête leur tourne, & le vertige les prend dans cette haute élévation. Ils ne ſe contentent pas de s'approprier les Terres des grands Seigneurs, ils en veulent même porter les noms, comme s'ils étoient du même rang & de la même famille. L'orgueil dont ils ſont poſſédés, fait qu'ils dédaignent leurs pareils. Ils veulent aller de pair avec les perſonnes de la plus haute naiſſance; mais les folles dépenſes qu'ils ſont pour cela, les ruinent de fond en comble, & les remettent dans leur premier état. Qu'ils apprennent à ſe modérer, & à vivre contens de leur condition. Qu'ils n'imitent pas la folle préſomption de la Grenouille, qui creva pour avoir voulu s'égaler au Bœuf, & lui reſſembler par la taille, quoique la nature ait mis une ſi grande diſproportion entre leurs corps.

Lorſque fermant les yeux ſur ta baſſe origine,
Enflé d'un ſot orgueil tu veux trop t'élever,
Ta vanité t'abaiſſe & fait qu'on examine
La honte dont en vain tu penſes te ſauver.

FABLE XXXVI.



Du Cheval & du Lion.

UN vieux Lion ne pouvant plus chasser avec la même vîtesse & le même succès, eut envie de manger un Cheval qu'il trouva en son chemin. Il s'avisa de contrefaire le Médecin, & de lui demander des nouvelles de sa santé. Le Cheval qui comprit à peu près la mauvaise in-

tention du Lion, lui répondit qu'il ne se portoit pas trop bien, & que depuis peu il s'étoit mis une épine au pied, dont il se sentoit fort incommodé. Le Lion s'offrit sur le champ à la lui tirer. Le Cheval accepta l'offre & se mit en posture. Quand le Lion se fut approché pour tirer l'épine, le Cheval allongeant le pied frappa rudement le Lion au milieu du front, & se mit à fuir de toute sa force, laissant le Lion dans un état pitoyable & désesperé d'avoir manqué son coup.

SENS MORAL.

LEs méchans périssent assez souvent par les mêmes artifices qu'ils employent pour perdre les autres. Les ruses dont se servit le Lion pour surprendre le Cheval, sont le symbole des artifices que les perfides mettent en usage pour surprendre ceux qu'ils tâchent de faire périr. Le Lion ne pouvant plus prendre les autres animaux avec la même vîtesse & la même violence, se servit de ruse pour dé-

vorer le Cheval qu'il trouva en ſon chemin. C'eſt ainſi qu'en uſent de certaines gens à qui la force manque, & qui ſe ſervent de mauvaiſes fineſſes pour venir à bout de leurs deſſeins. On peut encore faire une remarque ſur le procédé du Lion, qui conſerve toujours ſon naturel ſanguinaire juſque dans l'extrême vieilleſſe. C'eſt ainſi que les Tyrans redoublent leurs cruautés à meſure qu'ils avancent en âge. Les Hiſtoriens qui ont écrit la vie de Tibere, ont remarqué que cet Empereur ne fut jamais plus cruel que dans ſa vieilleſſe, après qu'il ſe fut retiré dans l'Iſle de Caprée. Le déguiſement du Lion qui contrefit le Médecin, pour mieux réuſſir dans ſon entrepriſe, eſt une inſtruction que donne Eſope à tous les hommes, afin qu'ils ſe précautionnent contre les ruſes de leurs ennemis, & contre les piéges qu'ils leur tendent. Le Cheval eut toute la préſence d'eſprit qui étoit néceſſaire pour éluder les artifices du Lion. Il tourna adroitement contre lui-même la ruſe dont il ſe ſervoit pour le perdre; & le Lion ne pouvoit avec raiſon ſe plaindre du mauvais traitement du Cheval, qui lui rendoit le change, & qui ſe ſervit de ſon ſavoir faire pour ſe tirer de ſes griſes, & pour éviter la mort.

Quand on se peut tirer d'un mauvais pas,
En perdant l'ennemi qui cherche notre perte,
Si l'on en voit l'occasion offerte,
Il est bien mal-aisé de ne s'en servir pas.



FABLE

FABLE XXXVII.



Le Combat des Oiſeaux & des Animaux terreſtres.

Les Oiſeaux & les Animaux terreſtres ſe déclarerent la guerre pour la prééminence, & pour défendre l'honneur de leur eſpéce. Pour décider leur grande querelle, ils ſe donnerent bataille. La victoire balança long-temps ſans ſe décla-

rer & ſans prendre parti. La Chauve-Souris, qui ſe perſuada que les Oiſeaux alloient être vaincus, ſe rangea du côté des Animaux terreſtres. Sa prévoyance fut trompée; les Oiſeaux remporterent une victoire complette ſur leurs ennemis, contre l'attente de la Chauve-Souris qui fut chaſſée de la compagnie des Oiſeaux. Elle eut tant de honte & de douleur de ſon infortune, que depuis ce temps-là elle n'oſe plus voler en plein jour, & ne ſe montre que la nuit.

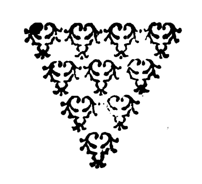
SENS MORAL.

LES perſonnes intéreſſées & les lâches ſuivent la fortune, ſans ſe ſoucier de leur devoir, ni de leur honneur. La Chauve-Souris abandonna lâchement le parti des autres Oiſeaux, quoique juſqu'alors elle l'eût ſuivi conſtamment. Elle les abandonna juſtement dans le temps qu'elle crut qu'ils alloient avoir du pire. C'eſt la méthode ordinaire des perſonnes intéreſſées, de négliger leurs amis quand ils leur deviennent

inutiles. Les malheureux doivent s'y attendre ; dans un moment ils se voyent abandonnés de tous ceux qui leur faisoient la cour avec plus d'empressement. On ne fait pas semblant de les connoître, on les méprise, on les fuit ; c'est beaucoup, si on ne leur rend pas de mauvais offices. La Chauve-Souris se jetta dans le parti des animaux terrestres, lorsqu'elle crut qu'ils alloient remporter la victoire sur les oiseaux ; mais elle fut bien punie de sa perfidie ; car ils la chasserent honteusement de leur corps lorsque la victoire se fut déclarée pour eux. La honte & le repentir sont le partage ordinaire des perfides. Ils tombent nécessairement dans le mépris, quand on connoît leur mauvaise foi. L'Aigle ni les autres oiseaux ne voulurent point faire mourir la Chauve-Souris ; ils crurent que c'étoit une chose indigne de leur courage de se venger de la sorte d'un animal si méprisable. C'est ainsi que les personnes généreuses en usent envers ceux qui leur ont joué de mauvais tours ; elles les abandonnent à leur conduite, sans se soucier de les punir d'une maniere plus cruelle ; mais elles ne s'y fient plus & rompent avec eux tout commerce. Une autre raison empêcha encore les Oiseaux de faire mourir la Chauve-Souris ; c'étoit la joie qu'ils goûtoient après le grand succès qu'ils venoient d'avoir

dans la bataille qu'ils avoient livrée aux animaux terreſtres. Ils ne voulurent point ſouiller leur victoire par la mort de la Chauve-Souris. La clémence eſt la vertu ordinaire des grands courages. Si la trahiſon leur eſt quelquefois utile, la perſonne des traîtres leur eſt toujours odieuſe.

Au parti que le ſang, que l'honneur nous fait prendre,
Il faut donner tout notre amour.
Qui trahit ce qu'il eſt obligé de défendre,
Doit ſe cacher de honte, & ne plus voir le jour.



FABLE XXXVIII.



De l'Epervier & de la Colombe.

L'Epervier en pourſuivant une Colombe, tomba imprudemment dans les filets qu'un Payſan avoit tendus. Se voyant pris de la ſorte, il employa toute ſon éloquence pour perſuader au Payſan de lui rendre la liberté. Entre les raiſons qu'il lui allégua pour

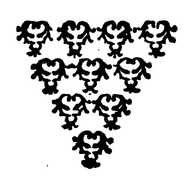
le toucher, il lui dit qu'il ne lui avoit jamais fait de tort. Cela peut être, lui répliqua le Paysan; mais la Colombe que tu poursuivois maintenant avec tant d'ardeur, dans l'intention de la dévorer, ne t'avoit aussi jamais offensé.

SENS MORAL.

LA Justice veut que l'on punisse les méchans, & que l'on protége l'innocence. L'Epervier se servoit d'une frivole raison, pour obtenir sa liberté du Paysan, en lui disant qu'il ne l'avoit jamais offensé, parce qu'il devoit être puni pour le dur traitement qu'il vouloit faire à la Colombe. Si les méchans ne sont pas toujours punis sur le champ de toutes leurs mauvaises actions, il arrive tôt ou tard qu'ils portent la peine de leurs crimes. L'Epervier avoit commis plusieurs injustices envers les autres Oiseaux, il en avoit dévoré un grand nombre impunément; mais enfin il tomba par hazard dans les filets d'un Paysan qui ne voulut point se laisser fléchir par ses raisons, ni lui faire de quartier. C'est ainsi que ceux qui ont commis plusieurs crimes & plusieurs meurtres, sont punis par d'autres

meurtriers, ou par les Exécuteurs de la Justice humaine. L'intention d'Esope en cette Fable, a été de représenter aux hommes, par le malheur de l'Epervier, que leurs crimes demeurent rarement impunis, & qu'ils tombent enfin tôt ou tard dans quelque disgrace, dont ils ne peuvent se délivrer. Ces malheurs, qui semblent d'abord de purs effets du hazard, sont causés par une intelligence supérieure, qui veille au gouvernement du monde, qui protége les innocens, & qui les venge de leurs persécuteurs.

Puisque sur l'innocent, par haine ou par caprice,
On nous voit chaque jour porter d'injustes coups;
Pourquoi crier à l'injustice,
Quand elle est faite contre nous?



FABLE XXXIX.



D'un Loup & d'un Renard.

LE Loup avoit ramassé dans sa taniere de grandes provisions, pour y subsister assez long-temps, sans être obligé d'en sortir. Le Renard eut envie d'en avoir sa part. Il vint rendre visite au Loup, & lui demander des nouvelles de sa santé. Le Loup se défiant des fines-

ſes du Renard, & craignant qu'il ne voulût lui jouer quelque mauvais tour, feignit de ſe trouver mal, diſant que ſon indiſpoſition ne lui permettoit pas de ſortir de ſa taniere, & que c'étoit pour ſe remettre qu'il ſe tenoit en repos. Il le pria d'aller demander aux Dieux le retour de ſa ſanté. Le Renard mal ſatisfait de cette réponſe, & du procédé du Loup qui rompoit toutes ſes meſures, alla trouver un Berger, lui expoſa l'état où le Loup ſe trouvoit; & lui conſeilla de venir promptement en ſa taniere, où il lui ſeroit fort aiſé de le tuer, parce qu'il ne ſe tenoit pas ſur ſes gardes. Le Berger perſuadé par le conſeil du Renard, vint attaquer le Loup, & le tua ſans une grande réſiſtance. Cette mort mit le Renard en poſſeſſion de la taniere & de toutes les proviſions du Loup; mais il n'en jouit pas long-temps; le Chien du Berger ſurvint, qui prit le Renard, & l'étrangla ſur le champ.

SENS MORAL.

LEs traîtres ne portent pas loin la punition de leurs perfidies, & ils ne jouiſſent pas long-temps des biens qu'ils ont acquis injuſtement. Le Renard témoignant un faux zèle pour les intérêts du Berger, l'engagea par ſes remontrances à venir ſurprendre le Loup qui vivoit en repos dans ſa taniere. Ce traître fut puni de ſa perfidie comme il le méritoit, & le châtiment ſuivit de fort près ſon crime. L'envie que portoit le Renard à la bonne fortune du Loup, lui inſpira le déſir de le perdre pour profiter de ſes dépouilles. Dans ce deſſein, il alla avertir un Berger que l'occaſion étoit belle pour ſe venger des mauvais tours que le Loup lui avoit joués, & des larcins qu'il lui avoit faits; que le Loup retenu par quelque indiſpoſition ne pouvoit ſortir de ſa taniere, & qu'il lui ſeroit fort facile de l'aſſommer. Le Renard ſe ſoucioit fort peu des intérêts du Berger; mais il vouloit ſe ſervir de ſon miniſtere, pour s'emparer de la taniere & des proviſions du Loup. Cet artifice lui réuſſit d'abord; mais il lui fut funeſte à la fin, car il périt au milieu de l'abondance & des biens dont il s'étoit emparé par une inſigne perfidie. C'eſt ainſi

que périssent ordinairement les infidéles. Si leurs trahisons ont quelque succès au commencement, elles les font enfin tomber dans le précipice.

Ne sois point envieux, si tu veux qu'on t'estime ;
Ce vice avec raison d'un cœur noble est banni ;
Il porte quelquefois au crime,
Et rarement le crime est long-temps impuni.



FABLE XL.



De l'Asne & du Cheval.

UN Cheval richement paré, rencontra dans son chemin un pauvre Asne qui gémissoit sous le poids de sa charge. Le Cheval, que son riche harnois rendoit insolent, remplissoit l'air de hennissemens, & crioit à l'Asne de se retirer

& de lui faire place. L'Asne saisi de frayeur, se rangea promptement sans répliquer. Le Cheval alloit à la guerre ; il en revint si harassé & si usé, que son maître le voyant hors d'état de lui rendre aucun service, le vendit à un Paysan qui le mit à un chariot pour porter du fumier. L'Asne le rencontra au bout de quelque temps, & lui demanda, tout étonné d'un changement si étrange, ce qu'il avoit fait de son beau harnois, de sa riche housse, de son mords doré, qui le rendoient si fier & si superbe, & qui lui inspiroient tant de mépris pour ceux qui ne voudroient maintenant faire aucune comparaison avec lui.

SENS MORAL.

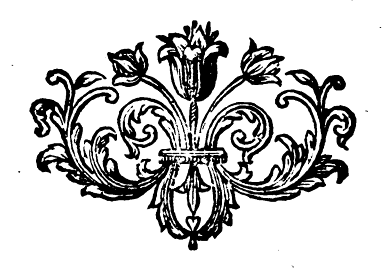
LEs orgueilleux tombent souvent dans le mépris, en punition de leur arrogance. La prospérité leur inspire des sentimens hautains ; ils regardent avec dédain ceux qu'ils voyent dans une condition malheureuse. C'est l'effet ordinaire que

fait la fortune sur l'esprit de la plupart des hommes ; ils ne peuvent guère se modérer dans l'état heureux où ils se trouvent, & il est presque impossible de les guérir de l'orgueil dont ils sont possédés, à moins que quelque revers ne les fasse tomber dans le malheur. C'est ce qu'Esope a parfaitement bien dépeint dans le caractere du Cheval orgueilleux, & dans le discours qu'il tint à l'Asne pour l'obliger à se retirer de son passage. Au lieu d'avoir compassion de l'état malheureux où il vit l'Asne, il se mit à lui insulter sur sa misere. Mais l'Asne ne fut pas long-temps sans être vengé du mépris de cet insolent ; car peu de temps après il le vit dépouillé de son beau harnois, & condamné à un emploi misérable. L'Asne ne put s'empêcher de témoigner de l'étonnement, en le voyant réduit à un état si déplorable & si différent de son premier état. On ne se refuse guère le plaisir malin d'insulter à ceux dont on a été maltraité, quand on les voit dans l'adversité. Ceux que la fortune favorise, doivent se souvenir que la condition humaine est exposée à toutes sortes de vicissitudes, qu'il y a toujours du haut & du bas dans la vie, & qu'il ne faut point se flatter que le bonheur dont on jouit durera toujours. L'orgueil du Cheval fut puni, & l'Asne fut vengé des insultes qu'il lui avoit faites, lorsqu'il le vit

condamné à traîner honteusement un chariot rempli de fumier.

Que la prospérité ne t'enfle point le cœur.

Tout répond à tes vœux, la fortune te flatte ;
Mais elle peut changer, crains ce triste malheur,
Et que son inconstance à ta honte n'éclate.



FABLE XLI.



D'un Cerf & d'un Chasseur.

UN Cerf se regardant dans une fontaine, fut charmé de la beauté de son bois; mais ses jambes grêles & déliées ne lui plurent nullement. Pendant qu'il se contemploit & qu'il raisonnoit en lui-même, un Chasseur survint tout-à-coup, accompagné

accompagné de chiens, en sonnant du Cor. Ce bruit obligea le Cerf à prendre promptement la fuite. Il devança les chiens de bien loin en rase campagne, à la faveur de la légéreté de ses jambes. Mais le Chasseur le poursuivant toujours, le Cerf se cacha dans une forêt où ses cornes demeurerent embarassées aux branches des arbres. Alors il reconnut son erreur, & il comprit combien ses jambes déliées & souples lui étoient utiles pour le délivrer de ceux qui le poursuivoient; & combien son bois, dont il avoit tant admiré la beauté, lui étoit funeste, puisqu'il étoit la cause de sa mort.

SENS MORAL.

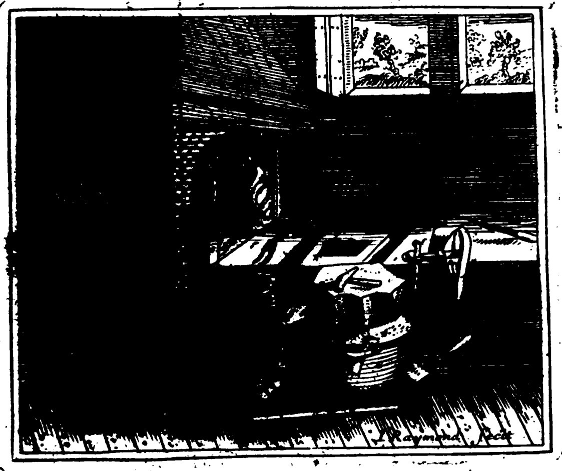
Ce que nous admirons le plus, & ce qui nous donne le plus de plaisir, n'est pas toujours le plus utile. La principale perfection des Cerfs consiste dans la légéreté de leurs jambes. Si le bois dont leur tête est ornée les pare, il les embarrasse.

Esope a voulu, par cette Fable, apprendre aux hommes qu'ils ne doivent pas juger du mérite des choses par les apparences, & que ce qu'ils désirent & ce qu'ils aiment avec le plus de passion, est souvent l'origine de leur perte. Ces honneurs, ces dignités qu'ils briguent avec tant d'ambition, les exposent à la jalousie des personnes envieuses qui mettent tout en œuvre pour les détruire. Mille gens se sont perdus dans une fortune considérable, qui auroient vécu tranquillement dans une fortune médiocre. Si-tôt que nous sommes dans la prospérité, que nous avons quelque chose qui nous donne du lustre & du relief, nous sommes en bute aux traits de l'envie. Ainsi il ne faut pas toujours rechercher ce qui éclate davantage. Le bon sens veut que l'on préfere l'utile à ce qui flatte le plus notre vanité. Le Cerf de la Fable, qui avoit contemplé avec tant de complaisance le bois dont sa tête étoit ornée, & qui avoit eu du chagrin en voyant ses jambes qui lui parurent mal faites, raisonna tout autrement quand il se vit exposé aux javelots des Chasseurs. Ses jambes l'avoient sauvé, au lieu que son bois qui lui avoit paru si beau, fut la cause de son malheur.

Ton mérite à tes yeux par l'amour-propre offert ;
Te porte pour toi-même à trop de complaisance ;
Ce mérite qui n'a qu'une fausse apparence ,
Est bien souvent ce qui nous perd.



FABLE XLII.



Du Serpent & de la Lime.

UN Serpent s'étant enfermé dans la forge d'un Serrurier, voulut ronger tous ses outils. Il attaqua d'abord l'enclume ; mais ne la pouvant entamer, il la quitta pour s'attacher à la Lime, croyant qu'il y trouveroit mieux son compte, &

qu'il en viendroit plus aisément à bout. La Lime lui dit en se moquant de ses vains efforts : sotte bête que tu es, quelle est ta folie ? Comment pourrois-tu me ronger avec tes dents, moi qui ronge le fer, & qui peux mettre en poudre l'enclume que tu n'as pu seulement entamer ?

SENS MORAL.

LEs médisans peuvent attaquer les gens de bien ; mais leur vertu triomphe tôt ou tard de leurs calomnies. L'entreprise du Serpent renfermé dans une forge, & qui tâche d'en ronger tous les outils les uns après les autres, est une leçon pour nous apprendre que la médisance attaque tout, & que les vertus les plus solides ne sont pas à couvert de ses traits envenimés. Mais souvent la calomnie donne plus de lustre à la vertu ; & si elle demeure quelque temps opprimée, elle se releve avec plus d'éclat. C'est l'Enclume ou la Lime que le Serpent s'efforce de ronger sans y pouvoir mordre.

Sans attaquer les Grands, souffre leur injustice.
Traverser leurs desseins, leur nuire, les troubler;
C'est ébranler un édifice
Dont la chute peut t'accabler.



FABLE XLIII.



Des Loups & des Brebis.

Les Loups & les Brebis, après une longue & sanglante guerre, firent une espéce de tréve, dans laquelle ils convinrent de se donner des ôtages de part & d'autre. Les Brebis consentirent de livrer leurs Chiens. Les Loups donnerent aux Brebis leurs Louveteaux, qui, étant

devenus plus grands, se jetterent sur les Brebis, & les dévorerent sans résistance, parce qu'elles n'avoient plus leurs Chiens pour venir à leur secours. Les Loups de leur côté dévorerent les Chiens qui ne se tenoient point sur leurs gardes, & qui vivoient en assurance sur la bonne foi du traité.

SENS MORAL.

IL faut être toujours en garde, pour éviter les surprises d'un ennemi avec lequel on s'est réconcilié. Esope, dans la Fable des Loups & des Brebis, a voulu nous apprendre deux moralités importantes. La premiere, qu'il ne faut pas aisément se fier à un ennemi, quoiqu'il fasse semblant de s'être réconcilié de bonne foi. La seconde, que les méchans ne manquent jamais de spécieux prétextes pour couvrir leur malignité. C'est une imprudence extrême, & qui a presque toujours de mavaises suites, que de s'abandonner à la discrétion de son ennemi, quelques protestations qu'il fasse d'être dans nos intérêts. Il faut juger de l'avenir par le

le passé. Les démonstrations d'amitié qu'il vous donne, sont un piége adroit qu'il tend; & si vous n'apportez de grandes précautions pour prendre toutes vos sûretés, vous y tomberez infailliblement. La haine qu'un ennemi a long-temps nourrie, ne s'éteint pas dans un moment. Elle se réveille dès la premiere occasion. L'animosité naturelle qui est entre les Loups & les Brebis, ne cessa point pour la tréve qui fut conclue entr'eux; & quoiqu'ils se fussent donné réciproquement des ôtages, les Loups se prévalant de la sécurité où étoient les Brebis durant la paix, n'eurent pas de peine à les détruire, parce qu'elles s'étoient privées inconsidérément des Chiens qui veilloient toujours à leur garde. Voilà la méthode ordinaire des gens de mauvaise foi, qui ne font semblant de se réconcilier avec leurs ennemis, que pour les ruiner plus sûrement.

Tu peux faire la paix avec ton ennemi,
Mais garde-toi d'y prendre aucune confianc ;
Cette paix, dans le fond, n'est faite qu'à demi ;
Et le moindre prétexte armera sa vengeance.

FABLE XLIV.


D'un Bucheron & d'une Forêt.

UN Bucheron entrant dans une Forêt, lui demanda la permiſſion de prendre du bois pour faire un manche à ſa coignée. Elle y conſentit; mais peu de temps après elle ſe repentit de ſa complaiſance; car le Bucheron ſe ſervit de ſa coignée pour couper de grandes bran-

ches d'arbres, & pour dépouiller la Forêt de ſes principaux ornemens, ſans qu'elle pût s'en défendre, parce qu'elle avoit fourni des armes au Bucheron contre elle-même.

SENS MORAL.

LEs ingrats abuſent du bien qu'on leur fait, & s'en ſervent quelquefois contre leurs bienfaiteurs. Quand on a beſoin des gens, on les careſſe, on les flatte pour obtenir les choſes qu'on leur demande; mais quand on n'en eſpere plus rien, on leve le maſque, & l'on ſe déclare contre ceux dont on a reçu plus de bienfaits. La Coignée du Bucheron lui étoit inutile, parce qu'elle manquoit d'un manche; mais elle ne fut pas plutôt emmanchée, par la facilité & par la libéralité de la Forêt, qu'il s'en ſervit contre elle-même, & qu'il ſe mit à couper les plus beaux arbres. Combien de gens abuſent de leur faveur, de leur crédit, de leurs richeſſes, contre ceux mêmes qui les leur ont procurées! Ils oublient qu'ils leur doivent leur fortune, & par un ſurcroît d'ingratitude, ils ſe déclarent ouvertement contre ceux à qui ils ont les dernieres obligations.

Que l'homme en ce qu'il fait est rempli d'ignorance!
Sans rien approfondir, aveugles, insensés,
Tous les jours par notre imprudence,
Nous fournissons les traits dont nous sommes percés.



FABLE XLV.



Du Loup & du Chien.

UN Loup rencontra par hasard un Chien dans un bois, au commencement du jour. Il se mit à le caresser, & à lui demander de ses nouvelles: il le questionna sur son embonpoint. Le Chien lui répondit, que les bontés de son Maître, & les soins qu'il prenoit de lui,

l'avoient mis dans le bon état où il le voyoit ; car il me nourrit, ajouta-t-il, des mets de sa table, & des viandes dont il mange lui-même : outre cela, je dors dans un lieu couvert, & tous ceux de la maison me font tout le bien qu'ils peuvent. Ce discours inspira envie au Loup de s'attacher au Maître du Chien. Que je serois heureux, lui dit-il, de servir un Maître si commode ! Si cela m'arrivoit, je croirois que ma condition seroit préférable à celle de toutes les autres bêtes. Le Chien s'offrit de le conduire à son Maître, & de le solliciter en sa faveur, pourvu qu'il se relâchât un peu de sa cruauté naturelle. Le Loup y consentit. Leurs conventions ainsi faites, ils se mirent en chemin : le jour étoit déja grand. Le Loup voyant que le col du Chien étoit tout pelé, lui en demanda la cause. Cela n'est rien, répliqua le Chien ; pendant la nuit j'ai la liberté toute entiere, & l'on me lâche, pour abboyer aux voleurs ; mais pen-

dant le jour on me tient à l'attache, de peur que je ne morde ceux qui entrent dans la maison de mon Maître. Ce discours ralentit l'ardeur du Loup; il ne témoigna plus le même empressement pour aller trouver le Maître du Chien. Adieu, lui dit-il, je ne veux pas acheter à si haut prix l'amitié de ton Maître; j'aime mieux jouir de ma liberté, que de faire bonne chere dans l'esclavage.

SENS MORAL.

ON a bien de la peine à se déterminer sur le choix des conditions, quand on compare les biens & les maux qu'on y trouve. Esope a inventé cette Fable, pour exprimer les douceurs qui accompagnent la liberté. Il en pouvoit parler avec une pleine connoissance, parce qu'il avoit passé dans la servitude plus de la moitié de sa vie. Il préfere la liberté à tous les autres avantages de la vie; mais il est peu d'hommes qui vivent dans une entiere indépendance. Les malheureux sont obligés de servir & de se captiver pour vivre. Les

autres qui sont dans une condition plus heureuse, ont au-dessus d'eux des supérieurs qui leur font sentir durement leur supériorité. Si les hommes vouloient se donner le mot, ils ne seroient pas obligés de s'assujettir au caprice & à la bisarrerie de certaines gens qui leur vendent bien cher les bons offices qu'ils leur rendent; mais il faut ramper, dépendre & faire bien des bassesses, pour contenter son ambition. Ceux qui croyent vivre dans une entiere liberté, dépendent de l'autorité des Magistrats; mais cette dépendance est utile & nécessaire pour maintenir le bon ordre de la République. Ce n'est point cette espéce de dépendance que blâme Esope dans cette Fable; mais il censure ceux qui pouvant vivre dans une liberté honnête, se font esclaves pour contenter leurs passions & leur ambition, & se condamnent à essuyer les rebuts & les caprices de ceux dont ils ont besoin. Un homme libre qui peut se passer des autres, a grand tort de sacrifier sa liberté pour amasser du bien dont il n'a pas besoin. C'est ce qu'Esope a voulu nous représenter, en faisant dire au Loup, qu'il aimoit mieux vivre en pleine campagne, que d'aller chez le Maître du Chien, pour se faire mettre au collier.

Tu prétens être libre, & tu comptes ce bien
Pour le plus grand bonheur où l'homme sage aspire;
Mais de tes passions quand tu souffres l'empire,
Cet esclavage n'est-il rien?





FABLE XLVI.



Du Ventre & des autres Membres.

LA Main & le Pied voulurent autrefois faire un procès au Ventre, en lui reprochant qu'ils ne pouvoient suffire à le nourrir, sans qu'il y contribuât de son côté. Ils vouloient l'obliger à travailler comme les autres membres, s'il vouloit être nourri. Il leur représenta plu-

ſieurs fois le beſoin qu'il avoit d'alimens. La Main le refuſa, & ne voulut rien porter à la bouche pour le communiquer au Ventre, qui tomba en peu de temps en défaillance par cette ſouſtraction d'alimens. Tous les autres membres devinrent foibles & atténués, par la diſette où ſe trouva le Ventre. La Main reconnut alors ſon erreur, & voulut contribuer à l'ordinaire à nourrir le Ventre; mais il n'étoit plus temps, il étoit trop affoibli pour faire ſes fonctions, parce qu'il avoit été trop long-temps vuide; il rejetta les viandes qu'on lui préſenta : ainſi il périt; mais toutes les parties du corps périrent avec le Ventre, & furent punies de leur révolte.

SENS MORAL.

LEs plus grands Etats ne s'entretiennent que par une parfaite correſpondance entre les parties qui les compoſent. La Main, le Pied, & les autres membres avoient grand tort de reprocher

au Ventre son inutilité, & qu'il engloutissoit lui seul tout ce que les autres parties pouvoient amasser. Ils conclurent mal-à-propos de le laisser mourir de faim, s'il ne vouloit travailler comme les autres. Le Pied refusa de marcher pour aller chercher des alimens. L'Œil ne voulut plus conduire le Pied. La Main dit de son côté, qu'elle étoit fatiguée de porter si souvent les alimens à la bouche pour nourrir un paresseux. Mais les membres qui raisonnoient si mal, ne faisoient pas réflexion, que le Ventre distribue à toutes les parties du corps le suc des viandes qu'il a digérées, & qu'il les fait subsister par ce moyen. Ce ne sont pas toujours ceux qui ont les emplois les plus éclatans qui rendent de plus grands services à l'Etat. Le Peuple, comme les grands Seigneurs, contribue à sa sureté; mais il faut que les uns & les autres vivent en bonne intelligence. Tite-Live raconte que le Peuple Romain s'étant révolté contre le Sénat, se retira sur le Mont Aventin, protestant qu'il ne vouloit plus vivre dans la dépendance. Menenius Agrippa, homme sage & d'une prudence rare, fut choisi pour aller vers ce Peuple, & pour tâcher de le faire rentrer dans son devoir. Ce grand homme ne crut pas devoir employer toute sa rhétorique pour persuader une populace mutinée, & qui n'étoit guè-

res en état d'écouter ses raisons. Il leur raconta mot à mot cette Fable, & le sujet de la querelle entre les autres Membres & le Ventre. Il appliqua la moralité de cette Fable à la correspondance qui devoit être entre le Peuple & le Sénat, dont on s'étoit toujours bien trouvé jusqu'alors; & il leur dit, que leur désunion causeroit le même désordre qu'avoit causé la mésintelligence entre les autres parties du Corps & le Ventre. Cette Fable expliquée ainsi à propos, fit tout l'effet qu'Agrippa en attendoit. Le Peuple se le tint pour dit, ouvrit les yeux, & rentra dans son devoir; jugeant bien que si le Sénat ne pouvoit se passer du Peuple, celui-ci aussi ne pouvoit se passer des conseils, de l'assistance & de la protection du Sénat.

Le secours mutuel souvent est nécessaire;
De ce concours secret naissent les plus grands biens;
Et tel qui semble ne rien faire,
S'il faut tenter beaucoup, en fournit les moyens.



FABLE XLVII.



D'un Singe & d'un Renard.

LE Singe voulut un jour persuader au Renard de lui prêter une partie de sa queue, pour couvrir son derriere. Il dit au Renard, que sa queue étoit trop longue, & qu'elle l'incommodoit en marchant; au lieu que le superflu feroit honneur au Singe, & lui se-

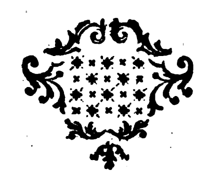
roit d'un grand secours. Ces raisons ne persuaderent point le Renard. Il dit au Singe, que sa queue ne l'incommodoit nullement, & qu'il aimoit mieux en balayer la terre, que d'en couvrir les fesses d'un Singe.

SENS MORAL.

ON ne doit point demander à ses amis des choses contre leurs intérêts. On peut donner deux explications à cette Fable. Le Renard avec sa longue queue, représente les riches, qui ne veulent point faire part de leur superflu aux autres qui sont dans le besoin. Ils voyent leurs miseres d'un œil sec & indifférent, & quoiqu'ils pussent aisément les soulager, ils négligent de le faire. La moralité de cette Fable doit apprendre aux pauvres, qu'ils n'ont pas de grands secours à attendre des riches, quand ils sont hors d'état de leur rendre des services. L'autre explication que l'on peut donner à la même Fable, est une leçon pour corriger ceux qui ne se lassent point de demander, & qui veulent exiger de leurs amis des choses ridicules ou impossibles. La demande que faisoit le Singe au Renard, de retrancher une partie de sa queue

pour la lui donner, étoit impertinente; aussi le Renard le refusa tout net. C'est ainsi qu'il faut traiter ceux qui importunent leurs amis par des demandes à contre-temps, & qui veulent les exposer à toutes sortes d'épreuves, sans examiner si ce qu'ils leur demandent n'est point contre leurs intérêts, & s'ils peuvent le leur accorder avec quelque bienséance.

Tu veux ce que jamais tes désirs n'obtiendront.
Cesse d'y perdre en vain tes plus belles paroles.
Qui fait des demandes frivoles,
Du refus mérite l'affront.



FABLE

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

FABLE XLVIII.



Du Renard & des Raisins.

UN Renard ayant apperçu au haut d'un arbre quelques grappes de Raisins qui commençoient à mûrir, eut envie d'en manger, & fit tous ses efforts pour y atteindre ; mais voyant que sa peine étoit inutile, il dissimula son chagrin, & dit en se retirant, qu'il ne

vouloit point manger de ces Raisins ; parce qu'ils étoient encore trop verds & trop aigres.

SENS MORAL.

LE bon sens veut que l'on s'accoutume à se passer des choses que l'on ne peut obtenir. C'est ainsi que le Renard faisant de nécessité vertu, & ne pouvant prendre les grappes de Raisins qu'il avoit fort envie de manger, pour soulager la faim qui le pressoit, dit qu'il falloit donner à ces Raisins le temps de mûrir. La dissimulation est quelquefois permise ; mais il y a de certaines circonstances où elle devient vicieuse. C'est lorsque nous cachons nos desseins à ceux qui en devroient être informés, ou que nous les dissimulons avec de mauvaises intentions. Mais il est permis de dissimuler ses desseins, pour se défendre des artifices de certaines gens dont on a de justes raisons de se défier. Le Renard, pour cacher le mauvais succès de son entreprise, dit qu'il ne vouloit pas manger de ces Raisins, parce qu'ils étoient encore trop verds. Lorsqu'on a manqué une occasion, il n'est pas toujours à propos de divulguer qu'on a fait des démarches pour y réussir, quand cette déclaration est inutile.

Si d'un projet trop haut tu ne peux te défendre,
Cache au moins le désir dont tu goûtes l'appas.
Il est bien honteux d'entreprendre,
Quand on est presque sûr de ne réussir pas.



FABLE XLIX.



De la Belette & du Renard.

UN Renard pressé de la faim, entra un jour dans une Grange par une ouverture fort étroite. Après avoir mangé tout son saoul, il voulut sortir par la même ouverture ; mais tous ses efforts furent inutiles, parce que la grosseur de son ventre l'en empêchoit. La Belette

qui l'apperçut de loin, & qui connut son embarras, accourut pour lui donner conseil, & pour le secourir. Après avoir examiné l'état où il se trouvoit, elle lui dit, qu'il devoit attendre, pour sortir de la grange, qu'il fût aussi décharné & aussi maigre qu'il étoit avant que d'y entrer.

SENS MORAL.

L'Abondance & les richesses sont quelquefois plus incommodes qu'utiles. Il arrive assez souvent, que des gens qui vivoient heureux & tranquilles dans une fortune médiocre, sont agités de mille soins & de mille inquiétudes, quand ils ont fait une grande fortune. Le Renard se trouve dans de violens embarras pour sortir de la grange, où il avoit de quoi vivre en abondance; mais la douleur qu'il sentoit de se voir enfermé, & la crainte d'être pris à tous momens, l'empêchoient de goûter la douceur de sa bonne fortune. Après s'être enflé le ventre à force de manger, il lui fut impossible de repasser par la même ouverture. Nous pouvons tirer de là une moralité qui nous apprend que quand nos esprits sont

appesantis par l'abondance & par les délices, ils deviennent incapables de faire les mêmes fonctions avec la même facilité & la même vivacité qu'auparavant ; ils sont plus tardifs & plus pesans. César, dont le goût étoit si rafiné & si exquis, & qui se connoissoit si bien en gens, avoit accoutumé de dire, que les hommes gras ne lui paroissoient point redoutables, & qu'il appréhendoit bien moins la graisse de Crassus, que la maigreur de Brutus : comme s'il eût voulu dire, que les gens maigres étoient plus capables de songer à brouiller le gouvernement de l'Etat, que les autres qui sont amollis par la bonne chere & par les délices. Esope a voulu apprendre aux hommes, en leur expliquant l'embarras où se trouva le Renard, que l'abondance & la bonne chere sont souvent préjudiciables, & qu'elles peuvent avoir de mauvaises suites.

Avant que d'être riche, aucun triste embarras

Ne t'empêchoit d'avoir des jours tranquilles;

Aujourd'hui plein de soins, tu n'oses faire un pas,

Sans trembler pour des biens qui te sont inutiles.

FABLE L.



Du Loup & des Chasseurs.

UN Loup vivement poursuivi par des Chasseurs, désespéroit de pouvoir se sauver, tant il étoit fatigué d'avoir couru. Il rencontra par hasard un Bucheron, & le pria de vouloir lui donner un asile dans sa cabane. Le Bucheron y consentit, & le cacha dans un coin

Peu de temps après, les Chasseurs arriverent à la cabane, & demanderent au Bucheron, s'il ne savoit point où le Loup s'étoit retiré. Il leur répondit que non; mais il leur fit signe du doigt & de l'œil, pour leur montrer l'endroit où le Loup étoit caché. Ils le chercherent sans pouvoir le trouver. Aussi-tôt qu'ils furent sortis de la cabane, le Loup se retira sans rien dire au Bucheron, qui se plaignit de son incivilité, lui reprochant qu'il lui avoit sauvé la vie, en lui donnant un asile dans sa cabane. Il est vrai, répartit le Loup, & je ne m'en serois pas allé sans vous remercier de votre courtoisie, si votre main, vos yeux, vos actions, vos mœurs, eussent été conformes à votre vie.

SENS MORAL.

ON s'expose à de grands périls, quand on se fie à la bonne foi des personnes suspectes. C'est ce qui arriva au Loup qui,

qui, pour se garantir des Chasseurs, se réfugia dans la cabane d'un Bucheron, croyant y être en sûreté. Ceux qui violent les droits de l'hospitalité, encourent la haine de Dieu & des hommes. Les Historiens ont condamné la lâcheté de Prusias, Roi de Bythinie, qui voulut livrer Annibal aux Romains, contre la parole qu'il lui avoit donnée quand ce grand Capitaine lui demanda un asile dans ses Etats. Esope propose l'infidélité que le Bucheron fit au Loup, pour donner à entendre combien les traîtres sont odieux. Il est vrai que le Bucheron dit aux Chasseurs qui lui demandoient des nouvelles du Loup, qu'il ne l'avoit point vu, mais en même temps il leur fit connoître par des signes l'endroit de sa cabane où il étoit caché. Ainsi ce Bucheron avoit grand tort d'accuser le Loup d'ingratitude; car quoique les Chasseurs n'eussent pu découvrir le lieu où il s'étoit retiré, le Bucheron avoit fait tout ce qui étoit nécessaire pour le faire prendre. On n'est point en droit d'exiger de la reconnoissance pour les bienfaits, quand on les détruit par des offenses réelles, ou par une maligne volonté. Aussi le Loup reprocha avec justice au Bucheron sa perfidie, puisque ce traître avoit fait connoître aux Chasseurs l'endroit où le Loup s'étoit réfugié.

Dans un péril pressant, ne cherches point d'asile
Où tu peux te croire haï ;
Quoiqu'à te l'accorder on se montre facile,
Tu dois craindre d'être trahi.



FABLE LI.



Du Paon & du Rossignol.

LE Paon se plaignit un jour à Junon, sœur & femme du Maître des Dieux, qu'il se rendoit ridicule auprès des autres Oiseaux, par la rudesse & le désagrément de sa voix ; au lieu que le Rossignol les charmoit tous par sa mélodie & par la douceur de son chant. J'en con-

viens, lui répliqua Junon; mais les Dieux l'ont ordonné de la ſorte. Ils ont voulu que chaque Animal eût un talent particulier. Si le Roſſignol vous ſurpaſſe par la douceur de ſa voix, vous le ſurpaſſez par la beauté de votre plumage. La force eſt le partage de l'Aigle. Le Corbeau donne de bons augures. La Corneille eſt faite pour annoncer les malheurs. Il faut que chacun ſe contente de ſa condition, & qu'il ſe ſoumette à la volonté des Dieux.

SENS MORAL.

On ne peut être en repos, ni vivre content, ſi l'on déſire de poſſéder ſeul les perfections & les talens de tous les autres. L'ambition des hommes les porte naturellement à vouloir effacer tous leurs ſemblables par de rares qualités, & ils ſont au déſeſpoir quand ils remarquent dans leurs concurrens quelque talent particulier qui leur fait ombrage. Chacun vivroit heureux, s'il vouloit ſe contenter de ſon état; mais l'on ſe donne mille chagrins par la comparaiſon odieuſe que l'on fait des mal-

heurs de ſa condition, avec le bonheur que l'on imagine dans celle des autres. C'eſt l'imprudence qu'Eſope condamne dans le Paon de la Fable. Cet animal devoit ſe contenter de la beauté de ſa taille & de ſon plumage, de l'honneur que lui a fait Junon en le choiſiſſant pour être ſon oiſeau favori, ſans envier au Roſſignol la beauté de ſon chant. Si l'orgueil ne l'eût point aveuglé, il avoit de quoi ſe contenter dans ſon état, & il ne ſe ſeroit point aviſé de faire des plaintes importunes à Junon, pour lui demander qu'elle lui communiquât comme au Roſſignol, le talent de la voix. Il devoit ſe contenter de la beauté que la nature lui avoit donnée en partage, ce qui ſuffiſoit pour le rendre heureux dans ſon état. Cette ſage diſpenſatrice a diſtribué les talens avec économie, & donné à chacun ce qui lui convient; de ſorte que les qualités qu'elle a refuſées à chaque animal, ne lui ſont nullement néceſſaires pour la perfection de ſon être. Ce ſeroit donc une préſomption ridicule, que de vouloir poſſéder tout ce qu'elle a cru devoir ſéparer en différens ſujets. Ceux à qui il manque quelque perfection naturelle, ſont récompenſés par d'autres endroits. Si le Paon ne chante pas agréablement, s'il a les pieds laids, au moins il a un plumage parfaitement beau. On remarque aſſez ſouvent, que ceux qui ſont eſtro-

piés ou contrefaits, ont d'autres rares talens & l'esprit admirable ; de sorte que les imperfections sont balancées par quelques perfections ; & quand on examine de près les divers défauts, chacun a droit de se consoler & de se contenter de ce qu'il a. Les Poëtes ont feint que Jupiter augmenta la vivacité de l'esprit de Tyresias, quand Junon par dépit l'eut privé de l'usage des yeux ; de sorte que cette perte lui fut avantageuse, par le privilége qui lui fut accordé de prévoir l'avenir.

A certaines vertus chacun est destiné,
Dans l'une nous cédons, & dans l'autre on nous cède.
Contente-toi de ce qui t'est donné,
Sans souhaiter ce qu'un autre possede.



FABLE LII.



De l'Oiſeleur & du Merle.

UN Oiſeleur tendoit des rets pour y prendre des Oiſeaux. Le Merle qui l'apperçut de loin, lui demanda à quoi il s'occupoit. Je bâtis une Ville, lui répondit l'Oiſeleur. Après qu'il ſe fut retiré, le Merle eut la curioſité de venir voir cet ouvrage, ſe fiant à la parole &

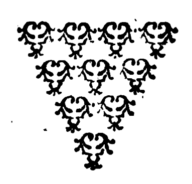
à la bonne foi de l'Oiseleur ; mais s'étant trop approché du filet, il y demeura pris. Je vous proteste, dit-il à l'Oiseleur qui accourut promptement pour s'en saisir, que si vous bâtissez toujours de semblables villes, vous n'aurez guère d'habitans.

SENS MORAL.

LEs villes demeurent dénuées de citoyens & désertes, quand ceux qui les gouvernent sont fâcheux & incommodes. Ce que le Merle, se voyant pris, dit à l'Oiseleur, nous apprend que la bonne foi est absolument nécessaire pour le bon gouvernement des Républiques, qui sont autant de Communautés composées de plusieurs personnes & de plusieurs familles, toutes réunies ensemble par les liens de la société civile. Le gouvernement de la République sera d'autant plus parfait, qu'il approchera davantage d'une famille bien réglée, & que ceux qui la composent vivront ensemble plutôt comme freres que comme citoyens. Il semble que la sincérité & la bonne foi ayent été l'origine & la pierre fondamentale des Républiques. C'est donc aussi ce qui doit les conserver. Les hommes

ne se sont d'abord rassemblés que parce qu'ils se fioient les uns aux autres, & ils cesseront de vivre en société, aussi-tôt que la confiance mutuelle sera bannie des Républiques. Le Merle se voyant pris dans les filets de l'Oiseleur, lui reprocha sa mauvaise foi & l'équivoque de sa réponse; mais il ne faut pas espérer que ceux qui tâchent à nous surprendre, nous répondent sincerement.

Quand tu veux savoir quelque chose,
Ne t'en repose pas sur ce que l'on t'en dit.
Qui croit trop aisément s'expose,
Et le trompeur s'en applaudit.



FABLE LIII.



Du Cerf & du Cheval.

LE Cheval qui n'avoit point encore été dompté par le mors ni par la bride, se plaignoit un jour à un Paysan, d'un Cerf qui venoit manger l'herbe dans un Pré où il paissoit, & le pria de l'aider à en tirer vengeance. Je le veux bien, dit le Paysan, à condition que vous ferez

tout ce que je vous dirai. Le Cheval y acquieſça. Alors le Payſan profitant de l'occaſion, lui mit ſur le dos une ſelle & un mors à la bouche. Il monta deſſus, & pourſuivit le Cerf avec tant d'ardeur, qu'il l'atteignit & le tua. Le Cheval henniſſoit de joie, ſe voyant ſi bien vengé, & ne craignant plus les inſultes du Cerf. Mais le Payſan qui connut combien le Cheval lui pouvoit être utile dans la ſuite, au lieu de le mettre en liberté, le conduiſit chez lui, l'attacha à une charrue, & le fit ſervir à labourer la terre.

SENS MORAL.

C'Eſt une extrême imprudence de ſe mettre au pouvoir d'autrui, & de ſacrifier ſa liberté pour ſe venger d'un ennemi. On voit par le malheur du Cheval qu'Eſope fait parler en cette Fable, que la vengeance a ſouvent de fâcheux retours. Il eut la joie de voir ſon ennemi abattu; mais il lui en coûta à lui-même la liberté, & il fut bien étonné quand il vit qu'on le condui-

ſoit au logis du Payſan, quoiqu'il eût toujours vécu juſqu'alors en pleine campagne. On a vu pluſieurs Etats changer de Maître, pour s'être confiés à un voiſin trop puiſſant, & pour lui avoir demandé du ſecours dans les guerres qu'ils avoient à ſoutenir. C'eſt agir contre les régles de la bonne politique, de faire entrer dans un Royaume un Prince avec des troupes aſſez fortes pour s'en emparer. Cette tentation eſt fort délicate, ſurtout ſi les Etats où on l'introduit ſont à ſa bienſéance. Il faut avoir une vertu bien épurée pour ne pas ſe prévaloir d'une ſi heureuſe occaſion. Le Payſan après s'être ſervi du Cheval à pourſuivre le Cerf, s'en ſervit pour ſes uſages domeſtiques & à traîner la charrue.

Un voiſin odieux te cauſe un vif ennui,
Tu machines ſa perte avec un ſoin extrême;
Mais en cherchant de l'aide contre lui,
Garde de te nuire à toi-même.



FABLE LIV.



De l'Asne & du Lion.

L'Asne paissoit un jour dans la compagnie d'un Coq. Un Lion vint pour attaquer l'Asne. Le Coq chanta. On dit que le Lion a une horreur naturelle du chant de cet animal. Le Lion se mit à fuir. L'Asne, qui s'imagina follement que le Lion le redoutoit, le poursuivit à

toute outrance ; mais quand le Lion ſe vit aſſez éloigné pour ne plus craindre le chant du Coq, & pour ne le plus entendre, il revint ſur ſes pas, ſe jetta ſur l'Aſne & le dévora. Malheureux que je ſuis, s'écria-t-il, en ſe voyant aux derniers abois, de quoi me ſuis-je aviſé de vouloir faire le vaillant, & pourquoi ai-je voulu m'expoſer au combat, puiſque je ne ſuis point né de parens guerriers ?

SENS MORAL.

C'Eſt une grande imprudence d'attaquer un ennemi plus puiſſant & plus fort que ſoi ; car on court riſque d'en être vaincu. Les Naturaliſtes ont remarqué que le Lion, tout fier & tout intrépide qu'il eſt, craint naturellement le chant du Coq. Ce qui paroît d'autant plus étonnant, qu'il y a une diſproportion infinie entre la force & le courage de ces deux animaux ; mais c'eſt qu'il n'y a rien de parfait dans le monde, non-ſeulement parmi les bêtes, mais auſſi parmi les hommes. Ceux qui paroiſſent les

plus accomplis, ont de grandes imperfections. Les Historiens Romains ont écrit que Caton aimoit le vin, & que César se livroit trop aux femmes. Socrate avoit un désir ambitieux de se signaler & de faire parler de lui. Alexandre le Grand alloit jusqu'à la frénésie, quand la colere le transportoit. Séneque qui avoit donné de si belles maximes sur le mépris de la mort, manqua de courage en mourant. Le Lion passe communément pour être le Roi des autres animaux, comme étant le plus hardi & le plus courageux; cependant le cri d'un animal très-foible suffit pour le faire trembler. On peut encore faire attention sur le ridicule orgueil de l'Asne, qui, voyant le Lion fuir devant lui, s'alla imaginer qu'il craignoit sa rencontre. Cette espéce d'orgueil est assez ordinaire à de certaines gens que l'on respecte, à cause des Grands qu'ils approchent, & qui les honorent de leur amitié & de leur faveur; mais quand ils sont disgraciés, tout le monde les abandonne & les méprise. L'Asne ne se fut pas plutôt éloigné du voisinage du Coq, que le Lion tournant visage, se jetta de furie sur ce malheureux. Il reconnut alors sa témérité, & il eut tout le loisir de s'en repentir.

Combien de fanfarons prétendant sottement
Que devant eux un ennemi recule,
Font, en le poursuivant, un éclat ridicule,
Où leur bravoure se dément!



FABLE

FABLE LV.



D'un Vautour & des autres Oiſeaux.

UN Vautour ayant manqué pluſieurs Oiſeaux de ſon voiſinage, feignit qu'il avoit envie de les traiter & de leur donner un grand repas, en ſigne d'une parfaite réconciliation. Les Oiſeaux, trop faciles & trop crédules, trompés par ces

belles apparences, ne manquerent pas de se trouver en foule à la fête, se flattant d'être bien régalés, & que c'étoit une belle occasion de se réconcilier pour toujours avec un ennemi si dangereux, & qui leur faisoit depuis long-temps une guerre si cruelle. Mais ils furent bien épouvantés quand ils virent qu'il se jettoit sur eux, & qu'il les égorgeoit impitoyablement les uns après les autres. Ils reconnurent à leurs dépens le peu de fond qu'il faut faire sur les belles paroles d'un ennemi.

SENS MORAL.

LEs petits doivent toujours se tenir sur leurs gardes contre la trop grande puissance des Grands. La supercherie dont le Vautour de cette Fable usa envers les autres Oiseaux à qui il fit semblant de vouloir donner un grand repas, sous prétexte de réconciliation, est une figure de la malignité de certains hommes cruels qui tendent des piéges aux personnes sinceres pour les perdre, sous des apparences de courtoisie. On en a

vu qui ont fait comme le Milan de la Fable, & qui se sont en effet servi d'un festin pour faire périr tout d'un coup plusieurs ennemis à qui ils vouloient du mal. Les uns les ont empoisonnés; les autres les ont fait mourir par le feu. Cette perfidie est la marque d'une ame lâche & noire, qui use d'artifice & de surprise pour faire périr celui qu'on n'ose attaquer à force ouverte. C'est la derniere des horreurs, que d'employer les caresses & les démonstrations de bienveillance pour des cruautés inouies & les plus terribles effets de la vengeance. Quelle noirceur que d'embrasser, de caresser, de flatter, de combler d'éloges des gens que l'on veut perdre, de leur faire de beaux semblans d'amitié, de les prier à manger, pour les faire périr plus sûrement & sans courir de risque, en leur ôtant tout soupçon & toute défiance, afin qu'ils ne se tiennent point sur leurs gardes, & qu'ils soient hors d'état de parer les coups qu'on veut leur porter!

Défiez-vous des offres de services
De ces gens dont le cœur est mercénaire & bas.
Pour vous dresser un piége ils ont mille artifices,
Heureux si vous n'y tombez pas.

FABLE LVI.



Du Lion & du Renard.

LE Lion affoibli par la vieilleſſe, ne pouvoit plus prendre les autres animaux à la courſe. Il réſolut de ſe ſervir d'artifice pour les ſurprendre & pour en faire curée. Il ſe retira dans le fond de ſa caverne pour mieux exécuter ce deſſein,

& fit favoir par-tout qu'il étoit malade. Les autres animaux accoururent pour le vifiter, mais il les étrangloit & les dévoroit à mefure qu'ils entroient dans fa caverne. Le Renard fe douta de la rufe du Lion, & du mauvais tour qu'il avoit joué à ceux qui étoient venus le vifiter. Il fe contenta donc de demander de loin au Lion, & fans entrer dans fa caverne, comment il fe portoit. Je me porte fort mal, dit le Lion ; pourquoi n'entrez-vous pas, ajouta-t-il ? C'eft, lui répliqua le Renard, que je vois fort bien les veftiges de ceux qui font entrés dans cette caverne, mais je n'apperçois point les traces de ceux qui en font fortis.

SENS MORAL.

LEs hommes fages prévoyent le péril & fe précautionnent contre les piéges qu'on leur tend pour les furprendre. Les plus grands courages s'abattent par la vieilleffe. Le Lion qu'Efope nous propofe

dans cette Fable, après avoir été la terreur des autres animaux, est obligé de recourir à la ruse pour se nourrir. Il se retire au fond de son antre, contrefait le malade, & mande à tous les animaux l'état pitoyable où il est réduit, afin qu'ils en ayent compassion, & qu'ils viennent le visiter & le consoler. La franchise & l'empressement qu'ils lui témoignerent en cette occasion leur fut très-funeste, puisqu'il leur en coûta la vie, & que le Lion se prévalant de la confiance qu'ils lui témoignerent, les égorgea les uns après les autres. Le Renard plus judicieux & plus rusé, ne donna point dans le piége que le Lion lui tendoit. Il éventa la mine, & se tenant alerte pour éviter toute surprise, il se contenta de lui demander de loin des nouvelles de sa santé; & pour répondre aux empressemens du Lion qui l'exhortoit à venir dans sa caverne, il lui dit que l'aventure des autres animaux lui faisoit peur. Je vois bien, ajouta-t-il, que plusieurs y sont entrés; mais je n'apperçois point les vestiges de ceux qui en sont sortis, & qui se sont échappés de vos griffes. La prudence que le Renard témoigna en cette occasion, doit servir de régle pour se précautionner contre les fourberies des personnes dont on se défie avec quelque sorte de raison. Ce seroit une imprudence extrême de se mettre à leur dis-

crétion, ſans ſavoir par quels moyens on pourroit ſe garantir de leurs violences.

Qui ne prévoit rien eſt à plaindre,
Il s'apprête ſouvent un cuiſant repentir.
On ne doit point entrer aux lieux qui ſont à craindre,
Qu'on ne ſache comment on en pourra ſortir.



FABLE LVII.



De l'Asne malade & des Loups.

L'Asne fut obligé de garder le lit pour quelque indisposition. Le bruit de sa maladie s'étant répandu, les Loups & les Chiens croyant qu'il mourroit bientôt, accoururent pour le visiter. Ils apperçurent l'Asnon au travers des fentes de la porte, & lui demanderent des nou-

nouvelles de la ſanté de ſon pere. Il ſe porte beaucoup mieux que vous ne voudriez, leur répondit l'Aſnon.

SENS MORAL.

LEs complimens & les civilités ſont ſouvent un voile dont on ſe ſert pour cacher de mauvaiſes intentions. L'empreſſement que les Loups & les Chiens témoignerent pour venir demander des nouvelles de l'Aſne, n'étoit pas une marque du déſir qu'ils avoient de le revoir bientôt en ſanté. C'étoit plutôt pour apprendre s'il étoit prêt de mourir, & s'ils feroient curée de ſon cadavre. Mais la courte réponſe de l'Aſnon ralentit leur eſpérance, & leur fit connoître qu'il entrevoyoit leur mauvaiſe intention au travers de leur déguiſement, & qu'il les regardoit comme les ennemis jurés de ſon pere, dont ils ſouhaitoient la mort pour avoir ſa dépouille. Cette Fable a beaucoup de rapport avec la précédente, & contient les mêmes moralités, pour apprendre aux hommes qu'ils doivent ſouvent ſe tenir en garde contre ceux qui leur témoignent le plus d'empreſſement, & qui leur font les plus grandes careſſes.

Il doit lui revenir du bien par ton trépas ;
Au péril de mourir un mal aigu t'expose :
Il pleure, s'inquiete. En cherches-tu la cause ?
Il craint que tu n'en meures pas.



FABLE LVIII.



Du Chevreau & du Loup.

LE Chevreau étant aſſis ſur une fenêtre aſſez élevée, vit paſſer un Loup, dont il ſe moqua long-temps, & l'accabla d'injures. Le Loup, ſans s'émouvoir des paroles offenſantes de cet animal : mon ami, lui dit-il, ce n'eſt point toi qui m'injuries ; tu n'aurois garde de

me parler de la forte, si tu ne te prévalois de l'avantage du lieu où tu te crois en sûreté.

SENS MORAL.

LEs plus lâches, quand ils croyent n'avoir rien à craindre, insultent quelquefois aux plus grands courages. Le Chevreau est un animal foible & timide, dont le Loup fait souvent curée, & qui n'a point d'autre parti à prendre que la fuite, quand par malheur pour lui ils se trouvent ensemble. Cependant le Chevreau de cette Fable se croyant hors des atteintes d'un Loup qui passoit, se mit à lui dire des injures. La conduite de cet animal représente assez bien celle des poltrons, & de la plupart des femmes, qui ne manquent guère de recourir aux invectives & aux injures, quand elles se voyent appuyées, ou qu'on leur applaudit; mais leur feu se ralentit & les paroles tarissent dans leur bouche, quand elles ne se croyent pas les plus fortes. Alors changeant de méthode, elles ont recours aux prieres & aux larmes. Ce procédé est un effet de leur tempérament qui est naturellement timide, mais qui devient féroce, quand elles se croyent hors de péril, &

qu'elles ont la force à la main. C'eſt alors que l'amour de la vengeance s'allume, & qu'elles vomiſſent des torrens d'injures, ſans égard & ſans diſtinction, ne ſongeant qu'à contenter leur paſſion, ſans en appréhender les ſuites. Les perſonnes courageuſes ne s'allarment guère pour toutes les injures qu'on leur dit avec tant d'emportement. Elles imitent la froideur que le Loup de la Fable témoigna en cette occaſion; car il ſe contenta de dire au Chevreau, que ce n'étoit point par grandeur de courage qu'il l'inſultoit de la ſorte, & qu'il n'auroit eu garde de lui parler en pleine campagne comme il faiſoit. Les lâches ne paroiſſent jamais plus inſolens, que lorſqu'ils ſe croyent hors de péril, ou qu'on eſt hors d'état de les châtier de leur inſolence.

Mépriſe ces cœurs bas, qui par mille impoſtures,
Jaloux de ton pouvoir, t'oſent défigurer.
Quand ils ſont en lieu ſûr, ils diſent des injures.
Lorſqu'on peut les punir, ils n'oſent murmurer.



FABLE LIX.



De l'Homme & du Lion.

UN Homme & un Lion voyageoient ensemble, & dispu- toient, chemin faisant, sur les avan- tages de leur espèce. Au fort de la dispute, ils apperçurent un bas re- lief qui représentoit Hercule étouf- fant un Lion. Cette figure, dit l'Homme, en se tournant vers le

Lion, peut t'apprendre que les Hommes sont plus forts que les Lions. Votre raisonnement porte à faux, répliqua le Lion; car si nous avions parmi nous des Lions Sculpteurs, on verroit beaucoup plus d'Hommes terrassés & étouffés par les Lions, que de Lions par les Hommes. Cette raison ne convainquit point l'Homme, qui s'opiniâtra toujours de plus en plus à défendre son opinion. Le Lion fatigué de cette dispute, se jetta sur l'Homme & le mit en piéces. Tu vois bien maintenant, lui dit-il, lequel est le plus fort de l'Homme ou du Lion.

SENS MORAL.

IL est toujours dangereux de se vanter ou de faire le brave mal-à-propos, & de se préférer à ceux qui peuvent vous insulter impunément. Les éloges que l'on donne aux hommes, les Arcs de triomphe, les Statues, les superbes Mausolées que l'on éleve pour honorer leur mémoire, ne sont pas toujours des marques infaillibles

de leur mérite. Les Sculpteurs, les Peintres, les Poëtes, les Historiens, les Panégyristes, parlent souvent contre leur conscience & contre la vérité. Ce sont des gens dévoués & gagnés pour flatter les Grands, soit par l'espérance d'en être récompensés, soit par une complaisance lâche & servile. Il faut encore ajouter, que l'intérêt du Parti, l'amour de la Patrie, & d'autres considérations font parler les Historiens. Tite-Live loue perpétuellement les Romains, & fait des portraits avantageux de leurs moindres actions. Voilà pourquoi le Lion de la Fable avoit raison de reprocher à son rival, que s'il y avoit parmi l'espéce des Lions, des Peintres, des Sculpteurs, des Poëtes, des Historiens, on verroit plus d'Hommes terrassés par les Lions, que de Lions vaincus par les Hommes. Car il est fort rare de ne dire précisément que la vérité, en racontant un fait ou une histoire; on se plaît à l'embellir, pour y faire donner plus de créance, & pour la rendre plus considérable.

De l'orgueil naturel le dangereux poison
Te fait assez déja présumer de toi-même.
Rejette les flatteurs, dont la bassesse extrême
T'offusque d'un encens qui trouble ta raison.

FABLE LX.



De la Puce & de l'Homme.

UN Homme ſe ſentant piquer par une Puce, mit le doigt deſſus & la prit. Elle lui dit pour s'excuſer, que c'étoit ſa maniere de vivre, & que la nature lui avoit donné ce talent; qu'au reſte elle ne faiſoit pas grand mal, & que ſes morſures n'étoient nullement dange-

reuses. Elle pria l'Homme très-instamment de la mettre en liberté, & de la laisser vivre, puisqu'il n'avoit rien à appréhender d'elle. Tu t'abuses, lui répondit-il en souriant, tu fais tout le mal que tu peux; c'est pour cela qu'il faut que je te tue; car il ne faut jamais offenser personne, ni faire à qui que ce soit aucun outrage, ni léger, ni considérable.

SENS MORAL.

L'Impuissance où sont les méchans de faire de plus grands maux, n'est pas une excuse légitime, pour obliger à leur pardonner. L'injuste volonté qu'ils ont de faire tout le mal qu'ils peuvent, mérite d'être punie, quand même elle ne seroit suivie d'aucun effet, à cause de la disposition criminelle où ils sont. La principale faute consiste dans la volonté, laquelle étant déréglée & corrompue, se montre dans les petits torts, ainsi que dans les plus grands. Il semble même que ceux qui sont moins en état de nuire, & qui font cependant tout le mal qu'ils peuvent, méritent d'être punis

plus févérement, à cause de la malignité de leur naturel. Voilà pourquoi Esope fait dire à l'Homme de cette Fable, en parlant à la Puce, que plus elle étoit petite, foible & moins en état de nuire, moins devoit-elle se hasarder à faire du mal, & moins aussi devoit-elle espérer d'en obtenir le pardon. L'usage est établi, que les petits qui sont trouvés coupables, servent d'exemple aux autres; mais on pardonne quelquefois aux Grands, par les ménagemens que l'on a pour leur naissance.

Je t'ai fait peu de mal; pourquoi sévérement
Vouloir, pour t'en venger, mettre tout en usage?
Mauvaise excuse à qui nuit foiblement;
S'il pouvoit plus, il nuiroit davantage.



FABLE LXI.



De la Fourmi & de la Cigale.

LA Fourmi faiſoit ſécher ſon froment qui avoit contracté quelque humidité pendant l'hiver. La Cigale mourant de faim, lui demanda quelques grains pour ſubvenir à ſa néceſſité dans la diſette où elle ſe trouvoit. La Fourmi lui répondit durement, qu'elle devoit ſon-

ger à amasser pendant l'été pour avoir de quoi vivre pendant l'hiver. Je ne suis point oisive durant l'été, répliqua la Cigale, je passe tout ce temps-là à chanter. Oh bien, répartit la Fourmi, puisque cela est ainsi, je vous conseille de danser maintenant ; vous méritez bien de mourir de faim.

SENS MORAL.

IL faut travailler & amasser dans sa jeunesse, pour éviter les incommodités de la vieillesse ; car rien n'est plus malheureux que la vieillesse, quand avec les infirmités, les dégoûts, les chagrins qui l'accompagnent, la pauvreté s'y joint encore. Esope a voulu nous donner à entendre dans cette Fable, que la jeunesse est le temps le plus propre au travail, parce qu'alors on est dans toute sa force, & que l'on jouit d'une santé plus vigoureuse. Cette moralité nous est marquée dans la vigilance de la Fourmi, qui travaille sans relâche durant l'été, pour avoir de quoi manger pendant l'hiver, & pour n'être point obligée de sortir de sa taniere, & de s'exposer à la rigueur de la

faison ; au lieu que la Cigale, qui passe tou l'été à chanter, meurt de faim pendant l'hiver. Cette allégorie est une peinture de l'homme fainéant, qui aime mieux languir dans l'oisiveté, & souffrir mille incommodités que de travailler. Il se résout à traîner une vie honteuse & misérable ; cependant il pourroit vivre à son aise, s'il vouloit s'en donner la peine. L'exemple de la Fourmi doit animer au travail les personnes les plus lâches & les plus indolentes ; car au moins faut-il avoir le nécessaire ; & l'on est très-malheureux quand on est réduit, comme la Cigale, à mandier de quoi vivre.

Sans soin de l'avenir, l'ame aux plaisirs ouverte ;
Tu t'es par leurs douceurs laissé trop enchanter.
De ton bien dissipé tu regrettes la perte ;
Est-il temps de le regretter ?



FABLE LXII.



De la Brebis & de la Corneille.

LA Corneille attachée ſur le dos de la Brebis, la béquetoit ſans qu'elle pût s'en défendre; mais ſe tournant vers ſon ennemie; ſi tu en faiſois autant à quelque Chien, lui dit-elle, tu ne le ferois pas impunément. Il eſt vrai, répartit la Corneille, avec un air moqueur;

mais je n'attaque pas plus fort que moi ; & je sai bien à qui je me joue.

SENS MORAL.

PLus on est patient & débonnaire, plus on est exposé aux insultes & aux outrages des méchans; car ils ne s'attaquent guère à ceux qui pourroient leur rendre la pareille, & les faire repentir de leur mauvais procédé. Les personnes qui ont quelque autorité, gourmandent pour l'ordinaire ceux qui dépendent d'eux, & qui ne peuvent se soustraire à leur tirannie. Les Princes qui possèdent de grands Royaumes, se rendent redoutables aux Princes leurs voisins, qui n'ont que de petits Etats. Quand ils en usent de la sorte, ils abusent de leur puissance, qui devient tirannique. Ces vexations les deshonorent plus qu'ils ne pensent. Quelle gloire prétendent-ils acquérir en détruisant un Prince qui est absolument hors d'état de leur résister? La clémence est la vertu des grandes ames; mais c'est une lâcheté insigne de faire du mal à ceux qui ne peuvent se défendre. C'est imiter la méchanceté de la Corneille, qui béquetoit cruellement l'innocente Brebis, dont elle n'avoit aucun sujet légitime de se plaindre.

Epargne

Epargne l'innocent, & n'attaque jamais
Ceux qui ne sauroient se défendre.
Un plus méchant que toi ne peut-il pas te rendre
L'injustice que tu leur fais?



FABLE LXIII.



De l'Arbre & du Roseau.

UN Olivier & un Roseau disputoient ensemble sur leur force & sur leur fermeté. L'Olivier reprochoit au Roseau sa fragilité, qui l'obligeoit de plier au moindre vent. Le Roseau ne trouvant point de bonnes raisons pour lui répliquer, garda le silence; mais

ayant attendu quelque temps sans rien dire, un vent violent vint à souffler tout à coup. Le Roseau agité par le vent, plia, & n'en fut point incommodé; mais l'Olivier ayant voulu résister à l'orage, fut emporté & déraciné par la violence du tourbillon. Alors le Roseau prenant son temps pour parler, dit à l'Olivier qui étoit par terre: tu vois bien qu'il est plus à propos de céder à un ennemi puissant, que de lui résister avec une témérité qui a toujours de mauvaises suites.

SENS MORAL.

IL vaut mieux plier que de rompre. Les Sages qui portent leurs réflexions jusques dans l'avenir, cédent au temps, & se réglent selon les circonstances des affaires. Ils ne s'opposent pas toujours à la violence des plus forts, quand ils voyent que la résistance est inutile, & qu'elle pourroit même leur être funeste. Si l'on a vu de grands hommes aimer mieux perdre la vie, que de s'accommoder aux conjonctures, & que de se relâ-

cher un peu de leur roideur ; peut-être que la fermeté qu'ils faisoient paroître étoit un désespoir mêlé d'orgueil, qui est souvent aussi blâmable que la lâcheté. La grande sagesse ne consiste pas dans une résistance opiniâtre. Elle consiste à demeurer tranquille & inébranlable dans toutes sortes d'événemens, & à ne succomber jamais sous le poids de l'adversité. Ceux qui sont appelés au gouvernement de l'Etat, doivent toujours se posséder, soit que la fortune les favorise, ou qu'elle les traverse. S'ils sont quelquefois obligés de plier selon les occurrences, il ne faut pas pour cela que la tranquillité de leur esprit s'altere ; il faut qu'ils imitent le Roseau qui plie & qui céde au vent tandis qu'il souffle ; mais qui se redresse & qui se remet dans son état naturel aussi-tôt que l'orage est passé ; au lieu que des arbres plus forts qui veulent résister à la tempête, & se roidir contre la violence du tourbillon, sont arrachés & jettés par terre, sans espérance de pouvoir jamais se relever. Esope a voulu nous apprendre par ces symboles, qu'il n'est pas de la prudence de s'opiniâtrer contre un ennemi puissant, qui veut l'emporter à quelque prix que ce soit, & qui n'écoute point la raison ; il faut plier & esquiver adroitement, pour laisser passer le torrent de sa mauvaise humeur,

jusqu'à ce que les conjonctures soient plus favorables.

D'un terrible ennemi combattre la puissance ;
C'est vouloir s'attirer des malheurs éclatans.
Quelque rang que l'on tienne, il est de la prudence
De céder quelquefois au temps.



FABLE LXIV.



Du Mulet & du Loup.

LE Mulet voyant un Loup venir à lui, & craignant d'être pris, feignit d'avoir une épine au pied, & d'être fort tourmenté du mal que lui causoit cette épine. Hélas ! mon ami, dit-il en s'adressant au Loup, je ne puis résister à la violence de la douleur que je sens ; mais

puisque mon malheur veut que je sois bientôt dévoré par les oiseaux de proie, je te prie, avant que je meure, de m'arracher cette épine que j'ai au pied, afin que j'expire plus doucement. Le Loup consentit à lui rendre ce bon office, & se mit en posture. Alors le Mulet lui donna un si grand coup de pied, qu'il lui enfonça le crâne, lui cassa les dents, & se mit à fuir. Le Loup se voyant dans un état si pitoyable, ne s'en prenoit qu'à lui-même. Je le mérite bien, disoit-il; car de quoi est-ce que je me mêle ? Pourquoi ai-je voulu m'ingérer mal-à-propos de faire le Chirurgien, moi qui ne suis qu'un Boucher ?

SENS MORAL.

ON ne réussit jamais, quand on veut se mêler d'un métier qu'on ne sait pas faire. Le sage Esope condamne en cette Fable, ceux qui négligent leurs talens naturels, & qui veulent se jetter dans des em-

plois dont ils ne ſont nullement capables. Ces ſortes de gens haſardent en cela leur réputation, & ruinent leurs affaires. Ce mauvais choix qu'ils font eſt un effet de leur préſomption & d'une vanité ridicule, qui leur fait accroire qu'ils ont des talens merveilleux, & qu'ils ſont capables de tout; mais on n'eſt pas long-temps ſans s'appercevoir de leur foibleſſe & de la médiocrité de leur génie. Ce défaut eſt aſſez ordinaire dans le monde, on ne ſe rend pas juſtice; & peu de gens connoiſſent préciſément le degré de leur eſprit & de leur capacité. Voilà ce qui fait que tant de gens ſe mêlent de parler des matieres qu'ils n'entendent pas, & qui ſont bien au-deſſus de leur capacité. Bien loin d'acquérir de la réputation & de ſe faire eſtimer, on les regarde comme des ridicules, & l'on ne peut s'empêcher de rire pour les diſcours impertinens qu'ils débitent. Il faut que chacun ſe renferme dans ſes talens, ſans s'ingérer de décider ſur des points qu'il ignore.

N'entreprens jamais rien, ſi d'un concours égal,
Tu ne t'y vois aidé par l'art & la nature.
Qui ſe mêle de tout, n'agit qu'à l'aventure;
Et bien ſouvent s'en trouve mal.

FABLE

FABLE LXV.



Le Renard trahi par le Coq.

UN Paysan outré de dépit de voir ses poules égorgées par un Renard, lui tendit des piéges, & le prit. Le Coq seul fut le témoin de sa disgrace. Le Renard le pria très-instamment de lui apporter des ciseaux pour couper les filets, ou du moins de ne pas avertir

ſon Maître qu'il étoit pris, juſqu'à ce qu'il eût rongé les cordons avec ſes dents. Le Coq lui promit ſur le champ de faire l'un & l'autre, quoiqu'il ne fût pas dans la réſolution de lui tenir parole. En effet, il courut vers ſon Maître, & lui dit que le Renard avoit donné dans le piége. Le Payſan prit une maſſue pour en aſſommer le Renard, qui voyant venir de loin ſon ennemi : que je ſuis malheureux, s'écria-t-il ! Ai-je dû me flatter que le Coq me ſeroit fidelle, après lui avoir égorgé tant de femmes ?

SENS MORAL.

C'Eſt une témérité d'attendre de bons offices de ceux que l'on a ſouvent déſobligés. A peine ceux qui font profeſſion d'être de nos amis, qui le diſent ſans ceſſe, qui nous preſſent ſouvent de mettre leur amitié à l'épreuve, ont-ils aſſez de généroſité pour nous ſervir dans l'occaſion ; c'eſt beaucoup même s'ils ne nous trahiſſent pas dans les choſes où leurs intérêts ſont mêlés avec

les nôtres. Mais sur tout après avoir donné à un homme des sujets légitimes de se plaindre de nous, peut-on espérer qu'il nous servira de bonne foi ; & peut-on compter sur les paroles qu'il nous donne d'entrer dans nos intérêts ? C'est ce que nous apprend l'aventure du Renard de cette Fable. Il avoit souvent outragé le Coq, en égorgeant plusieurs de ses femmes ; cependant il lui demande du secours, & le prie de lui garder le secret ; il espere qu'il le servira, lorsqu'il peut, sans qu'il lui en coûte rien, se délivrer d'un ennemi si dangereux. L'espérance du Renard fut trompée ; car le Coq courut sur le champ avertir le Paysan que le Renard étoit pris au piége. Voilà une instruction pour ceux qui ayant désobligé de certaines personnes, les prient de les aider dans les besoins où ils se trouvent. C'est une vertu bien sublime que de rendre le bien pour le mal ; & il faut avoir un grand fonds de générosité, pour ne pas se ressentir des affronts que l'on a reçus, & pour n'en pas tirer vengeance quand on le peut. Mais pouvons-nous avec bienséance prier de nous servir, des gens qui ont des sujets légitimes de se plaindre de nous ? Le souvenir des chagrins que nous leur avons causés, doit nous rendre fort réservés à leur rien demander, de peur de les aigrir encore davantage contre nous, en leur

rafraîchiſſant la mémoire du mal que nous leur avons fait. Il y a même en cela une eſpéce de légéreté, une inconſtance; car pourquoi regarder comme amis ceux que nous avons mis au nombre de nos ennemis? Mais il y a à craindre qu'ils ne nous traitent comme le Coq fit le Renard, & qu'ils ne nous trahiſſent au lieu de nous ſervir, quelque beau ſemblant qu'ils faſſent, & quelques belles promeſſes qu'ils nous donnent.

Pour ſortir d'embarras, que ton attente eſt vaine!
Si tes amis te trompent tous les jours,
Qu'eſperes-tu, demandant du ſecours
A ceux dont ta conduite a mérité la haine?



FABLE LXVI.



Du Renard & du Chat.

DAns une diſpute que le Renard eut avec le Chat, il ſe vantoit d'être le plus ruſé de tous les animaux, & de mettre lui ſeul plus de fineſſes en pratique que tous les autres enſemble. Le Chat lui répondit, qu'il n'en ſavoit pas tant, mais qu'il avoit de bonnes griffes;

que ſon agilité lui tenoit lieu de fineſſe, & le tiroit de toutes ſortes d'embarras. Lorſque le Renard s'apprêtoit à lui répliquer, on entendit tout à coup pluſieurs Chiens aboyer, & qui venoient fondre ſur eux. Le Chat, ſans marchander davantage, grimpa promptement ſur un arbre, où il demeura en ſûreté; mais le Renard qui ne put ſe ſauver ſi vîte, fut pris & dévoré par les Chiens, malgré toutes ſes fineſſes.

SENS MORAL.

C'Eſt la meilleure de toutes les fineſſes, que d'avoir aſſez d'habileté pour pouvoir éviter les embuches de ſes ennemis. Une conduite prudente & pleine de naïveté eſt préférable aux fineſſes & aux ruſes dont ſe ſervent ceux qui n'agiſſent pas de bonne foi. Les perſonnes généreuſes ne veulent point devoir à l'artifice l'heureux ſuccès de leurs entrepriſes. C'eſt le chemin le plus court pour réuſſir; car l'on ſe tient en garde contre ceux dont on ſe défie; & ainſi toutes leurs fineſſes de-

viennent inutiles. Il faut ajouter que les perſonnes artificieuſes s'embarraſſent ſouvent elles-mêmes dans les piéges qu'elles tendent aux autres. On peut prouver cette vérité par l'exemple des Républiques de Rome & de Carthage. Il eſt certain que les Carthaginois faiſoient une profeſſion ouverte de ruſes & de fineſſes. Les Romains agiſſoient de meilleure foi & avec plus de grandeur d'ame. Leur République remporta de grands avantages ſur l'autre, & la renverſa à la fin. Les Politiques les plus rafinés, & qui faiſoient profeſſion de n'être point eſclaves de leur parole, ſe ſont rendus ſuſpects & odieux, & n'ont pas toujours eu tous les ſuccès qu'ils attendoient de leurs fineſſes, ſemblables au Renard de cette Fable, qui fut dévoré par les Chiens, malgré toutes ſes ruſes & toutes ſes fineſſes.

Si tu crois t'échapper en fourbant, tu t'abuſes ;
Quand tu t'expoſes trop, tu peux être ſurpris.
La fortune ſe rit des plus ſubtiles ruſes,
Et ſouvent les plus fins ſont pris.

FABLE LXVII.



Du Renard & du Loup.

UN Renard tombé par hasard dans un puits, étoit sur le point de se noyer, lorsqu'il apperçut un Loup sur le bord du puits. Il le pria très-instamment de l'assister dans ce péril extrême, & de lui jetter une corde pour le tirer de ce puits. Le Loup plaignant sa disgra-

re, lui fit plusieurs questions pour savoir comment ce malheur lui étoit arrivé. Ce n'est pas maintenant le temps de discourir, répliqua le Renard; quand tu m'auras tiré d'ici, je t'expliquerai à loisir toutes les circonstances de cette aventure.

SENS MORAL.

CE n'est pas le temps de haranguer nos amis, ou de leur faire des réprimandes, quand ils sont dans l'affliction. Il est ridicule de leur faire des questions superflues, quand ils sont dans quelque grand péril. Il faut employer tout son crédit & tous ses soins pour les retirer du malheur où ils sont tombés. Une mere qui voit son enfant par terre, le releve promptement, & après l'avoir relevé elle lui fait des réprimandes, afin qu'il se tienne mieux sur ses gardes à l'avenir. Le Renard qui craignoit de périr dans le puits où il étoit tombé, souffroit impatiemment les questions inutiles du Loup; aussi lui dit-il très-sérieusement de mettre tout en œuvre pour le sauver, & qu'il lui raconteroit son histoire avec plus de sang froid, quand il ne craindroit plus de se noyer.

Il te sied mal d'examiner
Les causes d'un désordre où l'on cherche ton aide.
Quand le mal veut un prompt remede,
Il faut agir, & non pas raisonner.



FABLE LXVIII.



Du Chien envieux & du Bœuf.

UN Chien couché sur un monceau de foin, en défendoit l'approche à un Bœuf qui avoit envie d'en manger. Le Bœuf voyant la mauvaise humeur du Chien, lui dit tout en colere : Il faut que tu sois bien malheureux & bien envieux, puisque tu ne veux pas manger de

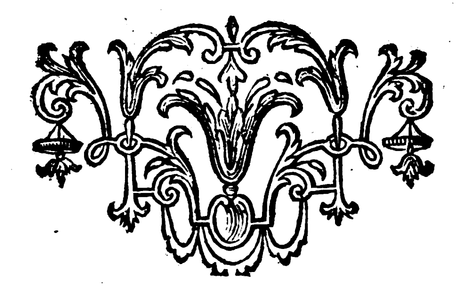
ce ſoin, ni permettre aux autres d'en manger.

SENS MORAL.

C'Eſt l'effet d'une noire envie, de traverſer le bonheur des autres, quand on ne peut l'obtenir pour ſoi. On voit des gens d'une humeur aſſez biſarre pour mettre leur joie à chagriner les autres. Ils ſe font un plaiſir malin de pouvoir traverſer une entrepriſe de conſéquence, quoiqu'ils ne retirent aucun avantage de toutes les peines qu'ils ſe donnent. Bien loin de chercher les occaſions d'aider leur prochain, ils ne s'étudient qu'à rompre toutes ſes meſures. L'envie eſt une paſſion baſſe & maligne; elle conſiſte dans la douleur que l'on ſent des ſuccès & de la proſpérité d'autrui. Les perſonnes envieuſes n'ont pas tant de chagrin de ſe voir privées de quelque bien, que de le voir poſſéder par un autre; ſemblables au Chien de cette Fable, qui ne vouloit pas manger de foin, parce qu'il n'eſt pas à ſon uſage, & qui ne vouloit pas non plus permettre au Bœuf d'en manger. Pour ſe guérir de la paſſion de l'envie, il eſt bon de conſidérer qu'elle eſt entierement ſtérile & infructueuſe, &

qu'elle exerce sa tyrannie principalement sur celui qui en est possedé.

Tu te fâches qu'un autre obtienne
Ce que tu ne saurois avoir.
Cet heureux sort qui le met en pouvoir
D'élever sa fortune, abaisse-t-il la tienne?



FABLE LXIX.



Du Loup & des Chiens.

UN Loup confidéroit avec plaifir du haut d'un rocher deux Chiens qui fe battoient, au lieu de veiller à la garde du troupeau qu'on leur avoit confié. Ce combat fit efpérer au Loup qu'il pourroit attaquer le troupeau avec fuccès, tandis que les Chiens de garde fe déchi-

roient à belles dents. Il vint donc tout à coup fondre ſur les Brebis, & en enleva une des plus graſſes. Après ce coup, il ſe mit à fuir à toutes jambes. Les Chiens ayant pris garde à ce vol, ſuſpendirent leur querelle particuliere, & coururent après le Loup avec tant de légéreté, qu'ils l'atteignirent enfin, & lui donnerent mille coups de dents pour l'obliger à lâcher priſe. Le Loup en s'en retournant, rencontra l'un de ſes compagnons, qui lui demanda comment il avoit oſé attaquer ſeul un ſi grand troupeau, gardé de deux bons Chiens? Je me ſuis flatté, répondit le Loup, que le différend des Chiens me donnoit une belle occaſion de me jetter ſur le troupeau, mais je me ſuis mécompté.

SENS MORAL.

LEs ennemis ſe réconcilient quelquefois pour s'oppoſer à un ennemi plus puiſſant. La diviſion des Chiens devoit na-

turellement causer la perte du troupeau; car la sûreté des Brebis dépend de la bonne intelligence de ceux qui les doivent garder. Les partialités qui divisent un Etat, sont capables de le ruiner, quelque florissant qu'il soit. La ruine de la République Romaine est un exemple irréprochable de cette maxime; les divisions intestines, & la mésintelligence de ses Citoyens, l'avoient ébranlée plusieurs fois, & l'ont enfin ruinée de fond en comble. Un Roi fort sage avoit raison de recommander en mourant à ses enfans de demeurer toujours bien unis, parce que c'étoit le moyen le plus sûr de se maintenir contre leurs ennemis. Les Chiens, dont il est parlé en cette Fable, voyant que leur querelle étoit fatale au troupeau qu'on leur avoit confié, & que le Loup profitant de leur dispute, s'étoit jetté dessus, & avoit pris cette occasion pour enlever l'une des meilleures Brebis, remirent à un autre temps à décider leur querelle particuliere, pour être plus en état de résister à leur ennemi, & de l'obliger à lâcher sa proie. Voilà ce que devroient faire les hommes, s'ils étoient sages, quand ils ont des ennemis puissans sur les bras. La prudence leur conseille de suspendre leurs animosités particulieres, qui donnent occasion à leurs ennemis de les ruiner. La prompte réconciliation des Chiens rompit

toutes

toutes les mesures du Loup, qui fut non-seulement obligé de rendre la Brebis qu'il avoit ravie, mais qui se vit encore très-maltraité par les Chiens, qui penserent le mettre en piéces.

Quoiqu'un secret courroux souvent nous sollicite
Contre ceux avec qui nous devons vivre en paix,
Conservons l'union, on ne la rompt jamais,
Que quelque ennemi n'en profite.



XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

FABLE LXX.



De l'Aigle & du Corbeau.

UN Aigle venant à fondre du haut des airs ſur un Mouton, l'enleva. Un Corbeau qui le vit crut en pouvoir faire autant, & volant ſur le dos d'un Mouton, il fit tous ſes efforts pour l'emporter, comme l'Aigle avoit fait; mais ſes efforts furent inutiles, & il s'embarraſſa tellement

les pieds dans la laine du Mouton, qu'il ne put jamais se dégager; de sorte que le Berger survenant, prit le Corbeau & le donna à ses enfans pour les amuser, & pour leur servir de jouet.

SENS MORAL.

IL est de la prudence de connoître ses forces, avant que de hasarder quelque entreprise, pour ne pas entreprendre plus qu'on ne peut. Ce fut une présomption extrême au Corbeau, de croire qu'il pourroit exécuter les mêmes choses que l'Aigle; car leurs forces ne sont pas égales. Cependant il voulut témérairement s'égaler au Roi des Oiseaux; mais sa présomption fut punie. Ce défaut est assez ordinaire parmi les hommes; ils ont naturellement envie de faire eux-mêmes ce qu'ils voyent faire aux autres, sans examiner s'ils pourront réussir dans ce qu'ils entreprennent, & si leurs forces sont égales. Les Poëtes ont feint que Salmonée eut assez d'audace pour vouloir imiter les Foudres de Jupiter, & pour s'attribuer par-là des honneurs divins. Alexandre le Grand voulut faire accroire au Peuple qu'il étoit fils de Jupiter Ammon; & pour

introduire cette créance, il suborna les Poëtes Africains, qui firent parler de faux oracles en faveur d'Alexandre. Sans aller chercher des exemples dans la Fable ou dans l'Histoire, on voit tous les jours des particuliers, qui dédaignant leur condition, veulent s'élever au-dessus de leur état. Les Artisans tâchent d'imiter les Bourgeois; les Bourgeois s'égalent aux Gentilshommes, par leurs dépenses. Cette confusion cause de grands désordres, & souvent la ruine des particuliers, qui ne consultent pas assez leurs forces. Cette vérité nous est représentée dans la présomption du Corbeau qui crut pouvoir faire ce que l'Aigle avoit fait; mais cette folle entreprise lui coûta la liberté. C'est ainsi que ces téméraires qui enfantent des desseins chimériques dont ils ne peuvent venir à bout, s'exposent à la risée de tout le monde.

Sur l'exemple des Grands qu'enfle la vanité,

Former de hauts projets, c'est manquer de sagesse.

S'ils peuvent réussir par leur autorité,

Tu tomberas par ta foiblesse.

FABLE LXXI.



Du Renard & du Bouc.

LE Renard & le Bouc preſſés de la ſoif, deſcendirent dans un puits. Après qu'ils ſe furent déſaltérés, ils chercherent les moyens d'en ſortir. Le Renard ayant rêvé quelque temps, dit au Bouc qu'il avoit trouvé un bon moyen pour ſe tirer d'embarras l'un & l'autre. Il

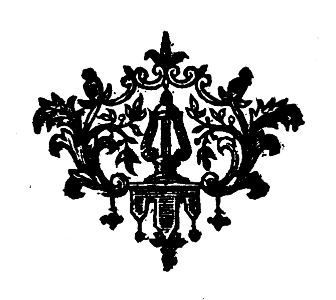
faut te dresser sur les pieds de derriere, & appuyer les deux cornes de devant contre le mur; je grimperai aisément le long de ton dos; & quand je serai hors du puits, je te donnerai du secours pour en sortir après moi. Le Bouc approuva la proposition du Renard, & se mit en posture pour lui faciliter la sortie. Mais quand le Renard se vit en assurance, il se mit à sauter de tous côtés, sans se soucier de l'embarras où étoit le Bouc, qui lui reprochoit son indifférence & sa mauvaise foi, puisqu'il n'accomplissoit pas les conditions de leur traité. Mon ami, lui dit le Renard en l'insultant, si tu avois autant d'esprit & autant de bon sens que de barbe, tu ne serois pas descendu dans ce puits, sans avoir auparavant songé aux moyens d'en sortir.

SENS MORAL.

UN homme prudent confidere la fin des chofes, avant que de fe hafarder à les entreprendre. La témérité du Bouc eft une peinture de l'imprudence de ceux qui fe jettent dans des affaires, avant que d'avoir confideré quelle en fera l'iffue. Cet animal ftupide & groffier defcendit dans un puits, s'expofant au danger d'y périr. C'eft ainfi que de certaines gens, pour un plaifir affez léger, s'expofent à des périls dont ils ont toutes les peines du monde à fe tirer dans la fuite. D'autres s'embarraffent dans des procès éternels, fans favoir quelle en fera l'iffue, & fouvent ils fe ruinent de fond en comble avant que d'en voir la fin. On en voit même qui hafardent leur propre vie pour fe fatisfaire; & pour contenter leurs paffions, ils fe jettent tête baiffée dans des précipices, dont ils ne peuvent plus trouver d'iffue. Ce ne font pas feulement les indifcrets ou les imprudens qui commettent ces fautes, les plus fages y tombent quelquefois. Le Renard fi fin & fi rufé, accompagna le Bouc dans le puits; & il eut befoin de toute fa fineffe pour fe délivrer de ce péril. Il faut donc, avant que de s'embarraf-

ser dans une entreprise, être sûr de l'événement, & savoir comment on pourra s'en tirer.

Ne te plains point de l'état malheureux
Où ton entreprise te jette.
C'étoit à toi de voir avant qu'elle fût faite,
Ce qu'elle avoit de dangereux.



FABLE

FABLE LXXII.



Du Chat & du Coq.

UN Chat s'étant jetté ſur un Coq, & voulant trouver des raiſons apparentes pour le tuer avec quelque eſpéce de juſtice, lui reprocha qu'il étoit un importun, & qu'il empêchoit par ſon chant tous les voiſins de dormir. Ce que j'en fais, répartit le Coq, n'eſt pas pour les

incommoder ; c'eſt pour leur utilité, & pour les appeller au travail, que je les réveille. Au moins, lui répliqua le Chat, tu es un infâme, puiſque tu n'épargnes ni ta mere, ni tes ſœurs dans tes ſales amours. Ce que j'en fais, dit encore le Coq, c'eſt pour le profit de mon Maître, & afin qu'il ait une plus grande quantité d'œufs. Voilà, répondit le Chat, des raiſons ſpécieuſes ; mais je meurs de faim, il faut que je mange, & tu ne m'échapperas pas aujourd'hui. Alors il ſe jetta ſur le Coq, & l'étrangla.

SENS MORAL.

QUand on a un mauvais naturel, & envie de mal faire, ſi l'on ne trouve pas des prétextes vraiſemblables pour autoriſer ſa malice, on leve le maſque ſans garder de meſures, & l'on fait ſouvent paſſer pour des crimes les actions les plus innocentes. Quand on a conclu, contre le droit & l'équité, la perte de quelqu'un, on a recours à l'artifice pour chercher de faux

prêtextes, & pour se disculper. Le malheureux a beau alléguer de bonnes raisons, & s'excuser sur son innocence, on lui fait accroire qu'il est coupable, & on le charge de crimes imaginaires. Ses accusateurs ne manquent jamais de belles couleurs pour faire approuver leurs suppositions; & ce qui est en cela de plus fâcheux, c'est qu'on trouve toujours de fades adulateurs, qui ont la lâche complaisance d'approuver extérieurement ce qu'ils condamnent au fond de leur cœur; & par le même principe, ils méprisent les solides raisons que les autres apportent pour leur défense. C'est par ces voies criminelles que l'innocence demeure souvent opprimée sous l'injustice & sous les cabales. Ceux qui ont la force à la main ne doivent jamais s'en prévaloir contre les innocens, en favorisant la passion de ceux qui les accusent mal-à-propos; ils doivent au contraire les protéger, peser les raisons de part & d'autre, pénétrer dans l'intention de ceux qui les accusent, & tâcher de découvrir les seuls motifs qui les font agir. Le Chat n'ayant point de bonnes raisons à répliquer à celles que le Coq lui alléguoit, se laissant emporter à son mauvais naturel, l'étrangla & le dévora sur le champ. C'est ainsi que les Grands abusent de leur autorité & de leur puissance pour opprimer les petits à force ouverte, quand ils manquent

de ſpécieux prétextes pour couvrir leurs injuſtices, & pour les faire périr avec quelque apparence de raiſon.

En vain ton innocence apporte cent raiſons,
En vain la calomnie eſt par-là découverte :
Si quelque homme puiſſant a réſolu ta perte,
Tu ſeras convaincu de mille trahiſons.



XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

FABLE LXXIII.



Du Renard & du Buiſſon.

UN Renard, pour éviter le péril dont il étoit menacé, ſe ſauva dans une Haie toute hériſſée d'épines, qui lui percerent les pieds de tous côtés. Ces bleſſures l'obligerent à jetter de hauts cris, & à ſe plaindre de la Haie, en lui reprochant qu'il s'étoit réfugié vers

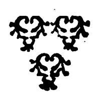
elle pour y trouver un asile, & que cependant elle lui avoit fait un traitement très-cruel. Mon ami, lui répondit le Buisson, vous vous êtes trompé; vous avez voulu me prendre, mais c'est moi qui ai accoutumé de prendre les autres.

SENS MORAL.

LEs hommes sont assez peu avisés pour demander du secours à ceux qui ont coutume d'offenser tout le monde. Le Renard ne sachant que faire dans l'extrémité du péril où il se trouvoit, sauta dans un Buisson, & en embrassa avidement les branches, qui le piquerent de tous côtés. Il avoit tort de se plaindre, puisqu'il s'étoit blessé lui-même par son imprudence. Cette Fable apprend à faire de la différence entre les personnes que l'on fréquente, & à ne pas se livrer avec la même confiance à un scélérat qui ne garde point de mesures, qu'à un honnête homme qui ne peut rien faire contre l'honneur & la conscience. Quand on est en commerce avec les honnêtes gens dont on connoît la probité, il faut de la sincérité & de l'ouverture, & les traiter comme ils nous traitent. Avec les autres dont

on ne connoît pas si bien le fonds, il faut user d'une grande réserve. Ceux qui sont accoutumés à jouer de mauvais tours aux autres, & qui murmurent quand on leur rend le change, ont tort de se plaindre. C'est le reproche que le Buisson fait au Renard; car cet animal fin & rusé met en pratique toutes ses finesses & toutes ses ruses, pour surprendre ceux qu'il veut tromper. Cependant il fut pris pour dupe, quand il serra trop étroitement une haie toute hérissée de longues épines, qui lui entrerent de tous côtés dans le corps. C'est ainsi que les trompeurs sont souvent trompés à leur tour, & donnent dans les panneaux sans croire y donner.

On ne doit pas agir par tout également,
La qualité des gens veut de la différence.
S'il est sûr avec l'un d'en user librement,
Un autre s'en fait une offense.



FABLE LXXIV.



De l'Homme & d'une Idole.

UN Paysan avoit dans sa maison une Idole à qui il rendoit chaque jour de grands honneurs, & lui adressoit des prieres très-ferventes. Il lui faisoit des vœux pour prier ce Dieu domestique de lui donner des richesses & toutes les commodités de la vie; mais le Dieu fai-

ſoit la ſourde oreille, & le Payſan devenoit plus pauvre tous les jours. Enfin irrité contre cette idole, il la renverſa, lui donna pluſieurs coups, & la mit en poudre. L'Idole étoit creuſe, il en ſortit une grande quantité de piéces d'or & d'argent. Alors le Payſan s'adreſſant à la Statue : En vérité, lui dit-il, tu es un Dieu bien avare & bien malin; tu n'as pas fait ſemblant de m'écouter , & tu ne m'as fait aucun bien tandis que je t'ai rendu tous les honneurs dont j'ai pu m'aviſer ; & tu m'en fais maintenant que je t'ai mis en piéces, mais c'eſt par force & malgré toi.

SENS MORAL.

LEs méchans ne s'appaiſent point, & ne deviennent point ſecourables par la douceur, par la civilité, par les reſpects. Il faut uſer de force & de violence, ſi l'on veut en obtenir quelque faveur. Il eſt néceſſaire de prévenir de bonne grace ceux que l'on a envie de ſecourir, & il ne faut pas attendre qu'ils ſoient réduits à la der-

niere extrémité. On peut apprendre par cette Fable le peu d'estime que les anciens faisoient de leurs Dieux, & les sentimens qu'ils avoient de leur pouvoir. Les plus sages d'entr'eux regardoient la pluralité des Dieux comme une chose chimérique & contraire à la droite raison; mais ils faisoient semblant d'entrer dans les opinions du Peuple pour ne pas le révolter, de crainte de s'exposer mal-à-propos à sa fureur. S'ils eussent été bien persuadés du pouvoir que l'on attribuoit à Jupiter & aux autres Dieux, ils ne les auroient pas traités avec tant de mépris; ils ne leur auroient pas attribué des passions si honteuses, l'envie, la vengeance, la luxure, & toute sorte d'infamies; ils ne les auroient pas fait métamorphoser en bêtes sales, pour contenter leurs impudiques amours. Esope fait paroître en cette Fable un homme qui se moque impunément des Dieux, & qui les outrage de paroles & d'effet, en brisant leurs Statues, & en leur reprochant leur malignité ou leur impuissance.

Doit-on être surpris, qu'afin qu'on s'enrichisse,
On aille jusqu'au crime, & qu'on n'épargne rien?
Qui craint de faire une injustice,
Rarement amasse du bien.

FABLE LXXV.



D'un Pêcheur & des Poissons.

UN Pêcheur assez peu versé dans son métier, prit sa flûte & des filets pour aller à la pêche. Etant arrivé au bord de la mer, il s'assit sur une pierre, & se mit à jouer de la flûte, croyant, par la douceur de son chant, charmer les Poissons, & les prendre sans aucune peine:

mais cette tentative ne lui réussit pas. Il quitta donc la flûte, prit son filet & le jetta dans la mer. Du premier coup de filet il prit une grande quantité de poissons, il les traîna sur le rivage, & ils se mirent tous à sauter. En verité, leur dit-il, vous êtes de sots animaux. Tandis que j'ai joué de la flûte, vous n'avez point voulu danser; & si-tôt que j'ai cessé d'en jouer, vous vous êtes tous mis à sauter.

SENS MORAL.

IL faut faire chaque chose à propos & dans son temps. Ce qui convient dans une saison, feroit un mauvais effet dans une autre; les mêmes actions qui siéent bien à la jeunesse, seroient ridicules dans un âge plus avancé. Quand on est d'une certaine profession qui demande du sérieux & de la gravité, on se rend ridicule, si l'on veut badiner comme des enfans. S'il y a un temps de rire, il y a aussi un temps de pleurer; c'est-à-dire, qu'il faut s'accommoder aux conjonctures, & faire chaque chose à propos. Le Pêcheur reprochoit aux Poissons

qu'il venoit de prendre, que c'étoit à tort qu'ils faisoient paroître tant de joie dans le malheur qui venoit de leur arriver, & qu'ils dansoient à contre-temps. Ils le devoient faire lorsqu'il jouoit de la flûte, & avant que d'avoir perdu leur liberté.

Quoique tes Vers soient beaux, tu te plains sans raison
De ce qu'on ne veut point quelquefois les entendre.
Chaque chose a son temps, il faut savoir le prendre.
Rien ne peut plaire étant hors de saison.



FABLE LXXVI.



Du Laboureur & de la Cigogne.

UN Laboureur fâché de voir que les Grues & les Oies ſauvages mangeoient ſes bleds dans ſes champs, tendit des filets pour les ſurprendre. Il prit auſſi avec elles une Cigogne, qui le pria très-inſtamment de la remettre en liberté, lui repréſentant qu'elle n'étoit ni

Grue, ni Oie ſauvage, & qu'elle ne lui avoit jamais fait de dégât, puiſqu'elle ne mangeoit ni herbes ni grains. Elle lui dit encore, pour l'attendrir, qu'elle ſervoit ſes parens avec une piété ſans exemple, & qu'elle les ſecouroit charitablement dans leur extrême vieilleſſe. Le Laboureur, ſans faire attention aux remontrances de la Cigogne, ſe mit à ſourire. Je conviens de tout ce que tu dis, répliqua-t-il; mais puiſque tu es priſe avec les autres Oiſeaux, il faut que tu meures auſſi avec eux.

SENS MORAL.

Il eſt dangereux de ſe trouver avec les méchans; car ſouvent l'innocent eſt puni comme le coupable. Les Juriſconſultes ont déclaré que celui qui eſt pris en la compagnie d'un homme qui a commis un crime, doit être puni comme le criminel, quoiqu'il n'y ait point trempé, & qu'il ne l'ait aidé ni d'effet, ni de ſes conſeils. C'eſt la Juriſprudence ordinaire, & c'eſt

ainſi que les Juges ſe comportent dans ces circonſtances. Eſope a propoſé cette Fable, & repréſente le malheur de la Cigogne, pour apprendre aux hommes à bien choiſir les perſonnes qu'ils veulent pratiquer, & à prendre toutes leurs précautions pour ne ſe trouver jamais en mauvaiſe compagnie, à cauſe des accidens & des malheurs qui en peuvent arriver. Quand on voit ſouvent des gens vicieux, on prend inſenſiblement la teinture de leurs vices, outre que quand on a une véritable probité, on ne doit guère trouver de plaiſir à voir des méchans, à cauſe de la diſproportion de l'humeur & des ſentimens. Les bienſéances & la néceſſité du commerce obligent quelquefois à voir des gens qui n'ont pas un grand fonds de probité, & dont la réputation eſt attaquée; mais du moins il ne faut point lier avec eux de ſociété qui ſoit de durée. Il faut ſe ſouvenir que la Cigogne perdit la vie, non pas pour ſes méchantes actions, mais pour s'être trouvée dans la compagnie des Grues & des Oies ſauvages, à qui le Payſan en vouloit, pour le ravage qu'elles avoient fait dans ſes bleds.

Les méchans ont des bons cent fois causé la perte,
Nous en avons mille exemples fameux.
Quoiqu'à la vertu seule on t'ait vu l'ame ouverte;
Hante des scélérats, tu périras comme eux.



FABLE LXXVII.



Du Berger & des Laboureurs.

UN jeune Berger qui faisoit paître ses troupeaux sur une colline, donnoit souvent, pour se divertir, de fausses allarmes aux Bergers des environs, & crioit au Loup, quoiqu'il n'en parût aucun. Les Bergers & les Laboureurs venoient promptement à son secours. Il arriva un

jour, qu'un Loup lui enleva effectivement une de ses Brebis. Alors il se mit à crier de toute sa force; mais les autres croyant qu'il se moquoit d'eux à son ordinaire, ne se mirent point en peine de venir le secourir. Ainsi le Loup emporta la Brebis, sans que personne s'y opposât.

SENS MORAL.

C'Est rire mal-à-propos, que de rire en mentant; & le mensonge fait en riant a souvent des suites très-fâcheuses. Le Berger dont il est fait mention en cette Fable, à force de mentir, se rendit indigne qu'on le crût lors même qu'il disoit la vérité; & ainsi il perdit l'une de ses Brebis, pour avoir voulu se divertir mal-à-propos. On perd tout crédit, quand on a la réputation de mentir souvent. Esope attribue ce défaut à un jeune Berger. En effet, il convient mieux à des enfans de dire des puérilités & des contes faits à plaisir, qu'à des personnes graves, qui doivent être plus sérieuses, & ne parler que bien à propos. Il faut donc, autant que l'on peut, dire toujours la vérité, & ne point se licencier à faire des men-

ſonges, ſous prétexte que ce n'eſt qu'en badinant, que la matiere eſt frivole, & qu'elle n'intéreſſe perſonne. Les menſonges de ce jeune Berger lui furent plus nuiſibles qu'il ne penſoit ; car ſes compagnons accoutumés à ſes cris, le laiſſerent crier autant qu'il voulut ; lors même que le Loup emportoit effectivement ſa Brebis ; mais ils crurent que c'étoit encore une fauſſe allarme.

Fais que la vérité règne en tous tes diſcours.
Des ruſes d'un menteur on garde la mémoire ;
Et quand dans ſes beſoins il appelle au ſecours,
Quelque preſſans qu'ils ſoient, on ne l'en veut pas croire.



FABLE LXXVIII.



De la Fourmi & de la Colombe.

UNe Fourmi preſſée de la ſoif deſcendit dans une fontaine, où elle penſa être étouffée, étant entraînée par le courant, ſans pouvoir s'en retirer. Une Colombe qui la vit dans l'embarras où elle étoit, arracha une branche d'arbre qu'elle jetta dans la fontaine. La Four-

mi, à l'aide de cette branche, se garantit du malheur dont elle étoit menacée. Peu de temps après, un Oiseleur tendit des filets pour surprendre la Colombe, qui n'y prenoit pas garde. La Fourmi qui connut la mauvaise intention de l'Oiseleur, le mordit à la jambe. La douleur qu'il sentit l'obligea à se retourner & à lâcher son filet. La Colombe qui entendit du bruit, se sauva par ce bon office de la Fourmi.

SENS MORAL.

IL est juste d'avoir de la reconnoissance pour les bienfaits, & de rendre le réciproque autant qu'on le peut. Celui qui fait du bien ne doit point avoir de vue intéressée, ni exiger du retour; mais celui à qui on l'a fait doit être dans une attention continuelle pour trouver des occasions de rendre la pareille. La Colombe sauva la vie à la Fourmi, en lui jettant une branche d'arbre, sur laquelle elle monta, pour sortir de l'eau où elle alloit être étouffée; mais aussi la Fourmi sur le champ lui donna le moyen de se sauver des

filets qui menaçoient sa liberté. Cet exemple prouve que les bêtes même ont de la reconnoissance. En effet, on a vu les Animaux les plus farouches, des Ours, des Lions, s'attacher inséparablement à des hommes, les suivre par tout, les servir, les défendre contre leurs ennemis, par reconnoissance pour des secours qu'ils leur avoient donnés.

Lorsque tu vois quelqu'un dans un péril extrême,
Si tu le peux, sois l'appui de ses jours,
Sauve-les, que sais-tu si quelque jour toi-même
Tu n'auras pas besoin d'un semblable secours.

Fin du premier Tome.



TABLE

Du premier Volume.

LA VIE D'ESOPE.

FABLES D'ESOPE.

Fin de la Table du premier Volume.



